

LES ACTES DU PONT FREUDIEN DÉJÀ PARUS

1^{er} Actes : février 1998 – Marie-Jean SAURET *Agressivité et passage à l'acte*

2^e Actes : octobre 1998 – Jaques BORIE
Les cernes de la dépression

3^e Actes : février 1999 – Miquel BASSOLS
De la panique à l'angoisse

4^e Actes : mai 1999 – Antonio DI CIACCIA
Les psychoses et la question du traitement analytique

5^e Actes : octobre 1999 – Ronald PORTILLO
L'inconscient et ses formations

6^e Actes : février 2000 – Marie-Hélène BROUSSE
D'une approche adippienne de la féminité à une approche au-delà de l'Œdipe : l'avancée de Jacques Lacan

7^e Actes : mai 2000 – Garciela BRODSKY
Symptôme et sexualité : symptôme masculin, symptôme féminin

8^e Actes : octobre 2000 – Beatriz UDENIO
La clinique différentielle des névroses

9^e Actes : février 2001 – Alexandre STEVENS
La clinique différentielle des psychoses

10^e Actes : avril 2001 – Esthela SOLANO-SUAREZ
La perversion

11^e Actes : octobre 2001 – Vicente PALOMERA
Entrée, travail, sorties de l'analyse : la passe

12^e Actes : février 2002 – Maria Cristina AGUIRRE
La séance analytique avec les enfants

13^e Actes : mai 2002 – Alfredo ZENONI
Le transfert

14^e Actes : octobre 2002 – Alain MERLET
Les phénomènes psychosomatiques

15^e Actes : juin 2003 – Miquel BASSOLS
Le corps et ses jouissances

16^e Actes : octobre 2003 – Hervé CASTANET
Anorexie et boulimie (Actes non publiés)

17^e Actes : mai 2004 – Laure NAVEAU
L'enfant, entre la mère et la femme

18^e Actes : octobre 2004 – François ANSERMET
La sortie du coma

19^e Actes : mars 2005 – Luis SOLANO
Les solutions que bricole le psychotique

20^e Actes : novembre 2005 : Éric LAURENT
Le père et le symptôme

21^e Actes : avril 2006 : Pierre-Gilles GUEGUEN
Les Noms-du-Père dans la clinique psychanalytique (Actes non publiés)

22^e Actes : novembre 2006 : Réginald BLANCHET
La réalité pulsionnelle du transfert

23^e Actes : avril 2007 : Patricia JOHANSSON-ROSEN
Qu'est devenue la pulsion de mort aujourd'hui ?

24^e Actes : novembre 2007 – Jean-Pierre KLOTZ
Usages du symptôme dans la psychanalyse

25^e Actes : mai 2008 – Anne LYSY
Le corps et ses objets

26^e Actes : novembre 2008 – Marco FOCCHI
« Il n'y a pas de rapport sexuel »

27^e Actes : février 2009 – François ASERMET
L'interprétation dans la cure analytique

28^e Actes : octobre 2009 – Ana Ruth NAJLES
Modes d'usage du sinthome

29^e Actes : février 2010 – Jean-Claude MALEVAL
Fantasma psychotique et clinique du désert

30^e Actes : octobre 2010 – Patrick MONRIBOT
La névrose obsessionnelle

31^e Actes : mars 2011 – Bernard SEYNHAEVE
La névrose obsessionnelle (suite)

32^e Actes : septembre 2011 – Garciela BRODSKY
La tyrannie du bonheur

33^e Actes : mars 2012 – Philippe DE GEORGES
Mutations dans la famille

34^e Actes : octobre 2012 – Alexandre STEVENS
La solitude moderne ou le chaque-Un tout seul

35^e Actes : mars 2013 – Guy BRIOLE
Regards sur la modernité du traumatisme

36^e Actes : avril 2013 – Dominique HOLVOET
L'impact de la langue sur le corps

37^e Actes : octobre 2013 – François LEGUIL
La psychanalyse et les croyances contemporaines

38^e Actes : mai 2014 – Sophie GAYARD
Destin et fantasme

39^e Actes : octobre 2014 – Domenico COSENZA
Pathologie de l'excès

40^e Actes : janvier 2015 – Rodolphe ADAM
Qu'appelle-t-on faire son deuil ?

41^e Actes : octobre 2015 – Dominique HOLVOET
Le corps parlant. Un nouveau concept pour l'inconscient

42^e Actes : mai 2016 – Christiane ALBERTI
Liaisons inconscientes. Faire couple aujourd'hui

43^e Actes : octobre 2016 – Silvia TENDLARZ
Pourquoi souffre-t-on de l'amour ?

44^e Actes : janvier 2017 – Marcus André VIEIRA
C'est plus fort que moi ! Y a-t-il un moyen de savoir-y-faire avec ses passions

Transcription des bandes sonores de la 45^{ème} rencontre du Pont freudien (conférence, séminaire théorique et séminaire de lecture) tenue à Montréal le 27, 28, et 29 octobre 2017.

Coordination, transcription, mise en page, schéma et couverture : William Delisle
Edition et révision : William Delisle et Eve Delmas

Tous les textes ont été relus par Catherine Lacaze-Paule

Pour nous joindre

Anne Béraud (1) 514-814-3958
anne.beraud@pontfreudien.org

PONT FREUDIEN
703, avenue McEachran, Montréal, Qc, H2V 3C8
Canada
pontfreudien.org

juin 2018

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2018

ISBN 978-2-923062-25-9

TABLE DES MATIÈRES

CONFÉRENCE

Introduction par Fernando Silveira Rosa.....	1
Politique et psychanalyse par Catherine Lacaze-Paule.....	3

SÉMINAIRE THÉORIQUE

Introduction par Anne Béraud.....	15
« Rien ne force à jouir, sauf le surmoi » par Catherine Lacaze-Paule.....	17

SÉMINAIRE DE LECTURE

Commentaire du texte « Le moi et le ça » de Sigmund Freud par Pierre Lafrenière	42
ELIZA et les équations de la pensée par Catherine Lacaze-Paule.....	53

À chacune des rencontres du Pont freudien se tient un séminaire clinique lors duquel deux cliniciens travaillant au Québec présentent un cas issu de leur pratique. Les cas font l'objet de discussions, d'échanges avec le public et de commentaires de la part de l'invité du Pont freudien. Afin de préserver toute confidentialité, nous ne publions dans *Les Actes* ni les cas présentés, ni les commentaires dont ils font l'objet.

Nous remercions **Zahia Karchouni** (travailleuse sociale en pédopsychiatrie dans le milieu hospitalier à Montréal) et **Ruzanna Hakobyan** (psychanalyste à Montréal, membre de la New Lacanian School (NLS) et de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP), présidente de la NLS-Québec) pour leurs présentations cliniques à cette occasion.

Vendredi 27 octobre 2017

CONFÉRENCE

POLITIQUE ET PSYCHANALYSE

Introduction

par Fernando Silveira Rosa

Bonsoir à vous tous. Nous sommes très contents d'accueillir ici Mme Catherine Lacaze-Paule pour cette 45^e Rencontre du Pont freudien, dont le thème est : « Rien ne force à jouir, sauf le surmoi ». Une série d'activités débute avec cette conférence intitulée « Politique et psychanalyse », où Catherine va nous présenter le cas du 28^e président des États-Unis T.W. Wilson, en s'interrogeant sur le nouage entre la fonction paternelle et l'injonction du surmoi, entre l'individuel et le collectif, entre la religion et la politique, ainsi que sur la chute des idéaux dans le discours capitaliste. Nous aurons demain (samedi) un séminaire théorique et des présentations cliniques, et dimanche un séminaire de lecture sur *La logique du fantasme*.

Il n'y a rien de plus important ni urgent que de parler du politique, et par conséquent de la psychanalyse – je pose ici une équivalence entre le politique et la psychanalyse. Cela, parce que le politique ou l'ensemble des pratiques soutenues par des corps parlants sont essentiellement fragiles, c'est-à-dire que l'instabilité est contingente, ponctuelle, jamais acquise. Effectivement, les pratiques centrées sur la parole – comme c'est le cas de la psychanalyse – ne peuvent offrir une garantie au nom d'une loi, d'un diplôme (ou d'une autorisation quelconque). D'ailleurs, notons que l'hypothèse de l'inconscient, du non-rapport sexuel, de la contingence, ne s'accommode que du fait de parler, c'est-à-dire de se laisser parler par un Autre qui nous habite. L'expérience de la parole peut être, ainsi, insupportable. On comprend très bien dès lors que les subjectivités produites par le libéralisme – à la base économique – fassent appel à la loi et l'ordre pour se défendre de cette association libre qui n'engage rien d'autre que le désir. Dans cet appel à la loi se lit la signature la plus indiscutable du surmoi, qui doit assurer à tout prix la vérité de son

savoir, de son pouvoir. Dans ce sens-là, peut-être pouvons-nous dire – c'est une hypothèse que j'avance – que le juridique, ou l'appel au juridique, fonctionne comme une sorte de thérapie qui vise à éliminer voire à remplacer le politique, c'est-à-dire ces lieux où la parole circule librement. Je prends ici la définition du politique d'Aristote, mais aussi d'Arendt : un lieu où l'on peut parler librement. Il ne s'agit pas de partis ou d'idéologies.

Laissons cette question ouverte pour avancer vers un cas très concret – peut-être pas aussi singulier que cela. Ce cas est celui de la loi 21, une loi qui, au Québec, régleme et encadre la pratique de la psychothérapie, et tout ce que l'Ordre des psychologues du Québec interprète comme étant de la psychothérapie, dont la psychanalyse. Du point de vue de la psychanalyse lacanienne – je souligne *lacanienne* –, cela produit des effets désastreux : comment peut-on soutenir des lieux de liberté s'ils sont encadrés, surveillés et normalisés ? Comment peut-on songer qu'un sujet puisse faire l'expérience d'un parlé libre, s'il sait qu'il doit répondre légalement de ce qu'il dit ? Répondre légalement ne veut pas dire ne pas être responsable ; nous sommes tous responsables de ce qu'on dit. Mais il y a un décalage entre la responsabilité et une réponse légale, juridique. La pratique de la parole libre – condition essentielle du politique comme de la psychanalyse – cède sa place à toute une série de dispositifs de contrôle et de surveillance, que Michel Foucault a identifié il y a bien des années. Dans ce contexte, celui qui écoute et celui qui parle deviennent deux acteurs de la loi. Et la loi, qu'elle soit surmoïque ou pas, exige toujours l'obéissance à la jouissance, comme le dit Lacan et comme le précisera notre invitée de ce soir.

Catherine Lacaze-Paule est psychanalyste à Bordeaux, en France. Elle est analyste membre de l'École de la Cause freudienne (ECF) et de l'Association mondiale de la psychanalyse (AMP). Elle enseigne actuellement à la section clinique de Bordeaux et préside un centre psychanalytique de consultations et traitements.

Merci d'être parmi nous ce soir, je vous cède la parole.

POLITIQUE ET PSYCHANALYSE

par Catherine Lacaze-Paule

Merci Fernando pour cette belle introduction sur notre thème, je crois que vous avez situé une partie de l'enjeu, vive et importante pour chacun de nous. Je remercie aussi Anne Béraud qui a eu la très bonne idée de m'inviter et de me laisser toute la liberté de choisir le thème, l'intérêt étant présent.

En quoi le politique concerne-t-il le psychanalyste ? Je ne vais pas tout traiter ; je vais aborder seulement certains aspects. Vous l'avez souligné comme actualité, mais c'est aussi à l'origine de la psychanalyse : si la psychanalyse ne s'est pas intéressée au politique, le politique s'est tout de suite intéressé à la psychanalyse, ne serait-ce que pour l'interdire. On brûlait les livres, un exemple des années les plus sombres de notre histoire. Très tôt, il y a eu une tentative d'effacement du nom même de psychanalyse en Allemagne – où elle a été interdite sous ce nom. Sa pratique était autorisée à l'unique condition qu'elle s'appelle « traitement psychologique de longue durée et à grande profondeur¹ ». [Rires] Alors là c'était permis, par cette périphrase, mais à condition qu'elle ne soit pas pratiquée par des Juifs.

Je fais un saut dans l'histoire. En 2003², en France, nous avons vécu ce qu'Agnès Aflalo, dans un très bon ouvrage dont je recommande la lecture, a appelé « la tentative d'assassinat de la psychanalyse³ ». Là aussi, il y a eu une volonté sanitaire bureaucratique, au nom de l'*evidence based medicine*⁴, d'éradication de la psychanalyse. Il y a eu un combat à l'époque, qui a continué : la psychanalyse n'est toujours pas légiférée en France. D'une certaine façon, c'est depuis toujours que la psychanalyse dépend du discours de l'Autre, qui est condition de sa survie. C'est pour cela que nous sommes sensibles au politique, parce que la psychanalyse n'est possible que dans des pays démocratiques. C'est une condition absolument nécessaire, mais pas suffisante.

La démocratie semble malade aujourd'hui. De quels maux souffre-t-elle ? Il revient à l'analyste de s'y retrouver et d'interpréter le malaise de la civilisation, comme Freud l'avait fait, mais aussi les impasses de la civilisation, comme Lacan nous invite à le faire. Récemment, en France, lors de l'élection de notre président, la forte poussée de l'extrême droite a conduit, sous l'initiative de Jacques-Alain Miller, les psychanalystes à sortir de leur réserve pour entrer dans le débat public et ce, contre la menace que représente l'élection d'un parti d'extrême droite. Plusieurs forums ont eu lieu, des forums appelés SCALP, pour « Section carrément anti-Le Pen⁵ ». Voilà pourquoi, aujourd'hui

¹ Dès 1933, la psychanalyse a été aryanisée par un groupe de psychanalystes sous la direction du psychiatre Matthias Heinrich Göring (N.D.É.).

² L'auteure parle de l'amendement Accoyer 2003, en France, qui mettait sur le même plan, entre autres, la psychanalyse et la psychothérapie et voulait ainsi exercer un pouvoir juridique sur les analystes. En 2016, les analystes français se sont encore battus contre le décret Fasquelle, voulant interdire la pratique auprès des autistes (N.D.É.).

³ AFLALO AGNES, *L'assassinat manqué de la psychanalyse*, Paris, Éditions Cécile Defaut, 2009.

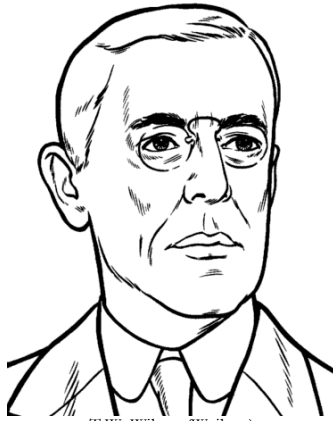
⁴ Les « données probantes » (N.D.É.).

⁵ « Section carrément anti-Le Pen », SCALP, fondée en 1984, à Toulouse, par la mouvance autonome, est un groupe antifasciste et libertaire de gauche (N.D.É.).

nous nous intéressons à la question du politique. Mais, c'est depuis très longtemps que la politique du cas nous intéresse et nous concerne ; et c'est un cas que j'ai choisi pour introduire cette question du politique. Je partirai du cas du président Thomas Woodrow Wilson et – je dois le dire – j'ai mis un certain temps avant de déterminer la façon dont cela pourrait nous intéresser. Précisons-le tout de suite, il ne s'agit pas d'un cas de psychanalyse ; ce n'est pas une cure sous transfert et ça limite beaucoup la portée du savoir qui peut être amené – ce n'est pas la même chose de parler d'un cas sous transfert et de parler d'un ouvrage. Cet ouvrage est particulier, puisqu'il a été écrit par un psychanalyste, Freud, mais aussi par un ambassadeur, William Bullitt. Il a été écrit à quatre mains et sur de nombreuses années. Nous n'avons pas accès au manuscrit original ni à certaines corrections que Freud y a faites. Il est donc délicat d'en tirer trop de conclusions ou de savoirs. Pour autant, je l'ai choisi, parce qu'il nous apprend beaucoup de choses.

Je vais dans un premier temps dérouler le cas chronologiquement, pour en extraire ensuite la logique après coup, à la lecture des concepts de Lacan – qui sont très actuels – éclairés par la lumière qu'y porte Jacques-Alain Miller.

Le politique, c'est l'inconscient...



T.W. Wilson (Weihwa)

Partons de ceci, que le cas Wilson pourrait revenir à vouloir affirmer que « la politique, c'est l'inconscient ». Cela reviendrait à dire que les politiques ont une vie psychique ou une psychopathologie de la vie du politique – ce qui est exact, mais très réducteur. Car l'inconscient ne se réduit pas aux seuls rêves, ratages, fantasmes dont je vais parler. Le politique ne peut pas non plus être réduit à ça – que le politique, c'est l'inconscient. Comme l'écrivait Jacques Lacan en 1965, « le seul avantage qu'un psychanalyste ait le droit de prendre de sa position, lui fût-elle reconnue comme telle, c'est de se rappeler avec Freud qu'en sa matière l'artiste toujours le précède et qu'il n'a donc pas à faire le psychologue là où l'artiste lui montre la voie⁶ ». Ici, il ne s'agira pas de l'artiste, mais du politique, et je vais considérer que le politique nous ouvre une voie qui nous permet de nous interroger sur le fait que « l'inconscient, c'est la politique ». Je renverse, ou plutôt, c'est Lacan qui renverse dans le séminaire sur *La logique du fantasme*⁷. Évidemment, c'est

⁶ LACAN JACQUES, « Hommage fait à Marguerite Duras, du *Ravissement de Lol V. Stein* », in *Cahiers Renaud Barrault*, n° 52, 1965.

⁷ LACAN JACQUES, *Le Séminaire livre XIV, La logique du fantasme*, séance du 10 mai 1967, inédit.

beaucoup plus ample de considérer les choses comme ça, c'est-à-dire de considérer la façon dont le discours de l'Autre induit le lien social – ce que Fernando a rappelé dans son introduction. C'est la possibilité pour nous de nous interroger : comment l'individuel peut se nouer au collectif ? C'est aussi nous aider à répondre à la question : pourquoi le politique concerne-t-il le psychanalyste ?

Je vais essayer de vous montrer en quoi ce cas nous apprend et nous questionne beaucoup plus que ne le ferait un portrait psychologique⁸. C'est un « formidable objet d'étude⁹ », pour reprendre les mots de Gérard Miller.

Drôle de livre

Resituons le contexte de la création de ce livre. J'en connais deux versions et je vous recommande spécialement la version de chez Payot, où Gérard Miller, en une très belle préface, offre une interprétation claire et éclairante où il note : « ce livre n'a pas bonne réputation¹⁰ ».

Nous sommes en 1929 et Freud est malade. Il fait un séjour thérapeutique de trois mois à Berlin. Là, le diplomate américain William C. Bullitt vient le voir et, durant leur conversation, il trouve Freud un peu déprimé. Lorsqu'il évoque le nom de Thomas Woodrow Wilson, le 28^e président des États-Unis, Bullitt voit les yeux de Freud se mettre à briller. Bullitt, qui est un patient et aussi un ami personnel de Freud, a été très proche du président Wilson. Il a été son premier conseiller ; il a été aussi le conseiller de Roosevelt ; il a été ambassadeur à Paris, où il a rencontré Clémenceau ; il a été à Moscou, où il a rencontré Lénine. Bref, c'est un personnage important. Il interférera même auprès de Roosevelt pour permettre à Freud de fuir Vienne et d'entrer en Angleterre et ce, par l'intermédiaire de Marie Bonaparte. Donc, Freud décide d'écrire un livre sur Wilson. Ce manuscrit a été écrit entre 1930 et 1932, mais ne paraîtra qu'en 1966. Pour ceux qui vont être là demain, 1966 est l'année du séminaire sur *La logique du fantasme* et c'est aussi l'année où les *Écrits* vont sortir. Il va donc se passer 34 ans avant que le manuscrit soit publié. Pourquoi ? Gérard Miller dit qu'ils ont supposément attendu la mort de la deuxième femme du président Wilson. Il semble aussi que Freud n'ait pas été très pressé de produire ce livre.

À cette époque, Freud s'intéresse déjà à la question de la psychologie des masses, à la question du moi. Il a déjà écrit « Au-delà du principe de plaisir¹¹ », « Le moi et le ça¹² » – que l'on va travailler dimanche. Dans *Le président Thomas Woodrow Wilson*, il fait quand même un pas particulier, celui de mettre au centre de son analyse la personnalité même d'un personnage public, vivant : un président des États-Unis. On peut se demander de quel droit, ce qui conduit Freud à s'approcher d'aussi près du politique, quelle est son éthique. C'est Bullitt qui se charge de recueillir les documents pour faire l'ouvrage, en tout 1500 pages. Ils vont procéder ensemble à un travail de réduction ; il en restera 400 pages ; voilà pour la méthode.

⁸ Le sous-titre du livre de FREUD SIGMUND et BULLITT WILLIAM : *Le président Thomas Woodrow Wilson. Portrait psychologique*, Paris, Payot, 2016 (N.D.É.).

⁹ MILLER GERARD, « Préface à l'édition Payot », in FREUD et BULLITT, *Le président Thomas Woodrow Wilson, op.cit.*, p. I.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ FREUD SIGMUND, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 47-128.

¹² FREUD SIGMUND, « Le moi et le ça » (1923), in *Essais de psychanalyse, op. cit.*, p. 243-305.

Dès le début de la préface, Freud fait un aveu : « La personne du président américain, telle qu'elle s'est élevée à l'horizon de l'Europe, m'a été, dès le début, antipathique, et cette aversion a augmenté avec les années à mesure que j'en savais davantage sur lui et que nous souffrions plus profondément des conséquences de son intrusion dans notre destinée¹³. » Nous pouvons nous demander jusqu'où vont ces conséquences encore aujourd'hui. Freud nous fait connaître, dès le début, son aversion – ce qui est un peu surprenant évidemment – et c'est à partir de cette aversion qu'il écrit. De ne pas avoir caché, et même d'avoir cherché à nous faire savoir cet affect d'aversion est sans doute l'indice et l'index d'un réel pour Freud, un réel dont Lacan nous a appris à le formuler comme impossible à supporter. *A contrario*, Wilson, lui, ne voulait rien savoir du réel, il préférait *tout* à l'idéal. En cela, ce livre nous enseigne beaucoup sur la position éthique de Freud. Voilà comment il résume la position du 28^e président des États-Unis : « [L]es faits ordinaires ne signifiaient rien pour lui [...] [I]l n'éprouvait de respect qu'envers les intentions et les opinions humaines. En conséquence, il lui était naturel, dans ses pensées, d'ignorer les faits du monde extérieur réel, et même de nier leur existence lorsqu'ils étaient incompatibles avec ses espoirs et avec ses désirs. Il n'avait donc aucune raison de diminuer son ignorance par l'examen des faits. Rien n'existait pour lui que les intentions nobles¹⁴. » Pour Freud il s'agit de se tenir à l'impossible et de mettre à l'écart l'idéal en tant qu'il pousse à ignorer les faits.

The Life of President Wilson

Thomas Woodrow Wilson, né à Staunton, en Virginie, le 28 décembre 1856, meurt à Washington le 3 février 1924, à l'âge de 68 ans. Il est le 28^e président des États-Unis, élu pour deux mandats consécutifs, en 1913 et en 1921. Sa présidence marque un tournant majeur dans la diplomatie américaine en mettant fin à pratiquement un siècle d'isolationnisme pour s'ouvrir à une politique interventionniste – qui a toujours cours un siècle et demi plus tard. Il n'hésite pas à envoyer ses troupes à Haïti et se positionne comme le sauveur de la paix en Europe. Il lance une instance de coopération internationale, la Société des nations – que les États-Unis n'intégreront pas. Il reçoit le prix Nobel de la paix en 1919. Il est reconnu généralement comme un démocrate généreux, qualifié d'« autocrate éclairé ». Alors qu'il accorde le droit de vote aux femmes – on le remercie –, il est paradoxalement pour la ségrégation. Il affirme ainsi, lors d'un discours, que la « ségrégation n'est pas une humiliation, mais un avantage, et devrait être considérée comme tel ». Personnage complexe, paradoxal, Freud lui voue une aversion profonde. Pourquoi ?

Wilson, est fils d'un révérend, ministre de l'église presbytérienne. Il reçoit le prénom de son grand-père, lui-même révérend, émigré d'Angleterre. Durant son enfance, il est très chétif, très souvent malade, n'ayant « guère de vitalité ». Il est un enfant choyé, objet de soin, d'une mère « silencieuse et transparente » à laquelle il va rester très attaché. Le père passe son temps à s'écouter parler et à prêcher. Il avait, dit Freud, « la passion des mots qu'il chérissait pour eux-mêmes, pour les entendre ; il se souciait davantage de l'expression d'une pensée que de sa substance. Il cherchait, dans le dictionnaire, des mots insolites et se servait de phrases grandiloquentes pour parer des idées banales¹⁵ ». Si les

¹³ FREUD, BULLITT, *Le président Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 13.

¹⁴ *Ibid.*, p. 15.

¹⁵ *Ibid.*, p. 30.

mots étaient sa passion, c'était – je dis ça par anticipation – des mots vides, un peu sans sens, en tout cas sans point de capiton, sans signification stable. Si les mots étaient sa passion, sa deuxième passion était son fils. Il déclara à sa naissance : « Ce bébé est si majestueux qu'il pourrait être modérateur de l'Assemblée générale ».

Jusqu'à l'âge adulte, Freud note que toute séparation d'avec le foyer familial est restée très difficile pour le jeune Thomas. Sa scolarité est maintes fois interrompue par des dépressions ; la nervosité, la dyspepsie et les migraines marquèrent sa vie de l'enfance à la mort¹⁶.

Courir vers son « incomparable père »

Thomas Woodrow Wilson raconte un souvenir à l'âge de 50 ans, dont Freud se saisit et fait le point central du cas. C'est un souvenir traumatique, qui semble avoir été déterminant, un moment où les mots, percutant son corps, ont laissé des traces de jouissances. Voici le souvenir. Wilson a quatre ans. Il se tient devant le portail paternel, dans le jardin. Il entend un passant annoncer la nouvelle de la réélection de Lincoln, tout en « percevant l'intense excitation de sa voix¹⁷ ». À ce moment-là, il part en courant vers son père pour « lui demander le sens de ses paroles », de ce qu'il vient d'entendre. Freud relève ce souvenir comme central dans le rapport que T.W. Wilson entretient avec son père. Central, car cet appui imaginaire de la parole de l'autre, en tant qu'elle témoigne d'un éprouvé du corps, d'une forte excitation, va faire orientation pour lui dans sa vie ; orientation de sa mégalomanie – un président est élu. Reste un point où l'idée prédomine sur la subjectivité, ce que Francesca Biagi, qui a travaillé ce cas, relève très bien dans son article¹⁸. Ce que je veux soulever, c'est que c'est comme une infraction dans le corps que cet événement peut être considéré comme traumatique. « Courir vers son père », voilà ce que va faire le futur président pendant 45 ans. En effet, Freud remarque que T.W. Wilson ne prenait aucune décision sans demander d'abord l'avis de son père et ce, jusqu'au décès du père. Une passion dominante, une affection sans borne liaient le père et le fils, notamment dans une relation épistolaire qu'ont étudiée Freud et Bullitt, et qui révèle de véritables mots d'amour : « mon trésor », « mon père bien aimé », « mon garçon chéri », etc. Il parlait de son admiration pour son père en l'appelant « mon incomparable père ». Freud saisit ça : « courir vers mon père ». Il note aussi que durant 68 ans de sa vie, Wilson n'eut aucune pensée, ni acte hostile envers son père¹⁹. Certes, alors que le père voulait que le fils devienne pasteur comme lui, Wilson voulait devenir un homme politique. Mais à part cela, il « était en tout point identifié à son père » ; c'était, indique Freud, « une identification totale²⁰ ». Il l'adopta totalement comme modèle, pensa comme lui, aima les mots comme son père les aimait, méprisa les faits comme son père et poussa son imitation jusqu'à faire des sermons du haut de la chaire, à des fidèles imaginaires, s'habillant en pasteur de sorte à ce qu'on le prenne pour un autre²¹. Il décida même qu'il n'allait pas fumer, puisque son père était déjà un gros fumeur et qu'il avait fumé pour deux.

¹⁶ *Ibid.*, p. 135.

¹⁷ *Ibid.*, p. 33.

¹⁸ BIAGI-CHAI FRANCESCA, « Le père du mythe et le père du drame », in *La Cause freudienne*, n° 64, 2003, p. 95-107.

¹⁹ FREUD, BULLITT, *Le président Thomas Woodrow Wilson*, op. cit., p. 105.

²⁰ *Ibid.*, p. 108.

²¹ *Ibid.*, p. 107.

Nous retiendrons que selon Freud, Wilson « ne dépassa jamais cette identification à son père²² ». Devenir homme d'État, c'est ce qu'il a trouvé comme seul moyen à sa décharge agressive envers le père, tout en accédant à cette position de maître des mots ; « pour sentir qu'il était réellement homme, il fallait qu'il fût homme d'État²³ ». Le père s'exprimait du haut d'une chaire, lui depuis la Maison Blanche. À part ce point, le père et le fils vécurent un style de vie similaire.

Freud cependant va un peu plus loin, et écrit que cette image toute puissante et aimante du père habille un vide central, un défaut de subjectivation. Je cite Freud : « L'image de son incomparable père devint son surmoi, qui eut un immense influence sur le cours de sa vie. » C'est le premier pas que va faire Freud, de reconnaître que l'image de l'incomparable père marque la place d'un vide central que vient occuper la place du surmoi ; son surmoi exalté, vient à la place laissée vide du père. Et voici ce qu'intime à Wilson ce surmoi : Tu dois rendre possible l'impossible ! Tu es le fils bien-aimé du Père ! Tu es le Père lui-même ! Tu es Dieu !

À l'âge de 16 ans, sous l'influence d'un ami dont il s'était épris, Wilson se confesse et a l'idée qu'il est en « communication directe avec Dieu²⁴ ». Son surmoi devenait une ligne directe avec Dieu et jusqu'à la fin de sa vie, il avait l'impression que Dieu l'avait choisi pour une grande tâche, qu'il était guidé par une puissance douée d'intelligence qui se trouvait en dehors de lui²⁵.

Dieu en direct, férocité du surmoi ou la dépression

Freud compte, avec Bullitt, 14 dépressions durant la vie du président Wilson. Nervosité et dépressions troublèrent très sérieusement son travail. Ces périodes s'inscrivent ainsi : « S'effondrer, se reposer à jusqu'à ce qu'il ait surmonté ses symptômes, puis se remettre au travail avec une résolution farouche d'affirmer sa masculinité devint la formule de sa vie²⁶ » – je cite Freud ici.

À 24 ans, Wilson est toujours vierge. Après une forte déception amoureuse (il avait envisagé de se marier avec une cousine qui l'avait refusé et qui portait le nom de famille « Thomas »), il abandonne son prénom : il va s'appeler Woodrow Wilson. C'est une période de dépression, il a des symptômes gastriques, je passe. Il continue ses études, vit difficilement ; il devient avocat sans jamais avoir eu de client. Il rencontre alors Ellen Axson, fille de pasteur – toutes les femmes de sa vie seront filles de pasteurs –, qui va devenir ce qu'il appelle très joliment « son centre de repos », véritable substitut maternel et seule à pouvoir le rendre un peu calme. Elle mourra en 1914, en pleine guerre mondiale et au moment où Wilson a des décisions à prendre, et sera rapidement remplacée par une deuxième femme qui prendra exactement la même place, c'est-à-dire la place de la mère, du soin silencieux et transparent qu'il avait reçu.

Après avoir terminé ses études en droit, non sans avoir échoué plusieurs fois, il devient professeur et rédige *The Philosophy of politics*. Son père meurt en 1902, alors qu'il a 45 ans. Ce deuil, dit Freud, le conduit à réorganiser « impérieusement le monde²⁷ ». À partir de là, il s'identifie très clairement au Christ et, dans chaque discours qu'il va

²² *Ibid.*, p. 108.

²³ *Ibid.*, p. 142.

²⁴ *Ibid.*, p. 131.

²⁵ « La présidence des Etats-Unis, celle du monde et celle du Ciel », *ibid.*, p. 186.

²⁶ *Ibid.*, p. 175-176.

²⁷ *Ibid.*, p. 182.

prononcer, il s'introduit en disant : « Qu'aurait fait le Christ de nos jours, à notre place et avec les chances que nous avons²⁸ ? »

Dès février 1906, il veut se proposer comme candidat démocrate à la présidence des États-Unis. Il prononce des discours vibrants, il vit des moments de gloire, auxquels sa mauvaise santé met fin. Il est tellement surmené, qu'à un certain moment il a une hémorragie de l'œil et devient aveugle – Freud s'interroge sur l'apport psychosomatique à cet événement²⁹. Quatre ans plus tard, en 1910, il accède à son investiture. S'en suivent quelques années où il alterne entre se fâcher et élever ses collaborateurs dans une admiration sans limite – soit la haine, soit l'amour, selon si les gens qui l'entourent sont ou non d'accord avec lui. Il tombe souvent malade, mais reste dans la trajectoire de sa mission : « devenir un homme d'État et sauver le monde ». Tel le Christ. Une fois élu, il voue au colonel House une grande admiration, une grande passion. Ce colonel House va ainsi devenir extrêmement déterminant dans les politiques de Wilson, notamment en Europe, pour finalement carrément devenir son double – Wilson dira : « Ses pensées sont les miennes³⁰. »

Le 5 novembre 1912, il devient président des États-Unis à la majorité relative contre Roosevelt et déclare : « Que vous ayez fait peu ou beaucoup pour mon élection, souvenez-vous que Dieu a voulu que je sois président des États-Unis et que ni vous ni aucun mortel n'auriez pu l'empêcher³¹. » C'est dire la certitude qu'il avait...

En 1913, lorsqu'il entre à la Maison Blanche, il est épuisé, las, il porte avec lui une sonde gastrique pour aspirer ses sécrétions acides, il prend beaucoup de comprimés pour la migraine, il a des soucis financiers... Il ne s'occupe pas de grand-chose³². Il juge que le traditionnel bal de son investiture est une profanation et le fait supprimer. Il a 54 ans et trouve très ironique que son administration ait à s'occuper des affaires étrangères, car il ne connaît rien dans ce domaine : « Que veulent les peuples ? » Il ne connaît pas non plus la géographie. J'ai pris deux exemples, mais c'est très détaillé chez Freud. Il lit par exemple qu'il a l'intention de donner la Bohême à la Tchécoslovaquie. On lui demande ce qu'il va faire avec les trois millions d'Allemands qui y habitent ; il répond ne pas savoir, que personne ne lui en a rien dit³³. Il affirme aussi qu'il y a 100 millions de juifs dans le monde ; on lui dit que non ; il refuse de reconnaître s'être trompé ; on lui fait lire un annuaire et on lui montre qu'il n'en a que 15 millions. Il ne concède toujours pas qu'il s'est trompé. Son absence de rapport aux faits réels, c'est ce qui heurte Freud.

Quand la guerre éclate en Europe, le 4 août 1914, Wilson proclame la neutralité des États-Unis. Dès lors, il va prendre des positions très contradictoires, plusieurs fois pendant son mandat. Le 6 août, sa première femme décède. La tristesse, le désespoir et la douleur de vivre sont à leur comble ; il ne s'occupe plus de rien. Il confesse à Bullitt qu'il ne voyait plus comment il pouvait vivre, que son courage était brisé par la mort de Mrs Wilson et qu'il n'était plus apte à remplir ses fonctions... Il ne pouvait s'empêcher de désirer être assassiné. Mais il avait un tel contrôle de lui-même qu'il savait parfaitement que si personne ne le tuait, son surmoi – c'est moi qui rajoute pour le faire entendre – le pousserait à continuer sa tâche jusqu'au bout, c'est-à-dire sa tâche de sauveur. Cette profonde dépression dure jusqu'à Noël 1914. Ses collaborateurs

²⁸ *Ibid.*, p. 186.

²⁹ *Ibid.*, p. 191.

³⁰ *Ibid.*, p. 231.

³¹ *Ibid.*, p. 233.

³² *Ibid.*, p. 234.

³³ *Ibid.*, p. 242.

s'inquiètent beaucoup et l'incitent à rencontrer une nouvelle femme – chose qu'il fait, une fille de pasteur elle aussi, avec qui il va avoir la même relation qu'avec sa dernière épouse. Il est au « sommet de l'exaltation » : voyage, nuit de noce, etc. « L'inconscient est un maître implacable³⁴ », dit Freud.

Concernant la politique, Freud note qu'entre 1915 et 1916, les actes et déclarations de Wilson sont peu raisonnables et qu'il en cherche la logique. Nous pouvons rajouter que, jusqu'à la signature du traité de Versailles et de ses 14 points pour une paix qui dure en Europe, la conduite de Wilson est très particulière. Il s'oppose complètement au fait que les États-Unis aient quoi que ce soit à dire sur les affaires d'Europe et, en même temps, il veut céder sur tout. Son but ultime, supérieur, est d'être le sauveur du monde, le prince de la paix³⁵. Son vœu, son idéal, est de faire signer la création de la Société des nations et les 14 résolutions, coûte que coûte ; au point qu'il néglige de lire les lettres que l'on apporte d'Europe. Il ignore toute de ce qui se passe dans les coulisses.

En tout cas, Freud a des mots très durs pour qualifier l'attitude du président Wilson, ce n'est pour lui ni plus ni moins qu'une « dégénérescence mentale³⁶ » qui va amener Wilson à signer le traité de Versailles et à qualifier ce dernier « d'incomparable réalisation des espérances humaines ». Wilson pensait que c'était une assurance contre la guerre à 90 pourcent. Nous savons très bien aujourd'hui que c'est ce traité (entre autres) qui a conduit à la Deuxième Guerre mondiale. Freud révèle avec grande précision les « faits déformés, ignorés, oubliés », c'est-à-dire « toutes les erreurs mentales [faites] à force de vivre dans un univers de mots et non de faits³⁷ ».

De l'anecdote à la logique du cas

Ce récit nous livre une trajectoire inconsciente, et nous apprend un tas de choses sur le président Wilson. Évidemment, Freud le lit en termes d'identification, de surmoi et avec une lecture assez œdipienne. Le surmoi lacanien – en tant que jouissance –, pour sa part, nous permet une autre lecture de ce cas, et nous permet d'en tirer quelques conséquences sur ce qui se passe aujourd'hui. Freud se pose la question suivante : comment un surmoi exalté peut-il pousser un homme physiquement déficient à atteindre une situation et une puissance aussi considérable³⁸ ? Il répond : de l'identification au père tout puissant, Wilson devient le fils du Dieu tout puissant ; il devient lui-même Dieu, assigné à la mission exceptionnelle de sauver le monde. Parce que son surmoi exalté, trop puissant, exigeant de lui l'impossible, installe en lui-même le « Dieu comme surmoi ». Tout ce qu'il fait est bien parce que Dieu le fait³⁹. Freud va jusqu'à dire que tout ce que Wilson faisait était bien parce que Dieu le faisait, et que, s'il admettait parfois s'être trompé, il n'admettait jamais avoir eu tort. Son surmoi ne le lui aurait pas permis. Plutôt que d'avouer ses torts, il préférerait oublier ou déformer les événements, se détourner complètement du monde réel et élaborer des faits imaginaires, adaptés aux exigences du surmoi. Évidemment, ce n'est pas sans évoquer un certain président d'aujourd'hui.

³⁴ *Ibid.*, p. 356.

³⁵ *Ibid.*, p. 277.

³⁶ *Ibid.*, p. 200.

³⁷ *Ibid.*, p. 200-201.

³⁸ *Ibid.*, p. 107-109.

³⁹ *Ibid.*, p. 110-111.

[Rires]

Je ne sais pas pourquoi vous riez. Je ne sais pas à qui vous pensez. En tout cas, sous forme de remarques, j'aimerais distinguer quelques fils de ce que Jacques-Alain Miller a appelé la « forclusion généralisée⁴⁰ ».

La forclusion généralisée

En quoi ce cas nous intéresse ? C'est, vous l'avez entendu, un cas qui n'en passe pas par l'Œdipe, même si Freud utilise ces concepts. D'ailleurs Freud va même dire que si Wilson n'avait pas réussi à devenir le président qu'il est devenu, il se serait très certainement réfugié dans la paranoïa, il aurait contracté « la manie de la persécution » – il n'y va pas de main morte. Wilson n'est pas devenu l'aliéné uniquement parce qu'il a réussi – grâce à son surmoi – à obtenir ce poste d'exception qu'est celui de président des États-Unis, à satisfaire le commandement mégalomane du surmoi. L'habillage imaginaire de « son incomparable père » n'a fait que recouvrir un trou central. La position d'exception a permis une certaine stabilisation et a évité la persécution. Il a fait de ce vide là – je vous rappelle cet événement traumatique où il rencontre un hors-sens – il a fait de ce hors-sens une mission pour le monde : être le sauveur de l'humanité.

Le surmoi et la voix

« Dieu était son surmoi » : une mission de sauveur comme substitut de la loi – puisque Fernando Silveira Rosa a rappelé en introduction le fait que la loi était une façon de régler le surmoi. Eh bien, Wilson, n'a pas fait usage de la loi réglée par le surmoi, mais il a répondu à cet appel de la place de sauveur. Chaque fois que la loi était convoquée, son surmoi vociférait des mots qu'il devait prononcer. Freud note – et c'est très précieux – que toute sa pensée était prise dans cette vocifération du surmoi, cet objet *a*. Pendant toute sa vie, « il ne s'intéressa profondément qu'aux sujets liés, d'une manière ou d'une autre, aux paroles⁴¹ ». Freud remarque même que Wilson ne pouvait pas s'intéresser aux mathématiques, aux sciences ou même à l'art, parce que sa méthode de pensée passait essentiellement par le discours, par la voix. Je trouve tout de même remarquable que Freud ait saisi cela. « L'emploi de ses cordes vocales était chez lui inséparable de la pensée⁴². » L'échec de la fonction paternelle se pose ici à la place du savoir convoqué, le S_2 , où venait surgir à chaque fois un S_1 , un commandement de la voix. Chaque fois qu'il y avait rupture de la chaîne signifiante, l'irruption de l'objet voix sous la forme du commandement se faisait entendre : la voix directe de Dieu. C'était l'irruption dans le réel de la voix du surmoi.

Le traitement du vide laissé à la place du père

Il y a plusieurs sortes de traitements qu'opère Wilson. D'abord, une construction de significations. Il va tenter d'établir un discours de l'Autre comme celui de Dieu, pour

⁴⁰ MILLER JACQUES-ALAIN, « Ce qui fait insigne », in *L'orientation lacanienne*, cours du 27 mai 1987, inédit. Ce concept vient en réponse à la formule de Lacan : « Tout le monde délire ».

⁴¹ FREUD, BULLITT, *Le président Thomas Woodrow Wilson*, *op. cit.*, p. 125.

⁴² *Ibid.*, p. 126.

donner du sens, pour donner une raison d'être à son être et au monde. Il va se servir de ses identifications imaginaires par le truchement des liens avec ses pairs, ce sont des personnes qu'il admire. Du côté de son corps, il connaît plutôt le laisser-en-plan, c'est un corps qui ne tient pas et fait souffrir ; en tant que corps douloureux, il trouve un soutien dans le discours médical. Toute sa vie, il a été entouré de médecins qui l'ont suivi et soigné... Aujourd'hui encore, nous retrouvons dans le rejet de la castration sous toutes ses formes, le refus des faits, le rejet de la vérité, la série des symptômes créés en réponse à cette place laissée vide par le père.

Les deux surmoi

Ce que ce cas nous permet de saisir, ce sont les deux faces du surmoi : freudien et lacanien. Côté surmoi freudien, c'est un surmoi qui prescrit et proscrie en même temps. C'est un surmoi qui interdit, empêche, freine ; un surmoi qui limite, mais aussi qui commande : tu dois faire ceci, faire cela. Je vous renvoie à la question que Wilson se posait à chaque fois qu'il avait une décision à prendre : « qu'aurait fait le Christ à ma place ? » Pour Lacan, le surmoi est ce qui accable le sujet sous des injonctions féroces, ce qu'il formule en disant que le surmoi est ce qui « pousse à jouir ». Est-ce que ces deux conceptions sont contradictoires ? Non. C'est l'endroit et l'envers d'une même pièce. L'une se décline dans l'ordre du sens, du « ça veut dire » ; l'autre se décline dans la perspective d'un non-rapport – c'est le côté de l'empire de la jouissance. *Enjoy*, jouis. Lacan affirmait dans *Télévision* que la « gourmandise » dont Freud « dénote le surmoi est structurale » ; ce n'est donc pas un « effet de la civilisation, mais un malaise, un symptôme de civilisation⁴³ ». Si on jouit mal, ce n'est pas en raison des interdits ou de l'absence des interdits, mais c'est à cause des effets de la structure du langage, que l'interdit ne fait que mythifier, lui donner forme.

L'objet *a*, à supplanter l'idéal

Assurément, l'idéal de Wilson, son idéal religieux, croyant, presbytérien, son idéal lié au texte de la Bible, fonde un monde orienté par l'idéal du Souverain Bien. Encore aujourd'hui, tous les présidents des États-Unis commencent leur mandat en jurant devant Dieu. Mais le monde de Wilson était un « monde d'hier » (voir Stefan Zweig), qui n'a plus court, où régnait le discours du maître. Aujourd'hui, dans ce même pays, un président a semble-t-il, non pas comme un discours et repère l'idéal, mais plutôt un mode de vie, un mode de jouissance, qui n'est en rien idéaliste, c'est un monde commandé par l'objet *a*. Nommons-le : l'argent. Je vous invite à chercher sur internet « *I am greedy* » et « Trump ». Vous tomberez sur une petite vidéo où on entend le président des États-Unis déclarer : « Je suis avide d'argent, je veux que les Américains soient riches comme moi je le suis⁴⁴ ». Il explique que lorsqu'il était gamin on lui disait que tout ce qu'il touchait se transformerait en or, et qu'il veut le même destin pour les Américains. S'orienter de l'argent et non de l'idéal, du discours capitaliste à tout crin, c'est mettre

⁴³ LACAN JACQUES, *Télévision*, Paris, Seuil, 1975, p. 48.

⁴⁴ Donald Trump a prononcé ces mots lors d'un rallye politique le 28 janvier 2016 en Iowa : « *I like money. I'm very greedy. I'm a greedy person. I shouldn't tell you that, I'm a greedy – I've always been greedy. I love money, right? But, you know what? I want to be greedy for our country. I want to be greedy. I want to be so greedy for our country. I want to take back money.* »

l'objet *a* plus-de-jour aux commandes. C'est faire de l'argent un maître qui surpasse le maître. C'est non plus s'inscrire dans le discours du maître, mais mettre aux commandes l'envers du discours du maître, soit le discours analytique et l'objet comme commande. C'est ce que Jacques-Alain Miller avait prononcé à Commandatuba, au Brésil, dans « Une fantaisie⁴⁵ ».

Ce que nous apprend le cas du président Wilson, c'est qu'après le règne du discours du maître se substituent d'autres formes de lien social, au-delà de l'idéal. Cela a quelques conséquences, par exemple dans le rapport à la vérité ce qu'on appelle maintenant la « post-vérité », les « *fake news* » ; que l'équipe de Trump appelle « vérité alternative ». C'est donc la post-vérité ou ce que j'appellerais la *trumperie* à tout-va. C'est le rejet de la castration, c'est le rejet du manque ; c'est le refus des faits scientifiques ; c'est le refus de Trump qui se dit « climatoseptique ». C'est aussi l'idéal rabougri du petit Blanc. Ce discours ne porte plus de grandes missions de sauveur du monde, mais ceux du business...

Quand le politique perd la boussole de l'idéal et s'articule à la science, comme Trump peut le faire parfois – être contre des sciences qui ne l'arrangent pas et pour celles qui servent ses intérêts financiers –, il se sert de tout ce que la science chiffre de nouveau pour en faire des S_1 comme impératifs d'organisation sociale. Peut-être que la loi 21 dont vous parliez plus tôt, peut-être que sous des apports scientifiques et d'utilisation du logarithme, de la science chiffrée, se révèle une nouvelle forme d'impératif d'organisation sociale. De même, quand la prédominance du discours de la science se lie au discours capitaliste, eh bien c'est sans cesse qu'on produit des nouveaux objets dont l'obsolescence est programmée, afin de nous rendre *addicts*.

Qu'est-ce qu'on a ? D'un côté, on a l'inconscient qui va fabriquer du sens, et de l'autre, la science et le capitalisme, qui produisent, eux, des objets, du hors-sens, qui mettent toujours plus à jour un réel hors-sens.

Le nouage de l'individuel et du collectif

Comment la jouissance individuelle trouve à se nouer dans le collectif ? Quand on suit le cas du président Wilson, ses 14 dépressions, ses idées, sa certitude d'être en contact avec Dieu, et quand on évoque d'autres présidents des États-Unis, on est en droit de se demander comment les peuples choisissent leurs leaders. Freud a procédé très tôt à une analyse du collectif. Aujourd'hui, on a tendance à répondre à cette question par le rapport entre le collectif et le singulier. La gestion ne touche pas seulement l'individu, mais des corps, des corps qui se comptent, se rangent, se dénombrent dans des files actives, des cohortes statistiques, avec des données propres. Ces corps sont l'objet de politiques ; politiques des corps – soulevé par Jean-Claude Milner et Éric Laurent, dans son livre *L'envers de la biopolitique*⁴⁶. Cette politique de gestion des corps crée des effets de sujet. Cela crée par exemple des dérangements dans la fonction de jouissance. Par exemple, ces corps nous deviennent de plus en plus étrangers, ils se déplacent ; s'exilent – c'est la question de l'immigration aujourd'hui. En cela, l'individuel peut devenir collectif en tant que chaque sujet se retrouve pris dans le transfert de masse. En

⁴⁵ MILLER JACQUES-ALAIN, « Une fantaisie », conférence donnée dans le cadre du VIII^e congrès de l'AMP *L'ordre symbolique au XXI^e siècle*, 2004.

⁴⁶ LAURENT ÉRIC, *L'envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin/Le Champ freudien, 2016.

politique, on voit tout d'un coup une masse se mettre à aduler ou à détester un Autre, un leader ; elle l'élit ou le chasse. C'est un « transfert multiplié » et c'est ce transfert-là qu'il nous faut aujourd'hui interpréter.

Il y a de plus en plus de revendications indépendantistes. Nous avons à nous demander si ce n'est pas un repli identitaire, ou bien si ce n'est pas un symptôme, un symptôme d'un désir d'autre chose.

L'éthique pour conclure

Le sujet sera-t-il considéré à partir de la singularité de sa réponse, de sa conduite, ou bien à partir de son comportement, des statistiques, des logarithmes, de la masse, du « pour tous » ? La question est de savoir si on choisit le traitement du symptôme pour l'éradiquer ou si on s'oriente par le symptôme. Est-ce que le symptôme va rester une voie pour trouver le désir ? N'est-ce pas là une alternative à l'éradication de ce dernier ? Ce sont les enjeux qui se posent aujourd'hui. Il nous reste l'éthique de la psychanalyse, qui repose non pas sur une norme (fut-elle œdipienne), mais sur une invention du sujet : savoir se faire responsable de la jouissance. Nous sommes chacun confronté au non-rapport, à la non-existence du rapport sexuel, qui est un impossible à supporter auquel le fantasme ou le délire tente de répondre, ceci suppose un « égalité clinique », la psychanalyse offre la possibilité de l'interprétation de la jouissance.

Plus qu'avant, me semble-t-il, le capitalisme allié à la science nous impose un impératif de jouissance, une addiction, qui se branche directement sur la pulsion. Jacques-Alain Miller réduit cela dans une formule saisissante : « la pulsion de mort [...], c'est la pulsion du surmoi⁴⁷ ». Autrement dit, à la place laissée vide du père surgit aujourd'hui le surmoi comme pulsion de mort. L'effet sur le lien social, mis à mal par ce surmoi contemporain, délié de la chaîne signifiante, nous pousse toujours plus dans une logique d'exclusion de l'autre – à la fois du repli, jouissance addictive et solitaire et de l'exclusion de l'autre. Au niveau du collectif, la logique qui prédomine dans le discours capitaliste c'est celle du maillon faible, de l'exclusion, le *dégagisme*, le « *You are fired* » (« virez-le ! ») de Trump. Nous avons à nous saisir de ça. La psychanalyse, par le biais du transfert et donc par la question de l'amour, réinstalle un lien social particulier, qui passe par l'Autre de la parole, celui à qui on s'adresse. L'interprétation de l'analyste ouvre, elle ne s'étend pas dans un sens, mais équivoque toujours de façon inattendue, du côté de la surprise, d'une façon ouverte. Aucun mode d'emploi pour vivre ne convient à un autre et il est toujours vain, nous le savons, de vouloir forcer à désirer, à aimer ou à jouir, mais l'analyse est ce qui permet de savoir quel est son désir, et sa jouissance, et de s'en faire responsable dans le collectif, la psychanalyse permet par le biais du transfert de s'ouvrir à l'amour.

Je m'arrêterai là-dessus.

[Applaudissements]

⁴⁷ MILLER JACQUES-ALAIN, « Biologie lacanienne », in *La Cause freudienne*, n° 44, 2000, p. 15.

Samedi 28 octobre 2017

SÉMINAIRE THÉORIQUE

« RIEN NE FORCE À JOUIR, SAUF LE SURMOI »

Introduction

par Anne Béraud

Je suis très heureuse personnellement et au nom du Pont freudien d'accueillir à Montréal Catherine Lacaze-Paule. Elle est psychanalyste à Bordeaux (France) et analyste de l'École de la cause freudienne (ECF) et de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP). Elle est enseignante à la section clinique de Bordeaux et présidente du Centre psychanalytique de consultations et de traitements, le CPCT-Aquitaine. Elle a participé à plusieurs livres que je vous indique ici : *Genre ! L'essentiel pour comprendre. Ses concepts, son vocabulaire et ses auteurs*¹, *Du mariage et des psychanalystes*², *Le psychologue en service de médecine*³ et *L'anti-livre noir de psychanalyse*⁴. Elle est aussi auteure de plusieurs articles parus dans la revue *Uforca* et la revue *Mental* sur la douleur et sur le mal de dos.

Ce séminaire a pour titre : « Rien ne force à jouir, sauf le surmoi⁵ ». Il s'agit d'une phrase extraite du premier chapitre du *Séminaire XX. Encore*, de Jacques Lacan. Le surmoi, « c'est l'impératif de jouissance », précise Lacan. Le surmoi venant de la seconde topique freudienne, on pourrait penser que la jouissance se situe du côté du ça. Mais dans le texte de Freud « Le moi et le ça », on trouve le passage suivant : « Tandis que le moi est essentiellement représentant du monde extérieur, de la réalité, le sur-moi se pose

¹ ALESSANDRIN, ARNAUD, ESTEVE-BELLEBEAU, BRIGITTE (dir.), *Genre ! L'essentiel pour comprendre. Ses concepts, son vocabulaire et ses auteurs*, Paris, Des Ailes sur un tracteur, 2014.

² GROUPE-ECLAIR MPT DE L'INSTITUT LACAN, *Du mariage et des psychanalystes*, Paris, La Règle du Jeu/Navarin/Champ freudien, 2013.

³ DOUCET CAROLINE (dir.), *Le psychologue en service de médecine. Les mots du corps*, Paris, Elsevier Masson, 2011.

⁴ MILLER JACQUES-ALAIN (dir.), *L'anti Livre noir de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2006.

⁵ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XX, Encore, 1972-1973* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1975, p. 10.

en face de lui comme mandataire du monde intérieur, du ça⁶. » Qu'est-ce que ce surmoi qui impose de jouir ? Quelles conséquences pour les sujets et quelles conséquences dans la subjectivité contemporaine, dont nous constatons la force de cet impératif, celui de jouir, comme celui du bonheur d'ailleurs ? Jouir des biens en consommant comme jouir de notre corps ; je cite Catherine : époque du mode injonctif de l'objet qui nous commande.

Deux cas seront discutés cet après-midi lors du séminaire clinique, présentés par Zahia Karchouni et Ruzanna Hakobyan. Ils nous enseigneront aussi sur ce que produit le surmoi dans la psychose – on en a eu déjà un bon aperçu hier –, sur comment la jouissance envahissante fait retour sur le versant imaginaire, sous la forme d'imposition de pensées et de certitudes. Ce n'est pas l'auto-reproche de l'obsessionnel, mais le « tu » dont parle Lacan dans *Le Séminaire III. Les psychoses*, c'est-à-dire un « tu qui voit tout, entend tout, note tout » avec une « neutralité malfaisante⁷ », ou, comme nous l'avons vu avec le cas du président Wilson, soumis aux injections... aux injonctions, ah !

Catherine Lacaze-Paule : Il n'en a pas eu !

[Rires]

Anne Béraud : Soumis, donc, aux commandements mégalomaniacs de son surmoi qui lui intime : « Tu dois rendre possible l'impossible. » Nous verrons comment les surmoi freudien et lacanien sont l'endroit et l'envers d'une même pièce.

Demain matin, le séminaire de lecture permettra à Pierre Lafrenière de présenter le texte de Freud écrit en 1923 et dont j'ai déjà cité un passage plus tôt, « Le moi et le ça », et plus particulièrement le chapitre 3 intitulé « Le moi et le sur-moi (idéal du moi) ».

Pierre Lafrenière : Pas du tout !

Anne Béraud : Bon...

[Rires]

Puis Catherine commentera la leçon trois du *Séminaire XIV. La logique du fantasme*, séminaire de Lacan que nous étudions cette année dans le Séminaire mensuel du Pont freudien.

Je vous annonce déjà que notre prochaine invitée au Pont freudien est Marie-Hélène Brousse ; c'est confirmé, et ces 46^e Rencontres du Pont freudien vont porter autour du thème de la virilité.

Je laisse ainsi la parole à Catherine Lacaze-Paule.

⁶ FREUD SIGMUND, « Le moi et le ça » (1923), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 277.

⁷ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses, 1955-1956* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1975, p. 312.

« RIEN NE FORCE À JOUIR, SAUF LE SURMOI »

par Catherine Laca ze-Paule

Je remercie Anne Beraud de son invitation et de la présentation qu'elle vient de faire. Je me suis levée ce matin fraîchement, portée par le désir et non par le surmoi, parce que j'ai voulu démarrer à partir de cette phrase, « Rien ne pousse à jouir, sauf le surmoi », le séminaire de ce matin. Lorsque je l'ai lue, j'ai été très surprise, arrêtée, choquée : je suis partie de là. Pourtant, j'ai commencé à surmonter la voix de mon surmoi, qui m'indiquait « attention, ne cède pas sur ton premier mouvement ». Je me suis dit, justement, que j'allais céder sur mon premier mouvement, le mouvement du désir, et ne pas réfléchir. C'est une citation de Lacan : « Ne cédez pas à votre premier mouvement, ce pourrait être le bon¹. »

Je suis donc partie de mon premier mouvement et je m'y suis tenue – j'ai essayé en tout cas. Je suis allée là où ça m'a amené. J'ai commencé à chercher un peu sur le surmoi pour très vite me rendre compte que le surmoi n'est pas un concept fondamental de la psychanalyse lacanienne. J'ai même trouvé beaucoup de critiques venant de Lacan quant aux usages faits du surmoi. Lacan critique Freud autant que ses successeurs, et leurs usages de ce concept. Il va même dire, en mars 1970, dans *Le Séminaire XVIII. D'un discours qui ne serait pas du semblant* : « La seule chose dont je n'ai jamais traité, c'est du Surmoi². » à nouveau une surprise ! J'ai décidé de travailler une question que Lacan rejette, d'une certaine façon. Une fois l'effet de surprise passé, j'ai commencé à saisir qu'il fallait l'entendre de cette façon : Lacan n'a jamais cessé de traiter ce concept en tant que concept lacanien. Car son questionnement chemine dans son enseignement et dans de nombreuses références qui le jalonnent. Jacques-Alain Miller donnera, me semble-t-il, une conception finale, une conception après-coup, de l'enseignement de Lacan, en trouvant une formule fulgurante qui rattache la pulsion de mort au surmoi : La pulsion de mort, dit-il, c'est la pulsion du surmoi³. Troisième surprise pour moi. De  a, on va essayer de tirer quelques fils pour comprendre ce que Jacques-Alain Miller veut saisir avec cette formule fulgurante. Je vous propose donc de marquer quelques scansion dans l'enseignement de Lacan, qui vont nous permettre de mieux nous repérer dans la clinique.

Ce qui a sans doute précédé et procédé à mon choix, c'est mon expérience clinique, dès que je reçois des demandes d'analyse ; ou même des patients qui s'engagent dans un processus de parole – les gens s'adressent à quelqu'un sans forcément savoir que c'est un psychanalyste. Eh bien, c'est l'expérience même de la dimension éthique qui habite ceux qui viennent demander. Leur demande même incarne cette expérience  thique. C'est-à-dire que, pour s'adresser à un analyste ou à un psy, il faut partir de cette croyance que la parole a à voir avec ce qui leur arrive. C'est croire aussi qu'à eux revient la charge de prendre en compte et de répondre de cette souffrance qu'ils éprouvent – qu'ils éprouvent sous la forme d'un conflit, d'un désordre, d'un dérangement, d'un trop de

¹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses, 1955-1956* (J.-A. Miller,  d.), Paris, Seuil, 1975, p. 312.

² LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, 1971* (J.-A. Miller,  d.), Paris, Seuil, 2007, p. 13.

³ MILLER JACQUES-ALAIN, « Biologie lacanienne », in *La Cause freudienne*, n  44, 2000.

passivité, ou au contraire qui prend la forme de passages à l'acte, d'une angoisse qui les étreint. Autrement dit, ce qu'ils éprouvent comme un trop ou un pas assez de jouissance.

Ces sujets réintroduisent d'une part la jouissance – éprouvée en trop ou en défaut – dans le circuit de la parole et, d'autre part, ils choisissent de s'adresser à un autre pour en parler. C'est donc consentir à entrer dans un lien social particulier. Aussi, il faut prendre en compte le consentement à une perte de jouissance dans la demande même de parole en analyse. Il y a donc trois dimensions : réintroduire cette jouissance dans le circuit de la parole, s'adresser à un autre – la faire entrer dans un lien social particulier – et consentir à une perte. C'est vrai qu'on perd beaucoup de temps à faire une analyse. Il faut prendre des rendez-vous, il faut se garer, il faut y aller plusieurs fois par semaine ; en plus vous payez, vous perdez de cette jouissance de l'argent, du temps... Il faut consentir à cela. En plus, on perd la maîtrise de sa parole et de sa pensée, puisque la première chose que vous dit l'analyste, c'est « ne réfléchissez pas, ne calculez pas, dites comme ça ce qui vient ». Tout dire, ne pas juger, ni omettre. La règle de l'association libre indique ceci : « même si vous pensez que c'est ridicule, que ça ne vaut pas la peine, dites-le quand même ». Cela enlève la capacité de juger et de sélectionner.

Alors, cette souffrance est ce qui pousse à devenir des analysants, qui les pousse à s'interroger sur sa vie, sur ses choix, sur son mode d'être, son mode de vie. La question n'est pas celle du philosophe : « Qu'as-tu fait de ta jeunesse ? » C'est plutôt : « Qu'as-tu fait de ta vie et que vas-tu en faire ? » On entend la dimension surmoïque qui pourrait se glisser là. Au fond, une analyse sert à quoi ? Plein de choses ! Entre autres, ça sert à savoir si on consent à ce qu'on désire. Il s'agit aussi de savoir si on consent à la jouissance, au mode de jouissance. Les sujets qui demandent une analyse, c'est plus fort qu'eux ; au-delà du principe de plaisir, au-delà de la raison, au-delà des idéaux ; « C'est plus fort que moi ! » – le titre même de la dernière conférence de Marcus André Vieira⁴. Pourquoi l'homme ne va-t-il pas chercher son bien ? Pourquoi le bien ne procure-t-il pas toujours la satisfaction attendue ? Pourquoi la loi, les commandements moraux, s'avèrent-ils inaptes à régler les conflits, à régler le mal ? Pourquoi l'interdit n'opère-t-il pas de façon efficace ? Pourquoi ne limite-t-il pas la jouissance mauvaise ? Au fond, n'est-ce pas la question que se posent les parents : « Suffit-il pour le bien des enfants de leur montrer ce qu'il est bien à faire et ce qui mauvais à faire ? » Alors qu'aujourd'hui, la morale semble plus souple, plus lâche, moins contraignante, beaucoup de nos contemporains vont, au contraire, choisir une loi dure, intransigeante, radicalisée ; d'autres ne trouvent pas satisfaction dans la dite « liberté ». Vous avez reconnu que toutes ces questions, Freud se les pose dans son texte *Malaise dans la civilisation*⁵. Dans ce texte, Freud nous a appris de bien des façons que l'homme est un loup pour l'homme et qu'il n'y a pas de souverain bien ; c'est le secret de ce texte.

La psychanalyse impose de savoir s'y retrouver, de savoir y faire, justement avec ce qui ne marche pas. Un savoir-y-faire s'impose, comme un commandement : « j'ouïs ». Si, pour Wilson, son surmoi lui commande de rendre possible l'impossible, eh bien, notre surmoi à nous, c'est de se tenir à l'impossible. Vous avez le droit de ne pas être d'accord avec moi ; nous allons en discuter. Voilà en introduction ce que je peux dire des différentes questions qui sous-tendent ce thème. Pour y répondre, je me suis aussi laissée guider par un signifiant dont je me suis servi comme un fil d'Ariane pour me retrouver

⁴ Voir VIEIRA MARCUS ANDRÉ, « *C'est plus fort que moi !* » *Y a-t-il un moyen de savoir-y-faire avec ses passions ?*, Montréal, Les Actes du Pont freudien, n° 44, 2017.

⁵ FREUD SIGMUND, *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.

dans ce labyrinthe : le signifiant « loup ». J'espère que vous n'avez pas trop peur du loup, que vous l'aimez bien ou que vous aimiez vous faire peur. Bref, vous allez voir pourquoi je l'introduis ainsi.

Genèse du surmoi

Freud découvre dans la deuxième topique la question du surmoi. Cette deuxième topique, il la fait, il la crée parce qu'il est dans une impasse ; contrairement au président Wilson, Freud était très attentif aux petits faits réels. Tout ce qui coïnçait, tout ce qui était impossible et sur quoi il se heurtait, Freud le prenait, au lieu de l'écarter, pour en faire quelque chose. Sa première topique ne rendait pas compte de la question de la jouissance, peut-on dire maintenant, c'est-à-dire de la pulsion. Il remanie ce « C'est plus fort que moi ! » qu'il a rencontré chez ses patients. Il découvre ainsi une première impasse. Le procès de la psychanalyse ne repose pas totalement sur la révélation, sur la levée du refoulement, sur la levée du caché, mais qu'il y a quelque chose au-delà du principe de plaisir, au-delà du bien. Freud le nommera « pulsion de mort », Lacan « jouissance ». Quelque chose au-delà du sujet, de plus fort que lui, se satisfait.

Cette deuxième topique inscrit le moi, le ça et le surmoi – je laisserai à Pierre Lafrenière le soin attentif de faire le commentaire de ce texte. C'est en 1923 que Freud, à la suite du *Au-delà du principe de plaisir*⁶, remanie sa théorie et conceptualise la deuxième topique. Freud va nommer de la même façon *sur-moi* et *idéal du moi*. Pour résumer, il fait du sur-moi et de l'idéal du moi les héritiers du complexe d'Œdipe. Je le cite : le surmoi est une « formation substitutive qui remplace la nostalgie du père, il contient le germe à partir duquel toutes les religions se sont formées. Lorsque le moi se compare à son idéal, le jugement qu'il porte sur sa propre insuffisance engendre le sentiment d'humilité religieuse auquel le croyant en appelle dans sa ferveur nostalgique ». Freud en fait la source de la création de la croyance. « Au cours du développement ultérieur, maîtres et autorités ont continué le rôle du père ; leurs ordres et leurs interdictions sont restés puissants dans le moi-idéal et, sous la forme de la *conscience morale*, exercent désormais la censure morale. La tension entre les exigences de la conscience morale et les réalisations du moi est ressentie comme *sentiment de culpabilité*⁷. »

Pourquoi cet extrait un peu long ? Parce qu'on y entend la question de la nostalgie du père – le père mort. Elle contient en germe toutes les religions. Et lorsque le moi se compare à son idéal, c'est toujours sur le mode de l'humilité – j'anticipe pour réveiller l'écoute au cas qui va être présenté d'un garçon qui se trouve toujours moins bien que les autres –, mode qui le rend nostalgique. Effectivement, il n'y a pas plus déprimant que l'idéal. On n'est jamais à la hauteur de son idéal. Si vous voulez arrêter de déprimer, il ne faut pas se mesurer à son idéal : ça allège tout de suite l'être. Ensuite, au cours du développement, d'autres figures – maîtres et autorités – vont se substituer à cette nostalgie du père et continuer ce rôle. Dans l'idéal, ordres et interdictions sont puissants sous la forme de la « conscience morale ». C'est de là que se fondent la conscience morale et la question de la culpabilité. Pour ceux qui étaient là hier, il y a eu une question posée sur la culpabilité. On entendait bien que Wilson n'était pas pétri de culpabilité

⁶ FREUD SIGMUND, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 47-128.

⁷ FREUD SIGMUND, « Le moi et le ça » (1923), in *Essais de psychanalyse, op. cit.*, p. 277 (Freud souligne).

quant à ce qui lui arrivait : quelque chose n'a pas opéré pour lui en ce qui concerne cette nostalgie du père.

Tous ces aspects de idéal du moi, héritier du complexe d'Edipe, vont être critiqués, réinterprétés, tout au long de l'enseignement de Lacan. D'abord, Lacan va séparer le surmoi de l'Edipe. Ensuite, il va séparer et réduire l'interdit si célèbre – vous parlez dans la langue courante du surmoi, il ne faut pas, et va le réduire à l'impératif « jouis », il faut. Suivons les étapes. Dès les années 1968 et 1969, dans *Le Séminaire XVI. D'un Autre à l'autre*, Lacan, à l'occasion de la sortie du livre d'Edmund Bergler *La névrose de base* que je n'ai pas lu et dans lequel il écrit un chapitre intitulé « Le surmoi sous-estimé⁸ », eh bien Lacan se moque de la méthode que Bergler a utilisé pour étudier le concept de surmoi. Cette méthode, je vous l'avoue, est exactement celle que j'ai prise moi, c'est-à-dire attraper toutes les références pour reprendre les thèmes après. Lacan se moque en disant que Bergler a pris des citations de Freud et « couic couic on coupe » des morceaux. « J'humorise » dit Lacan. En bout de ligne, les citations sont en contradiction – j'en ai fait l'expérience. J'insiste un peu, parce que je trouve que ça nous apprend sur ce que c'est que lire, et, à l'heure d'internet, c'est précieux. Lacan dit que Bergler part de la censure qui « titille » (Bergler part du fait que la censure est le surmoi) et elle devient, ironise Lacan, le « grand méchant loup ». Ensuite, Bergler évoque Eros et Thanatos et « tout le barda ». Lacan poursuit : l'auteur « se rend compte que [...] cette espèce de grand méchant machin soi-disant extrait soi-disant du complexe d'Edipe, ou encore de la mère dévorante, ou de n'importe laquelle de ces balançoires [où l'on voit vraiment que Lacan se fiche à la fois de Bergler et de Freud] [il s'aperçoit que ça a] un rapport avec ce côté épuisant, tannant, nécessaire, répété [...] »⁹. C'est ce qui reste dans ce barda d'explications contradictoires et qui s'opposent : tantôt c'est le surmoi, tantôt c'est l'idéal du moi, tantôt c'est l'héritier du côté du père, tantôt du côté de la mère, etc., mais c'est surtout « un rapport épuisant, tannant, nécessaire, répété... ». Pour moi, c'est une remarque très clinique.

On peut donc lire après coup que ce rapport répété, nécessaire, épuisant, c'est l'impératif de jouissance. Ce n'est pas, dit Lacan plus loin dans ce passage, « un personnage », c'est-à-dire dans le registre de l'imaginaire. Ce n'est pas « comme le commissaire qui tape sur la tête de guignol », « ce n'est pas un personnage familial », ce qui est très important aussi au sujet de la culpabilité des parents. D'ailleurs, dans ce passage, Lacan prend l'exemple d'un grand-père très religieux et de son petit fils qui le devient à son tour. La pente psychologique de l'époque (qui reste probablement la même aujourd'hui) serait d'interpréter que parce que le grand-père était religieux, le petit fils le sera évidemment, d'interpréter sur le mode de l'identification et de la culpabilité : puisque le parent était comme cela, l'enfant le sera aussi. Lacan répond à cela : « On n'explique rien par l'identification. » Il y va même assez fort : « Pourquoi le petit-fils ne s'aperçoit-il pas que c'est une connerie ? Comment est-ce qu'il ne voit pas que cela n'a rien de commun avec cette espèce de figure d'un scénario où le surmoi est, comme on dit, une instance – ce qui ne serait rien – mais où on le fait vivre comme une personne ? » Là, je pense qu'il essaye de nous vacciner contre la conception imaginaire du surmoi, contre la tentation d'en faire un personnage, une figure. Peut-être que vous allez entendre autrement ce que je vous disais hier sur W. Wilson. Ce dont il s'agit est

⁸ BERGLER EDMUND, *La névrose de base*, Paris, Payot, 2000.

⁹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XVI, D'un Autre à l'autre, 1968-1969* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2006, p. 162.

que ce qui apparaît au-delà de l'identification : « c'est le trou¹⁰ ». C'est-à-dire le non-rapport. J'expliquais, hier, cela par rapport à Wilson. Lorsqu'il a été confronté à un hors-sens, c'est-à-dire au moment de l'élection, il se tourne vers l'« incomparable père », non pas de façon imaginaire, ni symbolique, mais de façon réelle ; il a été confronté à un trou. Son père est un double pour Wilson. Cette identification réelle masque un trou, un non-rapport que l'élection a dévoilé.

La loi du signifiant et l'idéal du moi, le loup

Je continue à suivre la piste du loup – et je terminerai d'ailleurs par une référence au *Loup de Wall-Street*¹¹, le film de Martin Scorsese avec Di Caprio. C'est un film qui, me semble-t-il, illustre l'autre face du surmoi contemporain, celle débarrassée de la fonction paternelle, de cette face d'interdiction, ce qui témoigne de l'époque où l'Autre n'existe pas.

Maintenant, je vais évoquer pour vous l'élaboration de la loi du signifiant et de l'idéal du moi. Je me suis appuyée pour cela sur les premiers séminaires de Lacan, et j'avoue que la lecture du *Séminaire I. Les écrits techniques de Freud* m'a causé une surprise. Lacan part d'un cas de Robert et Rosine Lefort, que vous connaissez – et si ce n'est pas le cas je vous fais connaître ici leur ouvrage. Ils ont écrit *Naissance de l'Autre*¹² et ont beaucoup travaillé sur l'autisme. Rosine Lefort intervient dans *Le Séminaire* de Lacan pour parler de « l'enfant aux loups¹³ ». De cette présentation de cas, Lacan tire quelques illustrations de ce qu'est le surmoi.

L'intervention de Rosine Lefort se passe en 1954. Lacan donne alors une définition très claire, très subversive du surmoi. Il pose une distinction, d'abord, entre le surmoi et l'idéal du moi, je le cite : « Le surmoi est contraignant et l'idéal du moi exaltant¹⁴. » Soit chez le président Wilson : l'effet d'exaltation qu'il ressentait lorsqu'il se branchait directement sur son idéal de sauveur du monde. Pour moi c'est très clinique, c'est aussi pour ça que je l'ai attrapé. Petite parenthèse, tout-à-l'heure, je vous disais qu'il n'y avait pas plus déprimant que l'idéal du moi, qu'il était écrasant. Mais si on entend que c'est l'impératif de jouissance qui se branche directement sur l'idéal, on comprend alors que ce soit exaltant. C'est la tendance de plus en plus grande vers la bipolarité, c'est-à-dire se brancher directement sur l'idéal comme moteur exaltant du *toujours plus*. C'est déprimant si c'est le moi – là vous êtes écrasés devant l'idéal –, mais si c'est l'impératif de jouissance qui se branche sur cet idéal, alors là, c'est autre chose.

Lacan note que le surmoi « se situe essentiellement sur le plan symbolique de la parole ». Il se présente comme un « impératif » – note Lacan. Le surmoi a un rapport à la loi, mais c'est un rapport insensé qui va, poursuit Lacan, « jusqu'à la méconnaissance de la loi ». C'est que ce surmoi-là, branché sur le symbolique, « est à la fois la loi et sa destruction ». J'ai trouvé cela très important. « Il est parole qui est commandement de la loi réduite à ceci : tu dois. » C'est une parole privée de sens, remarque-t-il. Et c'est pourquoi le surmoi va s'identifier à une « figure féroce », obscène et féroce, celle que

¹⁰ *Ibid.*, p. 164.

¹¹ SCORSESE MARTIN, *The Wolf of Wall Street*, Etats-Unis, Appian Way, 2013, 179 minutes.

¹² LEFORT ROSINE et ROBERT, *Naissance de l'Autre*, Paris, Seuil, 1980.

¹³ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud, 1953-1954* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1975, p. 105.

¹⁴ *Ibid.*, p. 118.

nous pouvons lier aux traumatismes primitifs. Ce surmoi précoce a affaire avec le « trognon de la parole ».

C'est à partir du cas de Rosine Lefort que Lacan avance toute cette explication. Cet enfant de trois ans et demi ne parle pas, sauf deux signifiants : « le loup » et « madame ». Mais ces mots ne sont pas pris dans une signification, il ne fait que hurler « le loup ». Eh bien, pour Lacan, ce mot, cette injonction, cet impératif, c'est le langage lui-même. C'est le langage lui-même qui pousse cet enfant à parler. C'est l'impératif qu'est le langage pour un sujet. Lacan dit que c'est le minimum pour que cet enfant ne soit pas justement un enfant-loup, mais un être parlant, un être bizarrement affecté du langage. Il est « le loup », c'est un langage réel ; ça n'en fait pas un enfant-loup. Ce signifiant « loup » est la possibilité d'instaurer un dialogue. Je ne vais pas développer ce que Rosine Lefort présente, mais elle explique que par un jeu de substitution d'objets – le pipi, le caca, le lait, le biberon, l'eau, etc., des objets que l'on donne et que l'on reçoit, dans ces échanges qu'elle a avec cet enfant – elle s'aperçoit qu'il refait toujours la même scène. C'est une scène où l'Autre exige de lui sa destruction, celle de son corps ou celle des objets. Pour cet enfant, être en lien avec l'Autre, c'est être menacé d'être détruit. On peut suivre, dans le cas, la trajectoire du mot entendu « loup », d'abord crié par les éducatrices (en charge de l'enfant) pour faire peur aux enfants afin qu'ils arrêtent de s'exciter. Le mot « loup » est donc un mot entendu pour cet enfant. Mais c'est aussi un mot dit par lui-même, par lequel il désigne des choses qui n'ont rien à voir les unes des autres. Tout est loup. C'est le mot qu'il va utiliser lorsqu'il va voir son reflet dans un miroir. Je résume beaucoup.

Une scène finale : Rosine fait le loup et l'enfant l'enferme dans les cabinets pour s'en séparer, et il retourne seul dans la pièce où ils devraient être. Lorsqu'elle revient, elle trouve l'enfant au sol en train de gémir sans pouvoir appeler, prostré, avec le pouce à quelques centimètres de la bouche – il ne peut même pas avoir cette satisfaction-là puisqu'elle est synonyme de destruction –, il est seul. À ce moment-là, quand Rosine revient vers lui dans la pièce, il tend les bras pour la première fois. Pour la première fois, elle lui a manqué. À partir de ce moment-là, l'enfant ne parlera plus du loup. Quelques séances après, il se nomme – il s'auto-baptise¹⁵ dit Lacan, en versant de l'eau et du lait – en prononçant pour la première fois son propre prénom, Robert. C'est émouvant de suivre pas à pas la naissance de l'Autre au langage de cet enfant ; c'est extrêmement précis.

Dans les méthodes d'évaluation TCC, il est demandé toujours de tout écrire, de tout noter, les progrès, etc. Nous, on ne note pas tout, seulement l'essentiel : à cette date-là, cet enfant est entré dans le langage. On pourrait leur répondre qu'on écrit aussi, mais pas tout parce que ça ne sert à rien. Eux font des statistiques sur combien de fois tel mot est apparu, etc. Mais il suffit de savoir lire, c'est tout.

Lacan fait de ce mot, « loup », le « résumé d'une loi », d'une injonction, d'un impératif. C'est ce qui nomme. Il y a un impératif du surmoi à utiliser la parole. Le surmoi, c'est ce qui fait se nouer le réel et le symbolique. Le symbolique « loup » nomme le réel insupportable. Le cas de Robert, l'enfant-loup, montre l'obligation du sujet à parler quand il est confronté au réel. Le surmoi est ici ce « trognon de parole ». C'est ce moment où le langage peut ouvrir la voie à la pulsion pour en passer par la demande, par le désir. Mais c'est à condition d'accepter d'être manquant, d'accepter l'objet perdu. Ce ne sera pas le cas de cet enfant, qui ne repassera pas par la demande. Le passage par la

¹⁵ *Ibid.*, p. 119.

fonction paternelle en tant qu'accès à la métaphore ne sera pas franchi ; il trouva d'autres voies.

On a vu l'imaginaire, on a vu le symbolique qui se noue au réel en-dehors de toute fonction paternelle. Maintenant, nous allons voir la fonction du surmoi en tant que liée au père et à la fonction de séparation. J'ai anticipé la chose suivante : que le tout dernier enseignement de Lacan nous apprend que cette fonction paternelle de séparation n'est que l'habillage – mot que j'ai choisi hier – de ce premier trou, de ce premier non-rapport entre le mot et les choses, non-rapport entre le corps et l'autre, non-rapport entre la jouissance et le langage.

Nous allons poursuivre et parler du surmoi, de l'interdit à la censure, mais avant, avez-vous des questions ?

Jean-Paul Gilson : J'aimerais vous entendre parler du « trognon de la parole ». J'ai eu l'occasion de suivre un enfant autiste qui criait comme ça « hai-ka-hi » que l'on a traduit par « c'est cassé ». Plus que sur le surmoi, j'aurais mis l'accent sur la jouissance qu'il avait à faire ses jaculations verbales, qui relevaient en fait d'un jouet ou de quelque chose qui avait été brisé et de la jouissance qu'il avait à le dire. J'ai été attentif à ce que Lacan disait de ce joint entre surmoi et jouissance, mais j'ai été aussi attentif dans son *Séminaire* au moment où il se demandait si son « délire linguistique », comme il l'appelait, valait quelque chose pour le champ de la jouissance. Je mettrais ce trognon plutôt du côté de la jouissance que du surmoi. Je vous écoutais et je me disais que le trognon de la parole pour mon petit gars n'était que le « hai-ka-hi ». J'ai mis un certain temps avant de me dire : « Est-ce qu'il s'est mis à parler ? » Bien sûr qu'il s'est mis à parler, il téléphone ici à Montréal. Naturellement, il y a eu plein de gens autour, que je ne connais pas tout, mais il parle. Il reste pourtant autiste. Il y a peut-être un joint à faire qui n'est pas nécessairement du côté du « tu dois ». [Inaudible] Pourquoi Lacan dit-il « obscène » après « féroce » ?

Catherine Lacaze-Paule : Je propose comme trajet ce matin de suivre Lacan, y compris dans le temps. Il commence avec son approche par l'imaginaire : là, le surmoi est l'impératif de langage. Maintenant je vous propose de passer à une autre étape, celle de l'interdit et de la censure.

Le surmoi de l'interdit à la censure

De Freud, nous avons retenu essentiellement la fonction d'interdit du surmoi, son lien avec la loi sous la forme de la censure qui en résulte. C'est le plus communément admis. Freud mentionne à l'époque que plus le sujet réprime ses instincts, plus sa conduite est morale, sévère, exigeante, impérieuse ; c'est la pression du surmoi – il en redemande. La censure, note Lacan, est ce qui « scinde le monde symbolique du sujet, le coupe en deux, en une part accessible, reconnue, et une part inaccessible, interdite¹⁶ ». Tu ne dois pas. Lacan n'est pas tout à fait d'accord avec ça, il indique que ce n'est pas toujours le cas. Il s'oppose donc à cette conception selon laquelle plus le surmoi est sévère, plus la morale est exigeante. Il suggère plutôt que le surmoi est une scission du système symbolique qui

¹⁶ *Ibid.*, p. 220.

se produit sur le sujet dans son rapport à la loi, comme un énoncé détaché. Je vais vous expliquer cela.

Pour illustrer cet énoncé détaché de la loi symbolique – un énoncé qui se détache, qui fait scission –, Lacan prend l'exemple d'un cas, qu'il mentionne dans deux séminaires : *Les écrits techniques de Freud*¹⁷ et *Le moi dans la théorie freudienne et dans la technique psychanalytique*¹⁸. Il s'agit d'un patient de religion islamique, qui témoigne néanmoins d'une « aversion à l'endroit de la loi coranique ». Or, précise Lacan, dans la loi coranique, le fait religieux et le fait juridique sont sur le même plan et ne se séparent pas. Il n'y pas d'aménagement, à l'inverse de l'adage « il faut rendre à César ce qui revient à César et à Dieu ce qui est à Dieu », qui marque évidemment le fait que ce qui est à César n'est pas à Dieu ; qu'il y a les affaires des hommes et il y a les affaires de Dieu. Dans la loi coranique, explique Lacan, il n'y a pas d'écart : tout est à Dieu. Ce patient manifeste des symptômes particuliers au niveau de la main. Lacan ne précise pas pourquoi dans le premier *Séminaire* et, dans le second, il l'attribue à la crampe de l'écrivain. Le patient a fait une longue analyse avant de rencontrer Lacan, mais l'analyste avant Lacan a interprété le symptôme du côté du sens, c'est-à-dire du côté de la masturbation et de la culpabilité. En gros, il lui disait que si sa main ne fonctionnait plus, c'était parce qu'il s'était trop masturbé et que, la culpabilité étant trop grande, il ne pouvait plus s'en servir. Ce genre d'interprétation n'a eu aucun effet sur le patient, lequel s'est donc adressé à Lacan. Ce dernier ne va pas prendre les choses de la même façon – c'est-à-dire du côté du sens. Il entend, de la bouche du patient évidemment, un énoncé, une parole entendue, détachée, dans l'enfance. Le père du patient, fonctionnaire, avait été renvoyé, sans doute, laisse comprendre Lacan, à cause d'un « tourbillon entre le privé et le public ». À la première lecture, j'ai compris que le père du patient avait sans doute détourné des fonds ; qu'en tout cas le motif du renvoi faisait de lui un voleur. Or selon le châtement en vigueur dans le Coran, il aurait dû avoir la main coupée – cela, le patient l'a entendu enfant. Cet énoncé renvoie à la loi coranique : les voleurs doivent avoir la main coupée.

Pour Lacan, c'est cet énoncé, coupé de la loi, qui est passé dans les symptômes. C'est un « énoncé discordant, ignoré de la loi ». Pourquoi, se demandera Lacan dans le *Séminaire* de l'année suivante ? Parce qu'il a entendu que son père avait été menacé d'avoir la main coupée et cela, dit Lacan, le patient « n'avait pas pu l'avaler¹⁹ ». C'est ça, la discordance : il y a quelque chose d'inacceptable, d'inavalable, le fait que son père ait la main coupée. C'est ce qui a terrorisé le sujet et c'est pourquoi, dit Lacan, « tout son rapport avec son milieu originel, les piliers, les assises, l'ordre, les coordonnées fondamentales du monde lui étaient barrés, parce qu'il refusait de comprendre pourquoi quelqu'un qui était un voleur devait avoir la main tranchée²⁰ ». C'est cet énoncé détaché de la loi, en contradiction, intraitable, qui fait office de surmoi pour lui. Je cite ceci, pour le retenir : « Un énoncé discordant ignoré de la loi, un énoncé promu au premier plan par un événement traumatique, qui réduit la loi en une pointe au caractère inadmissible [...] » ; toute la loi se réduit autour de la main coupée ; « [...] qui réduit la loi en une pointe au caractère inadmissible, inintégrable – voilà ce qu'est cette instance aveugle, répétitive, que nous définissons habituellement dans les termes du surmoi. »

¹⁷ *Ibid.*, p. 221.

¹⁸ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre II, Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, 1954-1955* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1978, séance du 16 février 1955.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ *Ibid.*

Pour ce sujet donc, la loi est réduite à vouloir couper la main de son père. Pour lui alors, c'est un refus de cette loi qui se transforme en symptôme.

La censure

La loi, tel qu'on vient de le voir dans le cas de ce patient de Lacan, est incomprise en tant que discours interrompu ; et c'est ce qui donne une forme au surmoi. Si nul n'est censé ignorer la loi, elle reste toujours incomprise en totalité ; elle n'est jamais assumée totalement. J'insiste sur le fait que toute loi qui présente une menace « grave », « sévère » – on ne parle pas ici d'un règlement, mais bien de la loi de la parole – à l'endroit du sujet, qui s'impose de façon incontournable, eh bien cette loi est en elle-même ce qui fait qu'elle n'est pas comprise parce qu'il est impossible de maîtriser son discours. Lacan souhaite, de façon plus comique, que nous entendions tout le tragique de l'affaire. Il prend l'exemple des régimes totalitaires. En Angleterre, quelqu'un qui prononce les mots « le roi d'Angleterre est un con » aura la tête tranchée. Évidemment, lorsqu'une loi pareille est énoncée, vous ne pouvez plus parler. Vous allez absolument éviter de parler de ça pour ne pas avoir la tête tranchée. Mais chaque fois que vous allez l'éviter, ce que vous direz sera entendu par l'autre comme s'y rapportant. Vous allez peut-être dire le contraire – que le roi d'Angleterre est une personne formidable –, mais tout le monde va entendre l'autre chose ; les mots vont vouloir dire autre chose. Vous devrez alors mettre en suspend, extraire de votre discours, tout ce qui peut faire penser à l'énoncé interdit. Que peut faire un sujet, nous explique Lacan, s'il est sujet de Sa Majesté d'Angleterre ? Que lui reste-t-il ? Il lui reste le rêve. Ce qu'il ne va plus pouvoir dire, ce qu'il va devoir extraire de son discours, l'inconscient – ce maître implacable, comme je le disais hier – va le reprendre à sa charge. Le sujet va se mettre à rêver, et de quoi ? De têtes tranchées. Lacan dit deux choses importantes que j'aimerais souligner. Si le patient se met à rêver de têtes coupées, il n'a pas besoin de rajouter, dit Lacan, « je ne sais quel masochisme, quelle autopunition ou quel désir de châtement²¹ ». Lacan fait ici barrage à toutes les interprétations à venir sur le masochisme du patient, et met l'accent sur le désir. La censure est contournée dans le rêve. La censure, c'est ce qui fait rêver, mais le surmoi est ce qui produit des symptômes.

Autrement dit, la censure vous fait désirer, via le rêve, et le surmoi produit des symptômes. C'est l'incorporation de certaines paroles qui est à la genèse du surmoi. Lacan compare cette incorporation à celle de l'objet, mais ce n'est pas un don : c'est un « défaut de don »²². Ce défaut repose sur un défaut de don de parole symbolique. Ce surmoi devient ce « saboteur interne », cet « impératif catégorique »²³ ; Lacan reconnaît sa « neutralité malfaisante », elle est « une loi sans dialectique ». Ce surmoi voit tout, observe tout, note tout. Là, Lacan réhabilite en quelque sorte une figure obscène et féroce du surmoi.

Vous savez sans doute qu'une des figures imaginaires que Lacan va chercher dans la littérature pour illustrer la fonction du surmoi est celle de la tête de chameau du *Che vuoi ?* (« Que veux-tu ? ») Dans *Le Diable amoureux*²⁴ de Cazotte, à un moment surgit une

²¹ *Ibid.*

²² LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet, 1956-1957* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1994, p. 175.

²³ LACAN, *Le Séminaire, livre III, Les psychoses, op. cit.*, p. 312.

²⁴ CAZOTTE JACQUES, *Le Diable amoureux* (1772), Paris, J'ai lu, 2005.

tête de chameau qui demande au sujet « *Che vuoi ?* » C'est pour cela que j'ai commencé, dans mon introduction, avec l'exemple des analysants qui viennent demander une analyse, poussés par la question : « Que veux-tu ? »

Sous cet aspect-là, le surmoi a une fonction équilibrante et pas seulement perturbante, notamment quand il est lié et noué aux idéaux paternels. Ça régule. Il a les mêmes effets lorsqu'il se met en lien avec l'idéal du moi. Retenons que la censure crée le rêve et que le surmoi nourrit le symptôme²⁵. La censure a à voir avec le désir ; le surmoi a à voir avec la jouissance.

Conclusion provisoire

Les formulations de Freud et de Lacan concernant le surmoi sont différentes. Retenons que, pour Freud, le surmoi est ce qui interdit les satisfactions pulsionnelles et commande en même temps un « tu dois » et un « tu ne dois pas » – à la fois sa loi et sa destruction. C'est le devoir : « tu dois ». C'est la culpabilité : « tu ne dois pas ». Ce qu'il faut saisir, c'est que ce sont autant de positions qui font consister et exister le grand Autre. Ce sont, au fond, les semblants de l'Autre, et ces semblants-là ont une fonction pacifiante. Mais l'interprétation majeure de Lacan concernant le surmoi est de mettre l'accent sur ce qui accable le sujet sous la forme d'injonctions féroces. C'est ce qu'il formule en disant que le surmoi pousse à jouir. Il s'agit là, non pas du versant de l'interdiction, mais celui de l'injonction. Lacan affirme dans *Télévision* que la « gourmandise » dont Freud « dénote le surmoi est structurale, non pas effet de civilisation, mais malaise, symptôme, dans la civilisation²⁶ ». Si on jouit mal, ce n'est pas en raison des interdits – aujourd'hui, on pourrait même dire que jouit mal sans –, mais à cause des effets de structure du langage que l'interdit, jusqu'alors, ne faisait que mythifier, c'est-à-dire habiller.

PREMIERE PERIODE DE QUESTIONS

Catherine Lacaze-Paule : Avant de passer à la deuxième partie, avez-vous des questions, des réponses... des remarques ?

Ruzanna Hakobyan : Quand vous dites que pour Freud le surmoi est l'interdit de la satisfaction pulsionnelle, est-ce que ce n'est pas déjà de la jouissance qu'il est question ?

Catherine Lacaze-Paule : Oui, mais on ne le disait pas comme cela jusqu'à maintenant.

Ruzanna Hakobyan : La question de la jouissance est toujours en jeu, si je peux le dire ainsi, depuis ce qui a été dit sur l'angoisse ou les addictions, par exemple.

²⁵ LACAN, *Le Séminaire, livre IV, La relation d'objet, op. cit.*, p. 213.

²⁶ LACAN JACQUES, *Télévision*, Paris, Seuil, 1975, p. 48.

Catherine Lacaze-Paule : Situons le débat du surmoi aujourd'hui. Comment faut-il élever les enfants aujourd'hui ? Personne ne sait faire, mais tout le monde a des idées pour leur donner des limites. Il peut y avoir ceux qui promeuvent l'idée de l'interdiction. C'est l'idée qu'il faut donner des limites, interdire, restreindre la pulsion, parce qu'après mai 68, on a laissé faire : les enfants se sont mis à parler à table, ils ont pris la parole – on voit d'ailleurs aujourd'hui beaucoup d'enfants parler à la place de leurs parents. On a trop laissé aller la pulsion ; on ne l'a pas assez interdite, on ne l'a pas assez « cadrée ». Qu'est-ce qu'on en pense ? Est-on d'accord ou pas ? L'interdiction de la pulsion... Comment limiter ? La pulsion orale, par exemple, n'est plus prise dans un interdit, excepté dans la religion. L'objet est partout, la nourriture est partout, les gens mangent n'importe où et n'importe quoi. La tradition ne prend plus dans le symbolique de la nourriture. En France, tout le monde sait que grâce à Henri IV, nous mangeons du poulet tous les dimanches.

[Rires]

C'était donc simple de savoir ce qu'on mangeait le dimanche : un poulet. Ce n'est plus le cas, maintenant. Avant, tous les repas étaient comptés. Maintenant, c'est plus fractionné. Dans tous les cas, il y avait un maillage symbolique pour attraper quelque chose de la pulsion. Les religions se marquent beaucoup de ce qu'il est permis ou pas de manger. Aujourd'hui, cet interdit n'opère plus tout à fait. Freud, lui, dans sa Vienne du XIX^e siècle, n'avait pas beaucoup de patients qui venaient pour la pulsion orale – à part Dora la suçoteuse... Mais encore là, ce n'est pas un problème d'excès. Il y avait quand même une morale très pesante pour les sujets. Mais en même temps, on lui amène une jeune homosexuelle qui fait honte à ses parents, qui ne se conduit pas comme il le faut ; on lui raconte l'histoire d'un petit garçon qui pose des questions ouvertes et qui s'intéresse beaucoup sur la sexualité...

Amal Wahbi : Il y a quand même la spirituelle bouchère...

Catherine Lacaze-Paule : Effectivement, sur l'oralité... Alors voilà ! Vous avez tout à fait raison, c'est peut-être le départ... Mais vous voyez, pour ce qui est du rêve de la spirituelle bouchère, c'est une époque où les magasins fermaient encore²⁷.

[Rires]

Vous vous rappelez du rêve de la spirituelle bouchère ? Elle veut manger du saumon, elle appelle et tous les magasins sont fermés ... Maintenant, tout est ouvert, ou presque. Je réponds un peu à côté de votre question, mais je veux faire entendre que l'on est maintenant dans le « tout est possible » : on peut tout dire, on peut tout faire.

Fernando Silveira Rosa : Je reviens sur la question de Ruzanna. Oui, l'offre est incroyable et tout est ouvert, et possible, mais il y a eu aussi la production d'une série de nouveaux interdits. On peut tout manger, mais on va entendre : « ah non, ça vient de Chine » ou « je ne mange que des produits locaux » ou encore « je ne mange que des

²⁷ Freud Sigmund, *L'interprétation des rêves* (1900), Paris, PUF, 1967, p. 133.

produits biologiques », etc. Je pense que, dans une sorte de concomitance avec l'offre, les interdits sont venus reproduire les injonctions du surmoi de l'époque de Freud, leur redonner une place. Je reconnais qu'il y a une nouvelle strate pour la lecture du surmoi, mais pas que la théorisation freudienne du surmoi est désuète ou inopérante. Selon moi, elle reste opérante à côté des injonctions « mange », « joue ». Tout est possible, certes, dans la mesure où les choses ne sont pas possibles.

Catherine Lacaze-Paule : L'interdit était incarné, familialement dans des figures comme celles du médecin, du notaire, du président, et il était porté par une fonction. Aujourd'hui il prend plutôt la forme d'une injonction anonyme. Il y a une norme pour manger, celle d'une politique hygiéniste : attention aux calories, par exemple. C'est un signifiant nouveau, « calorie », il y a des gens qui mangent en fonction du chiffre. Ce sont des gens qui rangent leur vie sous cette norme-là : pas trop de calories, pas trop de sucre, pas trop, pas trop... Il y a une différence entre cette norme de la gestion des corps, cette politique et l'interdit de ne pas manger avec ses doigts ou de savoir si la nourriture est kasher.

Ruzanna Hakobyan : Est-ce qu'on pourrait dire qu'aujourd'hui chacun invente ses propres interdictions ? Je mange bio, je suis végétarienne, etc. Comme il n'y a pas d'interdit universel, chacun cherche un peu comment trouver sa solution.

Catherine Lacaze-Paule : Il y a l'interdit, inter-dit, avec son équivoque en français : être dit entre les lignes. Je dis que l'interdit est incarné, même s'il est incarné dans le *mi-dire*. Et puis, il y a la norme qui s'impose aujourd'hui. On parlait de la norme bureaucratique par exemple. Quand c'est la norme, cela s'impose comme une injonction. Ce n'est pas un désir porté par quelqu'un qui veut quelque chose ; c'est une norme anonyme qui nous traverse. « C'est pour votre bien, votre santé ; votre santé est un capital »...

Alexandre Côté : Comme une idéologie.

Catherine Lacaze-Paule : Ça se présente sous la forme d'une idéologie qui ne dit pas son nom ; il n'y a pas d'auteur à ça.

Alexandre Côté : C'est énoncé par personne, en fait.

Catherine Lacaze-Paule : C'est une étude scientifique... Entre l'interdit qui s'incarne moins et la norme, il y a peut-être ces réponses particulières – je ne sais pas si elles sont singulières pour autant – de sujets qui s'inventent des modes de rapport à la pulsion orale pour savoir y faire avec, pour l'arrêter un peu. C'est peut-être ça, le goût. Qu'est-ce que c'est que le goût ? Ce que vous dites m'évoque cette question. Ce n'est pas une tempérance, le goût. C'est une façon particulière de prendre la pulsion : le goût du beau, le goût du bon... je vous dis ça comme cela.

Marco Veilleux : En vous écoutant, j'aurais le goût de creuser plus tard la question de l'interdit comme créateur de liens sociaux. Les traditions culinaires, les interdits religieux impliquent toujours des liens sociaux, une certaine convivialité, une communauté symbolique partagée. Lorsqu'on n'a plus cela et qu'on tombe dans ces injonctions

individualistes, de type « moi, je mange bio » ou « moi, je mange végétarien » ; ça devient de plus en plus compliqué de réunir des gens autour d'une table pour un repas. Je l'ai vécu récemment. Puisqu'on est dans un séminaire sur le politique, cette question ne touche pas que la rencontre privée, elle touche aussi les façons de se regrouper d'aujourd'hui, sans interdits et sous des injonctions individualistes... Bref, il y aurait peut-être un lien à creuser entre les interdits créateurs de liens sociaux et les sociétés de plus en plus éclatées, où les injonctions sont hyper personnalisées et moins propices à cette création de lien social.

Catherine Lacaze-Paule : C'est formidable que vous disiez cela, car le politique *est* le privé. Si je comprends bien, vous êtes confronté à des gens qui disent : « Ah non ! ça, moi jamais ».

Marco Veilleux : Et on ne sait plus quel menu choisir...

Catherine Lacaze-Paule : En France, c'est un débat tout-à-fait actuel. Dans les cantines scolaires, que faut-il donner à manger aux enfants ? On voit comment les municipalités répondent de façon particulière. Dans une commune, ils ont fait le choix, pour les enfants qui ne peuvent pas manger de porc, d'accepter les certificats médicaux qui indiquent qu'ils y sont allergiques. C'est une façon de faire. Ou bien, d'accepter que les parents précisent ce que l'enfant a le droit de manger – parce qu'il y a bien le droit et l'interdit. Ainsi, on organise des tables où les enfants mangent ceci et d'autres tables où ils mangent cela. Ce n'est pas très satisfaisant. À Bordeaux, la mairie a fait un autre choix, qui est de ne pas s'intéresser à cette question et de répondre à cette demande de la façon suivante : il y a systématiquement, tous les jours, plusieurs choix. Je trouve cela très fin. Les enfants qui ont intériorisé l'interdit savent ce qu'ils vont choisir. L'omelette ou le saucisson. Ils ne sont pas obligés de s'expliquer ou de se justifier. Cela reste une affaire intime, c'est-à-dire qu'ils n'ont pas besoin de déclarer ce qu'ils peuvent manger ou pas.

Alexandre Côté : Ils n'ont pas besoin de s'inventer un symptôme.

Catherine Lacaze-Paule : Ou s'inventer un symptôme médical ou autre, effectivement. Mais aussi, cela fait de sa croyance, de son interdit, une affaire privée que l'on peut garder comme cela ou qu'on peut déclarer à ses amis. On peut expliquer les choses, ou pas. Autre chose importante, me semble-t-il : on permet à cet enfant qui appartient à une communauté où on ne mange pas, par exemple, de saucisson, d'en sortir. S'il lui prend l'envie quand même de goûter à ça, il peut le faire sans le dire, sans le déclarer, à l'insu de l'autorité parentale, et faire son chemin à lui. C'est l'effet, me semble-t-il, du nouage de l'individuel et du collectif. Et en quoi les psychanalystes doivent s'y mettre ? On a quelque chose à dire sur la façon de traiter ces questions là. Je ne sais pas si ça vous parle... Mais le repas, depuis le début de l'humanité, a toujours été un problème

Marco Veilleux : Cela confirme que de manger ensemble est un enjeu politique et qu'à l'école, cela se pose radicalement. Est-ce que tous ces enfants peuvent manger à la même table et avec le même menu ? C'est l'espace d'un vivre ensemble politique qui s'y joue maintenant.

Catherine Lacaze-Paule : Absolument. Et vous savez que la table est un objet qui disparaît des habitations. Je me souviens d'une analysante qui me disait que sa mère avait enlevé la table. Chacun s'est mis à manger dans des endroits divers de la maison et à des heures différentes. L'endroit où on se croise le plus dans certaines maisons, c'est le frigo.

Une participante : Je m'interroge sur l'objectif derrière cela, qui a toujours été présent, même s'il était religieux ou au niveau d'un certain pouvoir politique. Par exemple, les nouvelles pratiques sont aussi au service de concepts tels que la santé, la beauté, le fait de vouloir repousser la mort le plus loin possible... Ce qui se cache derrière le sans-gluten, le végan et toutes les nouvelles pratiques alimentaires tend vers des objectifs qui étaient déjà ceux des religions : « Si je mange du porc, c'est mauvais pour moi parce que... » C'est une autre manière de produire de l'autorité, de la loi, du pouvoir sur une pratique qui au départ était créatrice de liens. Maintenant, c'est comme si cette pratique se morcelait en responsabilités qui reviennent à l'individu, quoique aussi au service de quelque chose de collectif : « Vous allez être plus productif si vous êtes en santé... » Il y a plusieurs niveaux de lecture de ces nouvelles pratiques, qui sont tout-à-fait conviviales, peu confrontantes, mais en même temps ça nous divise, ça nous classe. Il y a une autre forme de jugement dans cette pratique personnelle. Au nom de quoi ; ça ne le dit pas. Une étude scientifique ?

Marco Veilleux : Avec des logiques de marché qui s'insinuent là-dedans...

Une participante : Absolument, c'est un milieu très lucratif. Les compagnies raffolent des restrictions alimentaires. Si c'est bio et végan en même temps, on ne regarde même plus le prix. Il y a donc un enjeu économique énorme et très culpabilisant pour les gens qui ne passent pas à ce niveau là.

Catherine Lacaze-Paule : Pour vous répondre, deux choses me viennent. La première est ce que tout le monde entend ici : l'injonction « mange » ! Depuis toujours... Cette injonction a pris un habillage autre : à la fois pris en charge par la religion et par les contes de fée. Le petit chaperon rouge, Hansel et Gretel, etc. On entend « mange ». La question de la jouissance est en jeu. Ce que vous remarquez, c'est qu'on n'est plus à l'époque des contes de fée ; on est à l'époque de la science-fiction, c'est-à-dire, avec l'équivoque du terme, qu'on est à l'époque d'une fiction proposée par la science pour faire tenir tout cela. C'est encore le « manger » qui revient, « manger bio », « manger sain ». Ce n'est plus le même habillage, le même discours, mais reste quand même ce « mange », cette injonction. La science-fiction nous propose l'alliance entre l'expertise scientifique et le capitalisme. J'ai travaillé longtemps à l'hôpital avec des patients diabétiques. Je me souviens très bien le moment où j'ai entendu et compris que le corps était un capital, qu'on gérait son corps comme un capital. Le médecin expliquait aux patients diabétiques que leur glycémie d'aujourd'hui était leur pied de demain. Formule saisissante qui voulait dire que s'ils ne s'occupaient pas de leur glycémie, c'était l'amputation, simplement. Gérez votre glycémie, votre corps, comme un capital. J'avais aussi entendu parler du « capital soleil », c'est à dire qu'il ne fallait pas s'exposer trop au soleil pour ne pas mettre à mal son capital soleil – les cellules ont leurs limites. Qu'est-ce qui se passe ? Eh bien, on crée des « écureuils », des gens qui amassent beaucoup – l'hypocondrie –, qui font attention à tout, etc. On vous fait vivre comme un retraité – dans le « jamais trop ». On invitait les diabétiques à aller voir d'autres diabétiques en

phase terminale et on leur demandait s'ils voulaient finir comme eux. Au lieu de les freiner, ça les a poussés à brûler la chandelle par les deux bouts. C'est une conséquence de cette injonction, celle de prendre soin de son corps comme d'un capital. La forme du surmoi aujourd'hui est anonyme, au nom de la science.

Sophie Lapointe : Je voudrais vous entendre préciser ce que vous avez dit plus tôt à propos de la « pulsion particulière ». Vous avez dit qu'elle n'était pas singulière, mais bien particulière. Faites-vous un lien avec la jouissance ?

Catherine Lacaze-Paule : J'essaie d'être précise. La particularité n'est pas la singularité. La singularité est gardée, en psychanalyse, comme un effet de la cure. La particularité, c'est ce qui vous distingue des autres, mais c'est un ensemble. La singularité n'est pas un ensemble, mais quelque chose d'unique, c'est ce qui fait que vous pouvez voir énormément de patients sans jamais tomber sur un même modèle. C'est quand même exceptionnel. Vous ne trouvez jamais d'êtres humains pareils – les machines ne peuvent pas faire du singulier. Elles arrivent à faire du particulier, mais pas du singulier. Nous y reviendrons demain.

Le surmoi et la jouissance

Le surmoi et la jouissance : c'est-à-dire le concept lacanien qui va nous amener à dire que le surmoi est la pulsion de mort. La phrase complète d'où je suis partie, et qui se situe dans *Le Séminaire XX. Encore*, est un tournant dans l'enseignement de Lacan²⁸. Il prend la jouissance, et le non rapport sexuel, comme orientation et comme point de départ. On fait un tour de bascule. Cela a pour conséquence de nous permettre de lire la modernité de l'époque, époque où l'Autre n'existe pas et où les rapports du symbolique, en corrélation avec la nature, sont caduques, où « le réel a dévoré la nature²⁹ » – expression de Jacques-Alain Miller. Ceci touche profondément le rapport aux grandes significations : la famille, le genre, la procréation, la paternité, la maternité ; en clair, le rapport à la jouissance. C'est pourquoi cette citation « Rien ne force à jouir, sauf le surmoi » est à restituer dans le passage à l'interrogation que se pose Lacan sur le rapport entre droit et jouissance. Lacan condense le rapport entre la jouissance et le droit en un seul mot : « l'usufruit ». Ce qu'il faut saisir ici, c'est l'écart qu'il y a entre l'utile et la jouissance.

Marco Veilleux : C'est le droit à la jouissance...

Catherine Lacaze-Paule : Vous en avez l'usufruit, mais vous ne le possédez pas.

Fernando Silveira Rosa : Dans le droit, c'est exactement cela : j'ai reçu en héritage une maison, mais je ne peux pas la vendre ; elle ne nous appartient pas.

Jean-Paul Gilson : C'est un problème que les colonisateurs ont rencontré avec les Amérindiens, parce que les colonisateurs ont importé leurs normes européennes : quand

²⁸ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XX, Encore, 1972-1973* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1975, p. 10.

²⁹ MILLER JACQUES-ALAIN, « Une fantaisie », conférence donnée dans le cadre du VIII^e congrès de l'AMP *L'ordre symbolique au XXI^e siècle*, 2004.

on achète un terrain, on en a pleine possession et l'usufruit. Alors que la notion de possession chez les Amérindiens s'appelait le « droit de poursuite », c'est-à-dire qu'ils avaient le droit de poursuivre le gibier sur les terrains de chasse. Ce n'est pas nécessairement la pleine propriété ; à la limite, ç'en est l'usufruit. On verra, avec les études des ethnologues, que les peuples cultivateurs avaient leurs propres normes.

Catherine Lacaze-Paule : Merci pour la précision. Lacan soulève cette question de la différence entre l'usufruit et la jouissance. Dans ce passage, il fait entendre qu'avec l'usufruit, vous pouvez en jouir, mais pas trop. Vous pouvez profiter de la maison, mais pas la vendre. Ça limite la jouissance elle-même ; vous ne pouvez même pas gaspiller. Et donc, qu'il y ait un droit qui s'écrive, ne veut pas dire que c'est un devoir. Ce qui s'impose comme devoir, c'est ce surmoi, qui ordonne et dit « jouit ». Lacan se pose alors la question de savoir ce qu'est la jouissance. Il répond que c'est ce qui ne sert à rien ; qu'elle est une instance négative. Dans *Le Séminaire XX*, selon l'expression de Jacques-Alain Miller³⁰, Lacan va scier « la branche sur laquelle tout son enseignement était posé » et avec les débris conceptuels de cette branche sciée, il va reconstituer un nouvel « appareil conceptuel ». C'est ce que j'aimerais vous faire entendre, simplement pour fixer les idées. Avant *Le Séminaire XX*, tout l'enseignement de Lacan était basé sur l'Autre – le désir de l'Autre, l'Autre comme vérité, trésor des signifiants, lieu du symbolique. Ensuite, Lacan bascule : bien sûr le symbolique existe toujours, mais il ne part pas de l'Autre, mais du corps. L'enseignement de Lacan ne part plus de l'Autre, mais de l'Un de la jouissance. Il réoriente donc tout son enseignement à partir de cette question de la jouissance.

L'empire de la structure et sa fin

Ce changement dans l'enseignement de Lacan signifie que chute l'empire de la structure. C'est l'empire des rapports, des liens, des articulations, la relation du *a-a'*, du moi à l'autre, du sujet et de l'autre, qui chute et ce qui chute avec, c'est le nom-du-père, c'est la fonction paternelle. C'est aussi tous les connecteurs tels que les signifiants particuliers de la chaîne, qui ordonnaient le désir et la jouissance, qui distribuaient la répartition entre les sexes, qui assignaient une fonction au phallus, entre l'avoir et l'être. Ils inscrivait dans l'ordre des générations, des sexes, un point d'impossible, un réel sur la question de la mort ou du sexe. Tout cet appareillage-là, Lacan va s'en séparer d'une façon et le réutiliser d'une autre façon. Parce que le tout dernier enseignement de Lacan va révéler que ces termes, dont je vous ai parlé plus tôt, ont une fonction « d'agrafe » entre les éléments car ils sont avant tout disjoints, ils n'ont pas de rapport entre eux. Tous ces termes vont apparaître comme des connecteurs, c'est-à-dire qu'ils vont connecter le rapport qu'il n'y a pas – le phallus, le nom-du-père, l'objet *a*. La « branche sciée » du *Séminaire XX*, implique qu'entre le corps propre et l'Autre, qu'entre le corps propre et les mots, le langage, eh bien, il n'y a pas de rapport. Il y a une percussio, mais il n'y a pas de rapport.

C'est pourquoi on peut dire d'une certaine façon que l'empire du non-rapport veut dire que s'il y a rapport, articulation, lien, c'est qu'il a fallu rajouter quelque chose : une agrafe, un connecteur. L'enseignement de Lacan va donc partir non pas de ce qui

³⁰ LACAN, *Le Séminaire, livre XX, Encore, op. cit.*, p. 10.

s'articule, mais du vide qu'il y a entre deux éléments. Cette référence à la disjonction entre le corps propre et l'Autre nous dit qu'il n'y a pas de rapport ; or, s'il n'y a pas de rapport, indique Lacan, il y a la jouissance. C'est ce que je crois avoir montré hier avec le président Wilson, lorsqu'il rencontre, dans ce premier moment, la jouissance de l'Autre – l'entendu de cet énoncé « le président Lincoln est élu ». Ce qui est premier, c'est la jouissance du corps propre. La question de la prééminence de l'ordre symbolique va être seconde. Dans l'orientation lacanienne, on passe de la conception d'une structure à une pragmatique. Dans l'orientation lacanienne, ça me paraît important. La question n'est donc plus seulement d'être parlé par l'Autre avant même sa naissance et après sa mort – ce qui reste vrai –, mais ce qui reste primordial, c'est le corps vivant. Ce qui prédomine, c'est la jouissance du corps en tant que jouissance Une, sans l'Autre, séparée de l'Autre. Une autre façon de l'énoncer, avec Lacan, est : « l'Autre, c'est le corps³¹ ». Cela nous demande une petite gymnastique pour nous, initiés à l'Autre comme symbolique. « L'Autre, c'est le corps », « le corps comme Autre ». Il y a une jouissance « En-corps ». Lorsque vous avez ça dans la tête et que vous relisez les *Trois essais sur la sexualité*, avec l'enfant pervers polymorphe, vous vous dites que c'était présent, ce corps pulsionnel.

Le règne de l'Une jouissance

Dire l'Une jouissance, c'est déjà poser la jouissance comme Une, et c'est donc la distinguer de la jouissance de l'Autre. Qu'est-ce que c'est que la jouissance de l'Autre ? Eh bien, « c'est la jouissance sexuelle, la jouissance d'un Autre corps autrement sexué³² ». C'est extrêmement précis. En effet, remarque Jacques-Alain Miller, on n'est pas sûr que cette jouissance sexuelle existe. Ce qu'il faut saisir, c'est que dans la perspective du signifiant, de l'Autre comme lieu du code de la vérité, c'est l'Autre qui répond. Mais quand on parle d'Autre dans ce contexte de la jouissance Une, l'Autre, c'est l'autre sexe. La jouissance sexuelle, soit la jouissance du corps de l'autre sexe. Eh bien, cette jouissance-là est contingente, spécifiée par une impasse, une disjonction, un non-rapport. De l'autre côté, la jouissance Une est asexuée ; elle relève du régime du Un. Elle est foncièrement, comme dit Miller, une jouissance « solitaire et en son fond idiot³³ ». C'est une jouissance autoérotique. Elle suppose une solitude qui se trouve prise dans l'individualisme contemporain ; époque où, nous précise Jacques-Alain Miller, la disjonction, le non-rapport règnent.

Cette jouissance Une, bien évidemment, va trouver dans les créations plus-de-jouir, dans tous les instruments, dans tous les objets, que la science nous donne, un moyen de se brancher directement. C'est pour cela que nous sommes addicts d'internet, parce que ça nous branche sur notre jouissance solitaire. On a cette idée qu'il faut des fois fermer ses appareils pour aller voir quelqu'un... sinon on reste branché dans cette jouissance autoérotique.

Ces figures de la jouissance Une, Jacques-Alain Miller va en distingue quatre... J'espère que vous me suivez. On jongle avec des concepts assez difficiles, même pour

³¹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, séance du 10 mai 1967, inédit. « Je me suis laissé dire, pendant un temps, que je camouflais sous ce lieu de l'Autre ce qu'on appelle agréablement l'Esprit. L'ennuyeux c'est que c'est faux. L'Autre, à la fin des fins, vous ne l'avez pas encore deviné, c'est le corps. »

³² MILLER JACQUES-ALAIN, « L'inconscient et le corps parlant », in *La Cause du désir*, n° 88, 2014, p. 28.

³³ MILLER JACQUES-ALAIN, « Les six paradigmes de la jouissance », in *La Cause freudienne*, n° 43, 1999.

moi. Dans 30 ans, ça va mieux aller. [Rires] Bref, Jacques-Alain Miller distingue quatre figures de la jouissance Une. Je les cite et je vais revenir par la suite sur chacune d'elles. Évidemment, on le pose sur papier, mais c'est aussi topologique – elles existent et coexistent ; c'est pour expliquer qu'on les sépare comme cela.

La première figure, c'est celle de la jouissance du corps par l'objet *a*. C'est la jouissance de l'objet plus-de-jouir généralisé. Vous savez que Freud avait distingué les objets : l'objet oral – le sein –, l'objet anal – les fèces –, l'objet voix et l'objet regard chez Lacan. Ce dernier a rajouté le rien et les objets plus-de-jouir, qui ne sont pas de notre corps, mais en appareillage, si je puis dire, d'où le corps « augmenté ». Ces objets plus-de-jouir sont de véritables prolongements du corps. Si vous travaillez avec des adolescents, vous avez une idée de ce qu'est leur enlever une casquette, un portable, un cartable : c'est très difficile. Certains ne vont plus à l'école parce qu'on leur a enlevé leur prolongement du corps. Ainsi, cette jouissance plus-de-jouir est présente dans le fantasme et dans les symptômes. Ils sont la voie privilégiée pour l'expression du surmoi.

Deuxièmement, il y a la jouissance phallique, jouissance de l'organe, mais dialectisable dans l'être et dans l'avoir, et donc dans l'image phallique. « Il n'est pas sans l'avoir, elle ne l'a pas sans l'être. » Côté femme, côté homme. Cela offre une répartition de la jouissance phallique et puis, cette jouissance peut être dialectisée dans l'image phallique. C'est là l'injonction du jouir qui peut s'imposer.

La troisième figure de la jouissance Une est la jouissance de la parole, du *bla-bla*. La parole ici n'est pas seulement une chaîne signifiante, elle ne vise pas la communication, elle participe à une jouissance solitaire. Ça part du babil et des babillages chez l'enfant. Cela m'évoque les livres de Colette, dont la mère l'avait surnommée « Bel gazou ». Ça gazouille – c'est Twitter. Il suffit qu'on vous renvoie un signe pour que vous continuiez à parler. Là où ça parle, ça jouit, indiquait Lacan.

La quatrième figure est la sublimation, « ce corps qui sublime à tour de bras », dit Lacan. Il s'agit là d'une sublimation qui n'attend rien de l'Autre, ni sa reconnaissance, ni son aval, même si elle reste présente. Dans tous les cas, la reconnaissance de l'Autre n'est pas la cause de la sublimation. C'est peut-être un savoir-y-faire avec le surmoi, à partir du trou, un savoir-y-faire d'invention et de création.

Deuxième tentative de conclusion

Ce surmoi contemporain se présente donc pour nous non pas sous la forme de l'interdiction, mais sous celle de l'addiction. Je vous ai présenté la forme d'injonction. Maintenant, je vais essayer de vous faire entendre quelque chose de la forme d'addiction – qui se passe de l'Autre ! Pour ce faire, j'ai eu l'idée, en suivant mon signifiant « loup », de vous présenter le film *Le loup de Wall Street* de Martin Scorsese. Pour ceux qui ne l'ont pas vu, je vous explique en gros ce que c'est. Ce film, qui se veut une comédie, représente pour moi la face obscène du surmoi contemporain. C'est une colère froide qui a déclenché ce film pour Martin Scorsese, contre le surmoi contemporain, plus précisément son rapport à l'argent. Tout le film est centré sur le personnage joué par Leonardo Di Caprio qui, au départ, n'est pas grand-chose, ne sait pas faire grand-chose, et qui est capté pour devenir trader. Il va gagner beaucoup d'argent jusqu'à ce que ça se termine très mal pour lui. Tout le film est centré sur l'obscénité de la jouissance débridée du corps jouissant, quand le sujet ne s'en fait pas responsable.

Hier, j'avais préparé un petit paragraphe que j'ai sauté, qui essayait de vous faire entendre comment Wilson n'est pas du tout ironique par rapport à la jouissance, par rapport à l'Autre ; qu'il n'est pas non plus cynique par rapport à la jouissance – ce qui est peut-être plus la position de Trump, et assurément la celle de ce trader. Dans la psychanalyse on a plutôt une position ironique par rapport à la jouissance, c'est-à-dire qu'on bouscule souvent les semblants tout en les respectant, on connaît leur nécessité. Le cynique, lui, les décape, s'en fiche.

Donc dans ce film, l'homme n'est un loup que pour lui-même. Le loup de Wall Street convoque l'irruption d'un réel de la pulsion et les impasses qu'elle provoque. Ce film illustre très bien ce que c'est qu'un réel sans loi. Il raconte l'ascension et la chute d'un trader, qui est issue d'une histoire vraie. Dans le film, il y a le bla-bla, mais pas de parole symbolique, métaphorique. L'interdit est une valeur obsolète – on ne s'interdit rien. La loi est réduite à un règlement qu'on peut toujours surpasser en balançant quelques dollars. C'est vraiment l'idée que l'objet argent peut tout acheter, tout niveler, il ne suffit que de sortir les bons billets. Ce film montre aussi de façon crue comment l'objet surpasse l'idéal. Il n'y a aucune place pour les idéaux, ni moraux, ni éthiques. L'intelligence devient une compétence ; on peut aussi s'en passer. La honte, la culpabilité, la pudeur, n'affectent absolument pas les sujets. L'angoisse, en revanche, on n'y échappe pas – vous savez que Lacan a fait de l'angoisse le seul affect réel – cela, de temps en temps, nous étreint. Comment l'angoisse est-elle traitée dans ce film ? Eh bien, quand elle fait retour sur les personnages, ils la court-circuitent, notamment par la prise de drogues, l'angoisse est anesthésiée. Un autre index du réel : l'ennui. C'est un danger, on s'y heurte. C'est réglé dans le film par une double prise de drogue : cette fois c'est la cocaïne qui vient les tirer d'affaire.

Dans les affaires, le trader utilise tous les moyens qui sont bons pour arriver au but : gagner plus d'argent, jouir plus. Il utilise la méthode *bump and dump*, c'est-à-dire acheter des titres au plus bas prix, en promouvant la valeur par internet – par emails, appels à froid, télémarketing, porte-à-porte ; ils font mousser –, en ciblant tout client potentiel. C'est l'étape du *bump* ; les traders gonflent artificiellement le titre. Par la suite, ils vendent tout d'un coup ; c'est le *dump*. Efficacité, ruse, mensonge, bling-bling, speed sont les signifiants maîtres de ce film. Ce sont eux qui organisent le lien ; ils sont prônés. À un moment, un des personnages dit « bidonnage, bidouillage, pipeau, abracadabra ». Hier, je vous parlais des fausses nouvelles, *fake news*. Le trader se fait initier par un autre au jeu de la finance : « c'est de la poudre ! » C'est très bien fait dans le film, car lorsqu'il dit ça, il se frappe la poitrine à chaque fois, comme pour se donner la vibration de l'excitation de jouissance qu'il faut. Il se frappe le corps pour trouver une excitation, une vibration à produire. Tout dans le film est frénésie, luxure et surexcitation. Le narcissisme est une satisfaction recherchée pour elle-même. Le trajet du personnage dans le film conduira du tout à l'égo au tout-à-l'égoût, c'est-à-dire au dégoût de soi-même. Il faut que ça jouisse, c'est le surmoi contemporain. Tout le corps y est engagé, pas la pensée. C'est un symptôme contemporain ; plus de pensée labyrinthique de l'Homme aux rats, de symptôme obsessionnel. Fis aussi de la parole. Le chiffré et la comptabilité sont des traces de la jouissance. On compte sans arrêt. Pour jouir, il faut des conditions, il faut la vitesse. L'argent, ce n'est même plus quelque chose qui se capitalise. Ce n'est pas l'avare chez Molière – « ma cassette, ma cassette ». Tout au plus, l'argent, ça se spéculé. Au mieux, il se chiffre démesurément, mais surtout, l'argent, ça se jette. L'*agalma* vire sans cesse au *paléa*, c'est-à-dire à la déjection, au déchet. Le plus-de-jouir vire tout le temps au moins-de-jouir. L'argent est un objet de jouissance, mais il est encombrant. Le trader ne

sait pas où le mettre. Il choisit de le mettre dans un coffre fort chez un banquier aussi peu regardant que peu fiable. Il va même en barder une jeune femme très belle, en lui « scotchant » l'argent sur le corps, pour qu'elle traverse la frontière et puisse le mettre à la banque. Vous découvrez une scène d'une femme superbe, bardée d'argent collé, mettant ainsi en relation la beauté et le déchet. Elle devient une momie. La valeur d'usage ne donne pas de satisfaction, ne donne pas moyen de jouissance ; elle bouche le désir et l'écrase. Seule la privation, la perte, semble réveiller l'excitation, pas le désir. C'est le rejet absolu de la castration et du manque.

Les scènes de sexe, filmées très proche des corps, se déroulent aussi lentement que la jouissance est fugace, fréquente et insaisissable. Les relations sexuelles « dix fois par jour », préconise son mentor, appellent des pratiques renouvelées. Ces pratiques sont scénarisées : seul, à plusieurs, tantôt sado, tantôt maso, etc. Le plaisir sexuel trouve rapidement son essoufflement. Pour y remédier, il a recours à toutes sortes de substances et cela devient une activité pluriquotidienne, une répétition sans cesse de la jouissance du corps. Aucune action ne s'envisage sans son complément de jouissance que l'addiction lui procure. C'est le quaalude, dont le nom scientifique est méthaqualone, qui est utilisé comme drogue récréative, non pour ses effets sédatifs, mais planants. Ils le mélangent avec de la cocaïne ou autres cachets désinhibants, pris à d'autres moments de la journée, passant ainsi d'un état de surexcitation à l'anesthésie du corps. C'est l'objet *transporting*, le shoot, le trip. Autre addiction présente, les insultes. J'ai trouvé – sur internet – qu'il n'y a pas moins de 506 itérations du mot « *fuck* » dans le film. Si ce n'est pas une injonction surmoïque qui transparait ici, je crois que je ne vous ai rien dit.

[Rires]

Je ne vais quand même pas m'arrêter sur ce mot ! Ce film m'a quand même aidé à saisir cette question adressée à notre époque : allons-nous nous faire responsable ou pas, de la jouissance et du surmoi contemporain ? Pour moi, il n'y a qu'une seule façon de se faire responsable, c'est de commencer une conversation, de se parler.

[Applaudissements]

DEUXIEME PERIODE DE QUESTIONS

Anne Béraud : Cette dernière partie était vraiment dense, surtout en ce qui concerne le dernier enseignement de Lacan. J'imagine qu'il y a des questions pour essayer d'attraper quelque chose, de mieux comprendre.

Marco Veilleux : Le film que vous décrivez est l'exemple parfait de cette phrase : « Le surmoi est la pulsion de mort. » C'est la pulsion de mort à plein régime.

Alexandre Côté : Trop jouir équivaut à mourir, à endommager.

Catherine Lacaze-Paule : En effet.

Alexandre Côté : Jouir sans limite en fait. J'avais l'impression en vous écoutant que le surmoi contemporain que vous nommez préfigure le discours pervers. Ce serait un cinquième discours qui se laisserait rajouter aux quatre discours. J'ai l'impression qu'à cette époque-ci, c'est l'interdit qui devient interdit. On ne peut plus rien interdire à personne ; si on demande de ne plus avoir de téléphone à table, on passe pour un mécréant. Ce que vous décrivez du *Loup de Wall Street*, de ce surmoi qui devient très exigeant, c'est la perversion, c'est la description du pervers narcissique, de cette utilisation de l'autre pour jouir. Je ne sais pas si ça peut revenir à cela.

Catherine Lacaze-Paule : Alors, là je ne veux pas vous répondre, parce que la question de la perversion chez Lacan, pas au sens du pervers imaginaire, est très spécifique. Je m'accroche à ma balise pour parler de cela, mais le pervers est celui qui cherche la division chez l'autre. Il jouit de la division. C'est celui qui se cache dans les toilettes pour mâter, regarder, mais regarder quoi ? pas tellement le corps de l'autre, mais ce moment où la personne va être surprise et va rougir. C'est le fait même de surprendre l'autre en tant qu'il a une satisfaction à être vu. C'est ce qu'il vise. Scorsese ne vise pas ça du tout et va même jusqu'à critiquer ça. Le trader pour moi n'est pas un pervers.

Alexandre Côté : En fait, le mot est embourbé dans la clinique, mais peut-être que c'est justement une perversion du lien social, dans le sens qu'il y a quelque chose qui est salopé dans le lien social, qui n'ouvre plus à l'autre, à son discours. Peut-être que le mot pervers est trop chargé ? Plus dans le sens d'abîmer quelque chose...

Catherine Lacaze-Paule : Je ne sais pas trop comment...

Alexandre Côté : Je ne sais même pas ce que je demande en fait...

[Rires]

Catherine Lacaze-Paule : J'entends qu'il y a une question sur l'effet que cela a sur le lien social.

Alexandre Côté : L'effet sur le lien social, mais aussi sur l'ensemble de l'être contemporain. Aujourd'hui, j'ai l'impression qu'il y a un paquet d'interdits et que si on les suit, on est un imbécile. Cette semaine, je marchais dans la rue et je me suis arrêté à la lumière rouge ; je regardais tout le monde me regarder attendre la lumière verte pour traverser, comme un idiot qui respecte le règlement. On dirait que c'est cela un peu partout. Si on dit par exemple que sa conjointe va rester à la maison pour s'occuper de l'enfant, on se fait dire que l'on ne va pas avoir assez d'argent, qu'elle va s'ennuyer, etc. Il faut être dans cette espèce de mode de jouir, d'exigence.

Catherine Lacaze-Paule : Je vais reprendre ce que vous dites sur deux versants. Le premier c'est qu'il est interdit d'interdire – le message de mai 68, dont Lacan avait déjà préfiguré que cela n'allait pas amener de libertés. Effectivement, on le ressent

aujourd'hui, comme vous le dites. On ne peut plus parler. Pourquoi ? Parce que ça nous met tout de suite dans un axe imaginaire. Vous dites « confrontant » ici. C'est exactement cela. Vous vous confrontez à l'autre, au moi de l'autre, à son égo. Évidemment, ça se heurte. Quand on était sous un régime où la nature et le monde symbolique semblaient en harmonie, où on faisait un enfant « naturellement », où la fonction des uns et des autres était inscrite dans la durée, où on était accueilli dans le monde avec, avant même de naître, un scénario qui nous était imposé – si vous étiez le premier garçon de la famille, votre destin était écrit, si vous étiez la fille, même chose, si vous étiez le troisième de la fratrie, vous partiez à la guerre, le quatrième devenait prêtre, etc. ; bref quand l'ordre symbolique inscrivait de façon fixe la place des uns et des autres, évidemment ça écrivait des choses dans l'ordre. Il y avait de l'ordre partout, et du désordre ; la psychanalyse est née de ce désordre. Ça ne marchait déjà plus. Les jeunes filles ne se tenaient pas comme il le fallait, les jeunes garçons posaient un tas de questions. Les hystériques contredisaient les maîtres, s'opposaient à la science, etc. Ce que l'on peut comprendre aujourd'hui de ce qui masquait le symbolique, c'est que c'était déjà morcelé. Quand vous étiez l'aîné garçon dans une famille d'ébénistes par exemple, et que le métier ne vous intéressait pas plus que ça, c'était le plus grand malheur du monde. Même chose pour les mariages arrangés. On n'a jamais forcé à jouir, forcé à désirer, forcé à aimer – c'était ma conclusion d'hier. Il y avait les arrangements et ça fonctionnait plus ou moins bien.

Maintenant, ce n'est plus pris en charge par le discours de l'Autre. Ce dont on s'aperçoit aujourd'hui, c'est que depuis toujours – c'est comme cela que je le comprends – le corps est premier. Le symbolique était tellement puissant que l'on croyait que c'était lui le premier, mais c'était le corps. Qu'est-ce qui fait qu'un enfant parle ? C'est un beau miracle... Qu'est-ce qui fait qu'il appelle « maman », « papa », « loup » ? Qu'est-ce qui fait que, de son corps, sort le mot ? Qu'est-ce qui fait qu'il fait ses premiers pas, qu'il ne se laisse pas porter ? Ce que j'essaie de vous faire entendre, c'est que c'est parti du corps vers l'Autre et non pas de l'Autre vers le corps. Aujourd'hui, à la fois grâce à l'enseignement de Lacan et à cause de ce qui se passe, on s'aperçoit que tout cela est dénudé. Notre corps est pris dans le discours de l'Autre. Eh bien, la grande chance que nous avons en tant que contemporains du XXI^e siècle, c'est de ne pas avoir trop de chemins tracés et d'avoir la chance, avec nos symptômes, de pouvoir tracer une voie. Peut-être que c'est notre chance de ne pas avoir à faire avec l'Autre qui n'existe pas. Notre malchance, c'est d'avoir à faire avec la norme, avec ce qui s'impose. Je ne sais pas si je suis claire...

Une participante : Est-ce qu'on n'est pas pris aveuglément dans les marques de commerce, à suivre les modes, les tatouages ? On n'est pas si libre que cela. Je ne suis pas tatouée en fait...

[Rires]

Catherine Lacaze-Paule : Qu'est-ce que c'est que le tatouage ? C'est une vraie question.

Une participante : C'est un cosmétique...

Catherine Lacaze-Paule : Je crois que c'est plus que ça. J'avais reçu une jeune fille – à l'époque elle avait 16 ans – et qui voulait rencontrer un psy et être soutenue pour avoir le bac et devenir tatoueuse. Qu'est-ce que c'est que le tatouage aujourd'hui ? C'est hors sens, il faut bien le dire. Même si les gens vous l'expliquent, ça n'a rien à voir avec les tatouages initiatiques d'autrefois. Il semble qu'aujourd'hui le tatouage est ce rapport au corps qui est insuffisant, inachevé, qu'il faut compléter. Ce n'est pas seulement esthétique ; c'est une écriture. Il me semble que c'est du fait que la parole n'a plus cette portée symbolique qu'elle pouvait avoir d'inscrire dans le corps quelque chose. Quand vous étiez reçue comme fille au XIX^e siècle, vous pouviez avoir l'idée du marquage symbolique imprimé sur votre propre corps, ne serait-ce que par les vêtements. Vous pouviez voir de très loin si une personne était un homme ou une femme, si elle était mariée ou pas, parce qu'elle portait quelque chose qui signifiait son rang, son statut, sa classe sociale. Il n'y a plus cela aujourd'hui. Ce défaut du symbolique, de don, qui inscrivait quelque chose dans le corps, il me semble que le contemporain le récupère du côté du tatouage, c'est-à-dire de trouver une écriture à son corps. Ce dernier ne suffit plus ; on l'écrit. Les gens qui font des tatouages le font souvent à des moments particuliers. Ce sont des moments d'actes, de décision, liés à des moments subjectifs d'écriture. Le tatouage marque, écrit un événement.

Anne Béraud : Est-ce que tu vois une différence avec ce qui n'a pas été symbolisé dans le réel ?

Catherine Lacaze-Paule : Qu'est-ce qui reviendrait dans le réel ? C'est une tentative de symboliser quelque chose dans le réel qui n'est pas reçu dans l'ordre symbolique.

Ruzanna Hakobyan : Est-ce que ce ne serait pas relié à « se faire un corps » ?

Catherine Lacaze-Paule : C'est se faire un corps, mais du côté de l'écriture. Je ne le prends pas du côté de l'imaginaire, de l'image. En général les gens aiment bien que ce soit beau, mais ce n'est pas une raison suffisante.

Une participante : Il y a tout un effet d'entraînement. Les gens se tatouent de plus en plus. Et la question des vêtements est aussi intéressante : le fait qu'un t-shirt soit vendu 3 ou 300 dollars dépendamment de la marque, et que les classes sociales ne soient plus distinguables...

Catherine Lacaze-Paule : Je crois qu'il y aurait toute une clinique des vêtements à faire. Dans certaines banlieues, en un coup d'œil, c'est la bagarre ou pas, parce que l'un porte la casquette d'une certaine façon. Par exemple, dans les banlieues en France, les garçons ont copié les sacs Vuitton pour eux-mêmes, alors que ce sont des sacs pour femmes bourgeoises.

Fernando Silveira Rosa : Ce n'est pas si différent du XIX^e, où on voyait venir telle femme ou tel homme. Ça me pose vraiment problème ce passage entre les siècles, entre modernité et postmodernité. Il me semble qu'il y a encore des codes symboliques spécifiques qui précisent la classe sociale, le sexe, l'état civil, etc. S'il y a une différence, c'est celle où ces codes-là sont moins cristallisés. J'ai de la difficulté de reconnaître qu'il y

a une perte de code, d'habillement symbolique. Dans certaines banlieues, des codes existent, tandis qu'il y en a d'autres dans d'autres banlieues.

Anne Béraud : Tu le pointes, le passage de l'universel au morcellement. Ça passe d'un enseignement, d'un parrain, d'un groupe, mais ça n'a plus la même force symbolique, la puissance qui universalise.

Fernando Silveira Rosa : Elle universalise toujours dans des groupes limités. L'organisation sociale n'est jamais homogène. Oui, il y a quelque chose qui change, une nouvelle modalité symptomatique peut-être, mais du point de vue de la structure, au-delà de l'habillage symbolique, est-ce qu'il y a fondamentalement quelque chose de brisé ? J'ai une certaine réserve.

Catherine Lacaze-Paule : La lecture qu'en fait Jacques-Alain Miller dans « Une fantaisie », c'est de dire que ça a changé. Je parle en termes de discours. Jusque-là, le discours dominant était celui du maître – S_1 . Maintenant, on est passé à l'envers. Ce qui domine, ce n'est plus le S_1 – cela ne veut pas dire qu'il n'existe plus –, le « pour tous » comme le dit Anne. Ce n'est pas rien quand on est dans une société où le père, le maire, le curé viennent incarner un discours. Et quand vous naissez à l'envers de ce discours, c'est-à-dire du discours psychanalytique – c'est la thèse de Jacques-Alain Miller ; nous sommes passés à l'envers de la psychanalyse – ce qui commande n'est plus le discours du maître, mais l'objet plus-de-jouir, sur quoi nous sommes branchés en tant que contemporains sans le savoir ou en le sachant aveuglément. Ce n'est pas la même chose. Des divisions, il y en a toujours eu, des groupes aussi, des comités... mais on est maintenant, dans un autre discours dominant : celui de la science et du capitalisme. Aux étudiants, je leur parlais de la question du racisme. Est-ce que la dépigmentation de la peau rendue possible par la science aujourd'hui va régler quoique ce soit à la question du racisme ? Il va y avoir des gens pour le vouloir. Dans ces demandes faites à la science, il n'y a que l'argent qui semble être une limite. Ça coûte très cher encore. À Bordeaux, j'ai entendu le premier cas d'une demande d'opération sur la vulve d'une petite fille de neuf ans. Elle avait vu sur internet « comment » les petites filles de son âge étaient faites et trouvait sa vulve inadéquate ; ça la gênait beaucoup et elle se privait de faire un tas de choses. Le nombre de cas augmente, même si en France il faut avoir la majorité pour ce genre d'opération. Ça, que les petites filles se trouvent mal foutues, ça existe depuis longtemps. Mais avoir un accès direct sur internet à des informations sur une partie du corps, et de demander à la science de réparer un problème au nom de la souffrance, c'est nouveau. On part vraiment de l'éprouvé du corps, du rapport à l'image jusqu'à l'acte. Ce n'est pas la même chose quand c'est le discours du maître qui ordonne cela.

Fernando Silveira Rosa : Je suis d'accord. Mais mon point de vue est que ça n'implique pas une chute du symbolique. Peut-être que cela implique une « régionalisation » de l'univers symbolique.

Une participante : Ça me fait penser à ce que vous avez évoqué hier avec le cas du président Wilson et le discours de la science qui est de rendre possible l'impossible.

Catherine Lacaze-Paule : Merci de poser cela, parce que les positions de Lacan par rapport à la science sont critiques. La science n'a pas d'éthique, de morale ; elle avance et

puis c'est tout. Elle cherche, trouve, et elle avance rapidement. Apparemment, on a atteint la capacité de réunir des savoirs sans précédent et ça va aller à une vitesse folle. Effectivement, cela nous met dans la position de croire que la science va rendre possible l'impossible. Et que tous les fantasmes – manger l'autre, être mangé, l'immortalité – se mettent en œuvre, dans la fiction de la science. La science est en capacité de réaliser ces impossibles. Mais quand on est lacanien, on a quand même l'idée que l'impossible existe.

Une participante : La science est commanditée dans un moteur capitaliste. Elle est financée par un moteur qui est aussi un impératif économique qui dirige tout. Il investit le plus d'argent dans des domaines qui répondraient aux demandes de consommateurs.

Catherine Lacaze-Paule : C'est là où les psychanalystes réintroduisent le politique. Qu'est-ce que c'est que le politique ? C'est le lieu où on peut parler. Ce que réintroduit vraiment la psychanalyse, c'est la question de l'acte, de pouvoir décider, de dire. C'est dire, poser un acte, dire que cela on n'en veut pas. Sinon, le discours scientifique, au nom du savoir, il va avancer tout seul. Le savoir ne s'arrêtera pas, puisque le savoir est du délire. C'est de l'élucubration. C'est un délire qui a un effet sur le réel. Il y a ça d'une part. Le capitalisme, c'est du toujours plus. Il paraît que les grands laboratoires pharmaceutiques arrêtent la recherche de médicaments concernant les êtres humains. Depuis le neuroleptique, ils n'arrivent pas à inventer quelque chose de nouveau, ils n'arrivent pas à trouver la pilule du bonheur, en gros. Ils investissent beaucoup trop pour des mauvais résultats.

Une participante : Ce n'est pas intéressant d'avoir un consommateur qui va guérir et être indépendant de son médicament ou du laboratoire qui le produit. Le capitalisme est un système qui s'autoalimente et ce que vous dites, c'est que la psychanalyse réintroduit la parole par le choix. Mais est-ce que le choix de cette parole-là aurait plus de poids qu'un achat ? J'ai l'impression qu'il y a un déséquilibre dans la croyance que l'on peut avoir sur le poids de la parole dans notre système plus général. Où est l'impact direct ?

Catherine Lacaze-Paule : Mais c'est un acte ! C'est ce que la psychanalyse réhabilite. Mais bon, le discours analytique n'est pas un discours hégémonique ; on ne veut pas ça pour tout le monde, non ? Pour quelques-uns, pour ceux qui le veulent bien, au un par un ; on ne force personne. On encourage même un petit forçage : il faut payer, passer du temps. La psychanalyse est au un par un. Ce n'est pas le pour tous. Donc, il n'y a pas de raison de se vouloir très puissant, vu partout. Par contre, au un par un, on sait l'efficacité, la portée que cela peut avoir. De temps en temps collectivement, ç'a un effet, dans temps en temps. Après on se tait, on retourne travailler.

Anne Béraud : On va s'arrêter là-dessus et on va voir justement la portée du un par un avec les cas cliniques.

Catherine Lacaze-Paule : Absolument, merci.

[Applaudissements]

SÉMINAIRE DE LECTURE

Commentaire du texte « Le moi et le ça » de Sigmund Freud

par Pierre Lafrenière

SIGMUND FREUD, « Le moi et le ça » (1923), *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 243-305.

Ce matin, je vais parcourir le texte « Le moi et le ça », daté de 1923, texte de Freud dans lequel il fait le point sur sa représentation de l'appareil psychique suite à la fracture opérée dans son texte de 1920, « Au-delà du principe de plaisir ». Freud y présente ce qu'il est convenu d'appeler sa seconde topique, et il apporte un terme nouveau qui lui est propre, celui de « surmoi » – alors que le « ça » est un emprunt à Groddeck et que le « moi » est un concept qui a déjà une longue histoire à l'époque de Freud. Ce texte de 1923 se divise en cinq chapitres : « Conscience et l'inconscient », « Le moi et le ça », « Le moi et le sur-moi », « Les deux espèces de pulsions » et « Les relations de dépendance du moi ». Cinq chapitres que l'on peut regrouper en deux parties : la première présente la nouvelle topique (les trois premiers chapitres) et la seconde articule les liens entre pulsion de mort et pulsion de vie (les deux thèses dans « Au-delà du principe de plaisir ») et les instances psychiques de la seconde topique, en quoi pulsion de vie et pulsion de mort introduisent quelque chose de nouveau dans l'appareil psychique. Je rappelle que le texte « Au-delà du principe de plaisir » constitue un moment de rupture face à la conception positive, optimiste, dans laquelle pulsion d'autoconservation et pulsion sexuelle participent du principe de plaisir. Freud en est venu à admettre qu'une force inconsciente, irrépessible, est à l'œuvre chez le vivant, dont la visée est un retour à l'état inanimé. Cette force inconsciente, qui ne relève pas de l'inconscient refoulé – celui de la première topique –, s'immisce dans le fonctionnement du sujet, produisant des symptômes qui ne peuvent s'expliquer que par le refoulement ou le retour du refoulé.

Par ailleurs, vous savez que le texte « Le moi et le ça » a servi d'appui à tout un mouvement psychanalytique, soit l'*ego psychology*, qui a accouché d'une prise en charge adaptative de la cure analytique. Ce mouvement délaisse la primauté accordée aux formations de l'inconscient au profit d'un renforcement du moi comme lieu des

synthèses des fonctions psychiques, moi qui doit être secouru, renforcé, contre des forces qui le perturbent, soit les forces pulsionnelles du ça, soit les injonctions cruelles d'un surmoi vigilant et sévère, afin de s'adapter à la réalité. Vous savez que Lacan s'est opposé à cette lecture de Freud, en prônant un retour à la découverte de Freud, soit l'inconscient. L'effort de Lacan, tout au long de son enseignement, a été d'approfondir le concept d'inconscient à partir de la linguistique, de la logique et de la topologie. Toute l'œuvre de Lacan est traversée par cet effort de tenter de rendre compte de l'inconscient freudien et l'inconscient postfreudien – disons-le comme cela.

Catherine Lacaze-Paule : Il dit « l'inconscient, le nôtre¹ ».

Pierre Lafrenière : C'est autour du concept d'inconscient que son effort va se faire.

Si les tenants de l'*ego psychology* ont cru pouvoir fonder leur orientation sur le moi, c'est parce que dans une certaine mesure le texte de Freud s'y prêtait. En effet, on y retrouve plusieurs énoncés qui présentent le moi comme une organisation cohérente à laquelle s'attache la conscience. Cependant, ils ont du faire le sacrifice, l'économie, des hésitations, des incohérences voire des contradictions et des retours en arrière que comporte le texte. Il y a un certain nombre de difficultés dans ce texte qu'en somme les tenants de l'*ego psychology* simplifient entre autres par rapport au surmoi et au moi.

Je me propose de redonner relief aux difficultés du texte, de remettre en valeur le fait que le texte est plus complexe, moins univoque qu'il ne le paraît. Je me suis appuyé sur un petit recueil de textes dirigé par Sophie Marret-Maleval et consacré à l'étude de « Le moi et le ça », dont le titre est *Lire Freud avec Lacan. Le moi et le ça*². Je rends à César ce qui appartient à César.

Revenons à Freud. Dans le premier chapitre, Freud explicite ce qui l'amène à changer de topique. Il parle de la distinction entre conscient et inconscient, et rappelle que la distinction sert un point de vue descriptif des phénomènes psychiques. Est inconscient tout ce qui n'est pas conscient. C'est le cas du contenu latent, qui peut devenir conscient. Cependant, pour la psychanalyse, à cet aspect s'ajoute la dimension dynamique, c'est-à-dire qu'il y a une ou deux forces qui s'opposent à ce que certaines représentations deviennent conscientes. Ces forces sont responsables du refoulement. C'est dans ce cadre que Freud a élaboré sa première topique : conscient d'une part et inconscient d'autre part. On peut noter qu'au niveau de la première topique, Freud présente un appareil psychique qui n'est pas unifié, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de lieu de synthèse du sujet, de la personnalité. À ce moment-là de la réflexion, Freud se pose la question suivante : comment intégrer la bipartition conscient-préconscient et inconscient, dans le cadre où on admet l'instance du moi comme une organisation cohérente des processus de l'âme ? J'ai dit que la première topique n'avait pas cet aspect de cohérence. Alors, comment intégrer cet aspect-là, lorsqu'on propose le moi comme unité unifiante ? Bien sûr, la conscience et le préconscient se rattachent au moi. Cependant, Freud précise que le processus du refoulement dépend du moi et que ce processus, lui, est inconscient. En somme, le moi qui se rattache à la conscience ignore (ou n'est pas conscient) qu'il refoule. Freud parle déjà de l'« inconscient du moi » : le moi n'est pas tout conscient. À la

¹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, 1964* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 1973, séance du 22 janvier 1964. L'auteur doit parler sûrement de ce cours que J.-A. Miller a intitulé « L'inconscient freudien et le nôtre » (N.D.É.)

² MARRET-MALEVAL SOPHIE (dir.), *Lire Freud avec Lacan. Le moi et le ça*, Paris, ECF, 2014.

page 229 du « Le moi et le ça », Freud écrit que « l'inconscient n'est pas le refoulé ». S'il est exact de dire que tout refoulé est inconscient, tout inconscient n'est pas le refoulé. Il s'agit là d'un correctif apporté au concept d'inconscient de la première topique. Il y a donc minimalement trois types d'inconscient : l'inconscient refoulé – qui pourra faire l'objet d'un décodage –, l'inconscient latent ou préconscient et, enfin, il y a un inconscient qui refoule.

Catherine Lacaze-Paule : On commence à entendre la logique du fantasme. Il y a trois types d'inconscient, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'unité.

Pierre Lafrenière : Il n'y a pas de vraie unité parce qu'il y a une part du moi qui refoule. Si le moi est le lieu de la conscience et qu'une part de son fonctionnement relève de l'inconscient, à ce moment-là il n'est pas tout conscient.

Catherine Lacaze-Paule : Tout-à-l'heure, on va se demander si une pensée peut se penser elle-même.

Pierre Lafrenière : Je continue. Ce constat de Freud met à mal la séparation franche conscient-inconscient qui tenant jusque-là, et l'inconscient, nous dit Freud, perd en quelque sorte de sa primauté. On comprend mieux maintenant pourquoi ce texte a été utilisé par les tenants de l'*ego psychology*. Freud rappelle plusieurs fois néanmoins que l'inconscient est l'unique boussole pour se guider dans le travail analytique. Dans ce premier chapitre, Freud nous présente un moi non univoque, paradoxal sur le plan du contrôle, puisque lui échappe le fait qu'il refoule.

Au début du second chapitre, Freud nous en dit davantage sur la part inconsciente du moi. Il rappelle que le moi se développe à partir du système perception et qu'il englobe le préconscient, soit les restes mnésiques que sont les représentations de mots grâce auxquelles on peut retrouver les traces du matériel inconscient. Il rajoute qu'il y a une part du moi qui n'est pas que censeur, car le moi puise son énergie du matériel pulsionnel inconscient. Il y a là une très belle image, celle du chevalier qui tire sa force du cheval sur lequel il est monté. Or, cette part inconsciente de l'appareil psychique, qui a pour contenu passions et pulsions, cette part d'où émerge l'énergie de l'appareil psychique, se rapproche de ce que Groddeck a nommé le « ça ». En fait, dit Freud, « un individu est un ça psychique inconnu et inconscient à la surface duquel est posé le moi qui s'est développé à partir des restes mnésiques du système perception ». Le moi s'est développé comme un appendice du ça.

Catherine Lacaze-Paule : Donc le ça est le cheval.

Pierre Lafrenière : Le moi est le cavalier. Freud prend acte des thèses d'« Au-delà du principe de plaisir », soit que la pulsion de mort ne peut faire l'objet d'un décodage. Il adopte le terme de « ça » au détriment du concept d'inconscient, pour tenir compte du fait que certains faits cliniques ne peuvent s'expliquer par la théorie du refoulement.

À propos du moi, Freud ajoute qu'un autre facteur que l'influence du système perception joue un rôle déterminant dans la formation du moi : la représentation du corps propre et les identifications produites suite à l'abandon d'objets investis par le ça. À la page 238 de « Le moi et le ça », il écrit que le moi est avant tout un « moi corporel », qu'il n'est pas seulement un être de surface, mais est lui-même la projection d'une

surface. On pourrait rajouter : il est la projection d'une surface d'une image unifiante de système psychique. Déjà, on peut inférer que cette unité du moi vient de cette image unifiante provenant du corps propre.

Freud termine ce chapitre 2 en introduisant l'instance du surmoi via le sentiment de culpabilité inconsciente qui reste énigmatique, mais qui participe aux valeurs les plus hautes de l'humanité. Cet abord du surmoi comme instance psychique, résultant de l'introjection des valeurs éthiques transmises par les parents permet à Freud de maintenir le père en position d'idéal et de défendre la psychanalyse du pansexualisme qui lui était affublé. Cependant, tout en maintenant ce point de vue, Freud ne rechigne pas à affirmer que tout homme puise son énergie dans ce réservoir de pulsions dont la violence est au mieux domptée.

Jusqu'ici Freud nous a présenté plusieurs aspects du moi. Le moi est la projection d'une surface. Le moi est une partie modifiée du ça par l'influence du monde extérieur. Le moi est le représentant du monde extérieur pour le ça et se sert du principe de réalité. Le moi est ce qui prend en charge la motricité, la perception et certains processus de pensée. Déjà, on a un moi à plusieurs volets, qui n'est pas une instance unifiée.

Au début du chapitre 3, Freud ajoute une autre définition : le moi est le lieu d'identifications multiples à des objets perdus – on peut penser à l'image d'un oignon. Il y a donc trois types d'identification : identification à des objets perdus – qui ont fait l'objet d'investissements de la part du ça –, identification à l'idéal du moi et, enfin, identification primitive orale au père.

Catherine Lacaze-Paule : L'identification à des objets perdus, c'est ce que Lacan va appeler l'identification imaginaire, hystérique, c'est-à-dire le fait de prélever un trait sur l'objet perdu. L'identification à l'idéal est du côté du symbolique et l'identification orale au père est dans l'introjection.

Pierre Lafrenière : Cette dernière reste quand-même énigmatique dans le texte. C'est une identification singulière qui a lieu avant tout investissement d'objet. Or, c'est à partir du mécanisme de l'identification que Freud rend compte du surmoi. L'identification aux objets perdus : le moi s'identifie aux objets sexuels qui ont été investis par le ça afin d'obtenir les faveurs de celui-ci sur le versant narcissique. L'identification au niveau du surmoi est d'un autre type : centrée sur le complexe paternel dans le cadre d'Œdipe. En effet, lors de la destruction du complexe d'Œdipe se produit un renforcement de l'identification au père. Le surmoi se manifeste comme une nécessité du fait de la faiblesse du moi à refouler les pulsions venant du ça. En somme, c'est la fonction interdictrice du père qui est introjectée et c'est pourquoi Freud fait du surmoi le représentant qui satisfait aux exigences éthiques de la civilisation. C'est un point assez marqué dans le texte. D'ailleurs, il utilise de façon indifférenciée « idéal du moi » et « surmoi » tout au long du texte.

Cependant, Freud note un aspect paradoxal. À la page 246, il écrit : « La relation (du surmoi) au moi ne s'épuise pas dans le précepte "tu es comme ton père", elle comprend aussi l'interdiction "tu n'as pas le droit d'être ainsi comme le père". » L'ambiguïté vient du fait que le père est à la fois le modèle de jouissance et l'interdicteur de cette même jouissance. De plus, à propos du caractère sévère voire tyrannique du surmoi, Freud se questionne sur l'origine de la force du surmoi et sur le caractère compulsif qu'il présente, et qui se manifeste comme impératif catégorique. Cet aspect du caractère tyrannique du surmoi irait plus loin que la simple identification à l'idéal.

Catherine Lacaze-Paule : Vous seriez d'accord pour dire que ce passage se trouve condensé dans ce que j'ai cité de Lacan hier : la loi est la destruction de la loi. Je l'entends vraiment comme cela. Modèle de jouissance et interdiction de jouissance.

Pierre Lafrenière : Oui, absolument. Déjà, le surmoi est décrit comme impératif catégorique, or ceci ne peut résulter d'une simple introjection des interdits parentaux. L'impératif catégorique dépasse évidemment l'interdiction de la jouissance de la mère. Pour rendre compte de ce surmoi composé pour partie par une introjection orale du père et par une identification aux interdits paternels, d'autres facteurs sont nécessaires : facteurs internes et pulsionnels. Freud, dans ce chapitre, pose l'existence d'un surmoi primitif qui résulte d'une identification directe et immédiate au père. Dans le texte, il le souligne, mais il est préoccupé par l'aspect de l'idéal. Ce surmoi primitif est en quelque sorte couvert par le surmoi idéal, résultant d'une identification au père œdipien. C'est une des difficultés du texte, que le surmoi soit recouvert par une identification au père de la loi.

Dans le chapitre 4, qui porte sur l'impact des pulsions de vie et de mort sur l'appareil psychique, Freud réaffirme que, même au niveau de l'intrication des pulsions – entre pulsion de mort et pulsion de vie –, c'est bien la pulsion de mort qui est essentielle et qui impose à Éros sa domination muette. Lorsqu'Éros est mis hors-jeu par la satisfaction, la pulsion de mort a les mains libres pour exécuter ses desseins. Elle se trouve alors désunie de la pulsion de vie. Ceci explique certains phénomènes cliniques. Freud évoque le sadisme comme modèle de désunion des pulsions, dans lequel Thanatos agit sans contrainte.

La dernière page de ce chapitre est intéressante du point de vue de ce qui complique, entrave l'investissement sexuel de l'objet et donc de la vie sexuelle. Après avoir explicité l'investissement sexuel de processus d'identification suite à l'abandon ou la perte d'un objet, processus qui nécessite d'en passer par une sublimation, c'est-à-dire une déssexualisation de l'objet qui était investi de la pulsion, Freud ajoute que le ça, guidé par le principe de plaisir, s'empresse d'accéder aux exigences de la libido déssexualisée, en luttant contre ce qui est porteur des tensions érotiques. On pourrait traduire cela ainsi : une part de la libido s'empresse de trouver satisfaction du côté d'une jouissance autistique.

En lien avec la question de la sévérité, de la cruauté du surmoi, Freud nous renvoie au sadisme. Il faut admettre, dit-il page 268, que la composante pulsion de mort s'est retranchée dans le surmoi et s'est retournée contre le moi. Dans ce cas, ce qui règne dans le surmoi, c'est « une pure culture de la pulsion de mort ». La cruauté du surmoi prend sa source dans la pulsion de destruction qui devient libre, suite au processus d'identification au père.

Dans le dernier chapitre, Freud nous présente un moi aux prises avec deux maîtres tyranniques. Le ça pulsionnel insiste sans relâche pour obtenir satisfaction ; le surmoi cruel persécute le moi et de plus, ce pauvre moi doit composer avec les exigences du monde extérieur. Freud termine son essai par ces mots : « Nous pourrions présenter les choses comme si le ça se trouvait sous la domination de muettes mais puissantes pulsions de mort qui veulent le repos et veulent amener au repos ce trouble-paix d'Éros en suivant les signaux du principe de plaisir. »

PERIODE DE QUESTIONS

Catherine Lacaze-Paule : Merci ! Je trouve que tout cela fait un excellent complément à ce que j'ai amené sur la question du surmoi. Sachant que nous allons le travailler aujourd'hui, j'avais complètement laissé de côté le rapport entre le surmoi et l'idéal du moi. Votre lecture du texte « Le moi et le ça » éclaire ce que je disais hier : au fond, heureusement que Lacan a lu ce texte de Freud, parce que sinon on ne s'y retrouverait pas. On entend vraiment que cherche Freud, en passant du surmoi primitif à l'idéal – parce qu'il veut que la psychanalyse ait à voir avec les idéaux, avec la civilisation. Il ne veut pas trop en dire, mais il conclut quand même avec une vérité insoutenable et scandaleuse : la pulsion de mort est là, présente, active, et nous menace. Ce n'est pas un texte achevé ; Freud est vraiment un découvreur ici. Devant une impasse dans sa théorie, il n'hésite pas à complexifier au lieu d'éliminer.

Pierre Lafrenière : C'était mon but en vous présentant ce texte. À sa première lecture, on a tendance à tirer des conclusions hâtives, sans prendre acte des difficultés qu'il comporte. Je disais que ce genre de lecture avait donné naissance à l'*ego psychology*, dans une réduction de ces difficultés. C'est vrai que Freud appuie ce genre d'interprétation dans son texte, surtout avec la question de l'idéal.

Marco Veilleux : Si je comprends bien, à la fin, lorsqu'il parle de deux pulsions de mort, situe-t-il une pulsion dans le surmoi et une pulsion dans le ça ? Je ne me rappelais plus que le texte finissait comme cela.

Pierre Lafrenière : On pourrait voir deux types de manifestation de la pulsion de mort : dans le sadisme du côté du ça et dans l'obsession du côté du surmoi.

Marco Veilleux : C'est deux pulsions de mort qui arrivent de deux sources différentes.

Pierre Lafrenière : Deux pulsions de mort qui se manifestent, qui agissent de différentes façons.

Gisèle Elias : On a dit que le surmoi était l'instance de la jouissance et également l'instance de la pulsion de mort. Est-ce qu'on peut faire une contraction en disant que la pulsion de mort et la jouissance se rejoignent ?

Pierre Lafrenière : Tout-à-fait !

Anne Béraud : Tu as dit que ce qui règne dans le surmoi, c'est une « pure culture de pulsion de mort ».

Une participante : Est-ce que vous pouvez revenir sur les forces primitives à ce moment-ci du texte ? Quel rapport avec le père ?

Pierre Lafrenière : Freud l'évoque un peu dans le texte, sans que ce soit son dernier mot sur le surmoi. Dans d'autres textes, il relie davantage le surmoi à ce qu'il va appeler l'introjection du père primitif. Le père primitif, c'est le père de la horde primitive, c'est le père de *Totem et tabou*. C'est ce père qui est introjecté de façon orale. L'introjection orale fait appel à la pulsion. Ce n'est pas seulement l'identification imaginaire ou symbolique. C'est un autre type d'identification dans lequel la question de la pulsion est première.

Anne Béraud : C'est vrai que cette « identification orale au père » est assez obscure.

Marco Veilleux : *Totem et tabou* a été écrit avant ce texte...

Pierre Lafrenière : Et *Malaise dans la civilisation* après.

Marco Veilleux : On sent quand même que ça suit Freud en filigrane.

Pierre Lafrenière : On peut toujours se poser la question : qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas très explicite dans le texte. Que serait une identification qui ne passe pas par l'investissement d'objet ? C'est particulier. Hier, vous avez rappelé cette nécessité d'en passer par les mots. Ce serait de ce registre-là.

Catherine Lacaze-Paule : C'est comme cela que je l'entendais, effectivement. L'enfant-loup, cet impératif du surmoi qui le pousse à parler, sa condition de parlêtre, ce trognon de la parole : je crois que ç'a à voir avec cette introjection du langage.

Pierre Lafrenière : C'est une lecture à laquelle Lacan donne son appui, pas une lecture gratuite. C'est ce qu'il propose aussi : s'introduire dans le champ du langage par cette introjection orale. C'est consentir à en passer par les signifiants et par les effets que cela comporte.

Catherine Lacaze-Paule : Pas seulement être parlé, mais parler.

Pierre Lafrenière : Ça peut aller très loin, avec la question du corps notamment. C'est le mystère de l'incarnation : comment le signifiant s'incarne ? L'incarnation, peut-être qu'elle relève de cette identification orale « au père » ?

Fernando Silveira Rosa : De toute manière, on mange le père. C'est le premier acte symbolique et le premier lien social, où on mange le corps du père assassiné par les fils.

Pierre Lafrenière : Il y a l'aspect symbolique et l'aspect, disons-le comme cela, réel de cet acte.

Un participant : J'ai une question sur la pulsion de mort chez Lacan. On sait qu'il a bien insisté sur la distinction entre pulsion et instinct. Ça me frappe plus souvent qu'autrement lorsqu'il parle d'instinct de mort chez Freud, alors que c'est bien autour de la pulsion. Est-ce que c'est une prise de position sur le concept lui-même de pulsion de mort ?

Anne Béraud : Je pense que c'est une reprise textuelle du mot de Freud, parce que souvent il utilise ce mot.

Pierre Lafrenière : Notamment, mais Lacan fait aussi de la pulsion un des concepts fondamentaux. Freud, dans son texte de 1920³, s'appuie beaucoup sur la description biologique de la pulsion de mort, qui vaut pour tout être vivant, pas uniquement parlant. Alors que la pulsion, Lacan nous apprend à la voir articulée au langage. La pulsion est un effet de langage. Elle s'inscrit dans un effet du signifiant sur le vivant. C'est pour cela que chez Lacan, la question de l'instinct est réservée au registre des êtres non-parlants. Ce qui relève de la parole, la pulsion y est articulée.

Anne Béraud : Mais pourquoi Lacan reprend ce terme d'« instinct de mort » ?

Catherine Lacaze-Paule : Il reprend plutôt « pulsion ».

Pierre Lafrenière : On le retrouve quand même et je pense que c'est une référence au fait que Freud s'est appuyé sur la biologie pour rendre compte de la pulsion de mort.

Fernando Silveira Rosa : Dans *Le Séminaire VII*, lorsqu'il vient déplier *Das Ding*, il montre que depuis toujours la pulsion est articulée au signifiant, depuis *l'Esquisse* notamment.

Pierre Lafrenière : Mais dans « Au-delà du principe de plaisir », Freud s'appuie sur le biologique.

Fernando Silveira Rosa : Freud oui, mais la lecture de Lacan ne voit pas trop cela.

Catherine Lacaze-Paule : Il me semble même que Lacan prend position contre certaines traductions de Freud en anglais, qui créent une confusion entre instinct et pulsion. Pour moi, Lacan fait cette distinction : l'instinct est du côté de l'animal, est du côté même du savoir – c'est le savoir instinctuel chez les animaux ; ils savent se reproduire par exemple. Chez l'humain, on ne sait pas. Ça passe par l'Autre, par l'apprentissage, par le désir, la demande, c'est très compliqué, alors que chez l'animal ça ne pose pas de problème. C'est l'instinct. Les saumons remontent la rivière, les oiseaux migrent, les tortues pondent à tel endroit, etc. La pulsion, Lacan le réserve à ce dont parle Freud ici. La distinction pulsion de vie et pulsion de mort, Lacan ne s'en sert pas. Il dit que ces deux pulsions sont l'endroit et l'envers de la même chose. C'est une bande de Moebius. On commence par une pulsion de vie, mais si vous allez jusqu'au bout, ça repasse par une pulsion de mort. Prenons l'oralité. Manger, c'est d'abord une nécessité, un besoin, mais c'est aussi un plaisir. Si vous poussez cela, ça peut aller jusqu'à la mort, par le refus ou l'excès. Cette distinction de pulsions de mort et de vie tombe.

Un participant : Il faudrait que je cherche les occurrences.

Catherine Lacaze-Paule : Absolument. Faites-le !

³ FREUD SIGMUND, « Au-delà du principe de plaisir » (1920), in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 2001, p. 47-128.

[Rires]

Un participant : À propos du deuxième chapitre, vous avez dit que la « pulsion de mort ne pouvait pas faire partie d'un décodage ». J'ai trouvé cela très important, sans savoir exactement pourquoi. Ça rejoint quelque chose dans l'enseignement plus tardif de Lacan. Est-ce que ça l'est d'après vous ?

Pierre Lafrenière : On ne peut pas ramener la pulsion de mort dans le registre de l'inconscient refoulé ou l'inconscient-refoulement. Le décodage en passe par les représentations de mots. Dans la pulsion de mort, on n'est pas là.

Catherine Lacaze-Paule : On n'est pas dans le « ça veut dire ».

Pierre Lafrenière : C'est une conséquence que Freud retire de son usage du principe de plaisir. Du coup, ça met à mal le terme d'inconscient qui était rattaché au phénomène du refoulement, qui rendait compte de la clinique. Dans son texte, il parle de considération clinique pour dire que le refoulement n'explique pas tout. La pulsion de mort en fait partie. Le sadisme, le surmoi tyrannique de l'obsessionnel, on ne peut pas l'expliquer par le refoulement.

Catherine Lacaze-Paule : Il y a le versant « ça veut dire », la représentation des choses et des mots, et l'autre versant « ça veut jouir », hors sens. On l'entend très bien dans votre passage sur l'autoérotisme. Vous disiez que l'on pouvait déjà lire que Freud essaie de laisser une place à cette question du corps propre. J'étais surprise d'entendre que « corps propre » était déjà quelque chose de significatif chez Freud. Pouvez-vous reprendre ce passage ?

Pierre Lafrenière : Je disais que la dernière page de ce chapitre était « intéressante du point de vue de ce qui complique, entrave, l'investissement sexuel de l'objet et donc de la vie sexuelle ». Déjà, au niveau de la vie sexuelle, il y a quelque chose de compliqué. Tout ne va pas du côté de l'investissement d'objet de façon spontanée et directe. Je disais qu'après avoir « explicité l'investissement sexuel de processus d'identification suite à l'abandon ou la perte d'un objet, processus qui nécessite d'en passer par une sublimation, c'est-à-dire une déssexualisation de l'objet qui était investi de la pulsion, Freud ajoute que le ça, guidé par le principe de plaisir, s'empresse de céder aux exigences de la libido déssexualisée », – il y a une pente : plutôt que d'aller sur l'objet, la libido se retranche sur le moi –, « en luttant contre ce qui est porteur des tensions érotiques. On pourrait traduire cela ainsi : une part de la libido s'empresse de trouver satisfaction du côté d'une jouissance autistique ».

Luis Villa : Il y a une phrase de Lacan dans *Le Séminaire VII. L'éthique de la psychanalyse* : « Le langage amortit le vivant. » Je trouve que ça reprend beaucoup ce que vous dites.

Pierre Lafrenière : Que le vivant participe au signifiant.

Luis Villa : Le vivant souffre du langage.

Marco Veilleux : J'ai retrouvé le passage de Lacan sur la pulsion et l'instinct. Dans *Les quatre concepts*, chapitre 4. Il dit : « Tachez de le lire [« Au-delà du principe de plaisir »] dans une autre langue que le français [...]. Pour ceux qui ne savent pas l'allemand, qu'ils le lisent dans la traduction anglaise. Si vous lisez cette dernière, cela soit dit en passant, vous aurez bien à vous amuser. Vous y verrez, par exemple, que la traduction de *instinct* pour *Trieb*, et de *instinctual* pour *triebhaft*, a de tels inconvénients pour le traducteur que, alors qu'elle est maintenue partout de façon uniforme – ce qui institue cette édition tout entière sur la plan du contresens absolu, puisqu'il n'y a rien de commun entre le *Trieb* et l'*instinct* – là, dans ce texte, le discord apparaît si impossible qu'on ne peut même pas mener la phrase jusqu'au bout en traduisant *triebhaft* par *instinctual*. Il y faut une note écrite – *At the beginning of the next paragraph, the word Trieb... is much more revealing of the urgency than the word instinctual*. Le *Trieb* vous pousse plus au cul, mes petits amis, c'est toute la différence avec l'instinct, soi-disant⁴. »

Catherine Lacaze-Paule : Le *Trieb*, c'est la pulsion.

Fernando Silveira Rosa : C'est un point de vue lacanien. Vous voyez, dans la traduction portugaise de Freud, après des années de discussions et de débats, ils ont décidé de garder le mot « instinct ». Ils ont mis une note disant que dans une perspective lacanienne, le mot « pulsion » est plus adapté, mais qu'ils préfèrent garder une vision organique. C'est un choix paradigmatique.

Pierre Lafrenière : On peut quand même dire que Freud ancrerait cela du côté du vivant, c'est-à-dire de l'instinct. Il y a quelque chose de cet ordre-là chez Freud.

Fernando Silveira Rosa : Toutes positions se justifient.

Catherine Lacaze-Paule : Je pense que c'est un enjeu crucial maintenant, parce que dire que le vivant est de l'instinct, c'est dire que notre comportement est instinctuel. C'est mettre en continuité l'organique et le langage, et dire que finalement les êtres humains sont des organismes comme les autres, avec un plus de langage. Aujourd'hui, c'est fort : ça nous pousse à nous considérer comme des animaux savants. C'est aujourd'hui un enjeu. Le point de vue de la psychanalyse, au contraire, c'est de dire qu'il y a une rupture entre l'organique et le langage. Qu'est-ce que c'est que la douleur aujourd'hui ? L'agressivité ? Le vivre ensemble ? La psychanalyse ne nie pas le vivant en nous, mais elle dit qu'il y a cela et aussi le langage, et que ce n'est pas une continuité. Certes, quelques phénomènes psychosomatiques nous montrent que le langage peut perturber le vivant de façon fulgurante. C'est un peu énigmatique, c'est le mystère du corps parlant. Mais il y a bel et bien rupture : d'un côté l'âme, le corps et de l'autre le réel de l'organisme. Je suis sidérée de voir que les portugais, par une dénégation, mettent de côté la distinction de Lacan. Si on a l'idée que la pulsion a à voir avec l'instinct, cette connaissance est alors mise en œuvre dans la reproduction. Les animaux savent se nourrir tout de suite. Pour nous, ça prend beaucoup de temps avant d'y arriver. Chez l'animal, ça peut être perturbé, nécessairement, mais ce n'est pas du même registre. Je trouve très important de distinguer la pulsion de l'instinct.

⁴ LACAN, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux*, op. cit., séance du 5 février 1964.

Dans la salle : *Treib* en allemand a quand même trois sens : pulsion, instinct et poussée.

Une participante : Ça me fait penser à l'analyse chimique de l'impact du langage. C'est nouveau.

Catherine Lacaze-Paule : Oui, c'est le projet de la neuro d'enfin pouvoir faire un pont entre l'organisme et le langage.

Une participante : C'est un ancien concept. Peut-être que ça concerne plutôt les outils que l'on utilise aujourd'hui. Il y a quelque chose quand même d'organique qui revient se raccrocher au discours.

Pierre Lafrenière : Je dirais que vous avez raison. L'incarnation, ça requiert un matériel vivant. Le sujet parle, il n'est pas juste parlé. Le fait que le sujet parle veut dire qu'il y a du vivant. S'il n'y a plus de vivant, il n'y a plus de sujet.

Fernando Silveira Rosa : Mais ils ne mangent pas les mots, ils mangent le corps dans la scène primitive.

Pierre Lafrenière : Ce que je veux dire, c'est que ce n'est pas une dénégarion des effets de la parole sur le corps. Le corps est nécessaire.

Catherine Lacaze-Paule : Le corps ou l'organisme ?

Pierre Lafrenière : L'organisme, oui.

Anne Béraud : Catherine rappelait hier qu'à partir du *Séminaire XX*, il y a un tournant dans l'enseignement de Lacan, à partir du moment où la jouissance comme Une, donc l'organisme, est première et que le symbolique vient par la suite. Il y a un frappé-le-corps avec les effets que le langage produit. Ça percute le corps, ça laisse des traces dans le corps. Après, c'est une intrication. Freud termine le chapitre 2 par : « C'est comme si se trouvait ainsi démontré ce que nous avons dit précédemment du moi conscient : il est avant tout un moi-corps. » Ce que Lacan a repris : le moi est une représentation du corps.

Catherine Lacaze-Paule : Lacan va lui aussi se sortir de ces impasses et, après avoir dit « l'inconscient de Freud est le nôtre », à la fin de son enseignement, il ne va plus parler d'inconscient, mais de parlêtre. On parle de plein de choses, d'instances, de symbolique, d'imaginaire. Mais lui, il va prendre d'autres outils qui sont la topologie et les nouages (réel-imaginaire-symbolique). Il va mettre tous les vieux outils (nécessaires !) au profit des nœuds borroméens.

Anne Béraud : Merci à tous !

[Applaudissements]

Dimanche 29 octobre 2017

SÉMINAIRE DE LECTURE

ELIZA et les équations de la pensée
par Catherine Lacaze-Paule

JACQUES LACAN, *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, 1966, séance du 30 novembre, inédit.

Quand Anne Béraud m'a proposé de commenter cette leçon, je me suis jetée dessus et je n'ai pas tardé à lui dire : « Mais ce n'est pas possible ! »

[Rires]

Je suis aussi embarrassée devant ce texte qu'un poisson devant une pomme.

[Rires]

C'est une expression de Lacan : comment attraper ce texte jusqu'au trognon ? On n'y arrivera pas. Je compte vraiment sur votre aide pour que nous arrivions un peu à entamer cette leçon du *Séminaire*.

Dès le départ, Lacan annonce la communication, attendue depuis le dernier cours, de Jacques-Alain Miller, et il salue au même moment la parution des *Écrits* avec l'index raisonné qu'a fait Jacques-Alain Miller. Il lui rend donc un hommage discret, mais suffisamment appuyé pour qu'il l'invite à intervenir dans son *Séminaire*. Remettons-nous dans le contexte. Jacques-Alain Miller est un très jeune homme ; il a 20 ans. Nous allons commenter un texte d'un jeune homme de 20 ans qui parle des équations de la pensée de Boole avec une aisance qui me laisse 50 ans en arrière. Je tenais à le dire. Tout au départ de la leçon, Lacan annonce deux articles dans le *Figaro littéraire*¹ et dans *Les lettres françaises*², ainsi qu'une apparition à la radio³... Il faut se rappeler le contexte. Lacan

¹ L'auteure doit faire référence à l'entrevue de Jacques Lacan donnée par Gilles Lapouge le 29 décembre 1966 pour le *Figaro littéraire*, n° 1076, décembre 1966 (N.D.É.).

² L'auteure doit faire référence à l'entretien avec Pierre Daix du 26 novembre 1966 publié dans *Les Lettres françaises*, n° 1159, décembre 1966 (N.D.É.).

publie les *Écrits*, accepte l'aide d'un jeune homme, parle à la radio ; on est dans un moment particulier, bousculant, dans la vie de Lacan.

Lacan est tout-à-fait branché à l'actualité de son époque et fait référence à une invention assez récente, puisqu'elle date de deux ans avant cette leçon, c'est-à-dire l'intelligence artificielle (IA). Nous avons la chance de savoir de quoi il s'agit, mais imaginez pour un auditeur de l'époque, entendre pour la première fois parler de l'IA : qu'est-ce que c'est ? Pour être franche avec vous, je me pose souvent la question, même aujourd'hui, de savoir où ils en sont rendus avec cette histoire-là. Lacan parle d'un programme informatique fait avec l'IA et inventé par Joseph Weizenbaum, qui simule un psychologue rogérien⁴ – je précise. C'est un programme informatique qui reformule en questions des affirmations du patient et les lui repose. Ce programme, appelé ELIZA, fonctionne par simple reconnaissance et substitution de mots-clés dans les phrases produites. Typiquement, une affirmation peut recevoir en retour la question « Pourquoi dites-vous ça ? » – ce qui est une reformulation très rogérienne. Quelques connaissances de rattachement entre les mots lui permettent de renvoyer l'interlocuteur à un sujet plus large. Par exemple, quand l'interlocuteur parle de son père, de sa mère, « Ah ! répond l'IA, vous parlez de votre famille ».

Autre chose que peut faire l'IA, c'est ponctuer l'échange par des « Ah ! je vous comprends ». Ça a quand même des effets, quand une machine vous répond « je vous comprends », ça peut créer de l'affect et des émotions. Ces effets ont été regroupés sous le nom d'« effets ELIZA », notion connue en informatique. Cet effet désigne la tendance à assimiler de manière inconsciente le comportement d'un ordinateur à celui d'un être humain. C'est à cause ou grâce à Weizenbaum que, lorsque vous mettez un ticket dans une machine, elle vous répond « Merci ! Au revoir ! À bientôt ! » pour humaniser votre rapport à la machine. Le film *Her*⁵ donne une idée de ce qu'est l'effet ELIZA.

Dans le public : Aujourd'hui, on a SIRI⁶.

Catherine Lacaze-Paule : Oui, on a SIRI, mais c'est très bête tout de même. L'autre fois, je lui ai dit « SIRI, j'ai des angoisses ». Je vous laisse faire l'expérience de la réponse qu'il fait.

Une participante : C'est comme ça qu'elle apprend. Elle capte les informations et s'adaptent par la suite. Peut-être que la prochaine fois, elle va vous répondre autre chose ?

Fernando Silveira Rosa : J'ai une blague réelle. L'autre fois, j'ai laissé mon téléphone ouvert pendant qu'un de mes patients parlait et SIRI c'est mise à dire : « Vous avez dit père ? »

[Rires]

³ L'auteure doit faire référence au « Petit discours à l'ORTF », diffusé le 2 décembre 1966, in LACAN JACQUES, *Autres écrits* (J.-A. Miller, éd.), Paris, Seuil, 2001, p. 221-226 (N.D.É.).

⁴ Carl Rogers (1902-1987) est un psychologue américain influent qui a basé sa théorie sur l'empathie, l'écoute active et l'humanisme. Il est le créateur de la méthode centrée sur la personne (N.D.É.).

⁵ JONZE SPIKE, *Her*, Etats-Unis, Annapurna Pictures, 2013, 120 minutes.

⁶ SIRI est un logiciel ultra performant créé par la compagnie Apple à des fins d'« assistance personnelle intelligente » (N.D.É.).

La personne m'a dit : « Pardon ? » Je lui ai répondu : « Mille excuses, c'est SIRI qui parle. »

[Rires]

Catherine Lacaze-Paule : C'est très amusant en effet. Dans sa forme spécifique, l'effet ELIZA désigne « la prédisposition à attribuer à des suites de symboles générés par ordinateur plus de sens qu'ils n'en ont réellement⁷ ». C'est évidemment cela, l'effet ELIZA : on prête à la machine plus de sens qu'elle ne nous en renvoie. Par exemple, si la machine me dit « merci », « bonne journée » et « à bientôt », je trouve cela gentil, aimable. Mais ce n'est qu'un agencement de symbole et de signifiants.

Je vous donne un petit exemple de dialogue qui pouvait se faire :

Humain : C'est mon petit ami qui m'a dit de te parler.

ELIZA : Votre petit ami vous a dit de me parler ?

Humain : Il dit que je suis souvent déprimée.

ELIZA : Je suis navrée d'apprendre que vous êtes déprimée.

Humain : C'est vrai. Je suis malheureuse.

ELIZA : Pensez-vous que me parler de votre malheur vous aidera à ne plus être malheureuse ?

Ça fait tourner en rond.

Reine-Marie Bergeron : Ce programme ELIZA est fantastique, mais il n'a pas de fin. Lorsqu'on lui disait « au revoir », il nous répondait : « Parlez-moi de votre père et de votre mère. » On avait trouvé remarquable que ce programme n'ait pas de fin. On peut toujours lui enlever la disquette – dans le temps c'était des disquettes.

Catherine Lacaze-Paule : Je vous renvoie à un article de quelqu'un que vous avez accueilli deux fois, Rodolphe Adam, dans *UFORCA Ironik*⁸, qui actualise la question du point de départ de l'IA en 1970, en expliquant qu'il y a eu Bordeaux la création d'un programme spécifique dans la détection des troubles addictifs. Ils ont élaboré ce programme complexe pour quoi au fond ? Pour réaliser le rêve de pouvoir se passer de l'humain, du psy, du thérapeute, et enfin pouvoir gagner beaucoup de temps et d'argent en faisant communiquer les patients directement avec une machine. Ce rêve était donc présent dès 1964-1966 et a évolué jusqu'en 2017, à Bordeaux par exemple.

Lacan, lui, ne s'y trompe pas du tout. Il reconnaît dans cette invention non pas l'intelligence de la machine, mais l'intelligence du signifiant, c'est-à-dire de la chaîne symbolique, de la remémoration chez Freud. Quand on se remémore, on ne procède pas autrement que par l'usage de la chaîne signifiante. Lorsqu'il y a un lapsus, on ne fait que chercher les liens dans l'après-coup, la première association qui nous vient et de quelle branche signifiante elle vient. On associe. L'IA prend le même chemin. Quand elle entend « père » elle associe « famille », quand elle entend « famille » elle associe « mère »,

⁷ HOFSTADTER, DOUGLAS R., *Fluid Concepts and Creative Analogies: Computer models of the fundamental mechanisms of thought*, New York, Basic Books, 1996, p. 157.

⁸ ADAM RODOLPHE, « Le futur de la parole ? », in *Ironik*, n° 26, octobre 2017.

etc. On peut effectivement lui apprendre à complexifier sa branche, mais elle n'invente rien, ce n'est pas humain ; ce n'est pas de l'intelligence humaine, c'est de la logique du signifiant. Cette machine n'aura jamais un corps humain, un éprouvé. Alors, ça ne nous étonne pas beaucoup, puisque nous travaillons sur la logique du signifiant depuis des siècles. Vous n'êtes pas obligés d'être d'accord avec moi.

Luis Villa : La logique du signifiant dans le sens qu'il n'y a pas de sens ?

Catherine Lacaze-Paule : Justement, puisque vous posez la question et avant de commencer les équations de la pensée, je me suis amusée à écrire ces quelques lignes [elle montre le tableau], d'abord parce que j'ai un grand respect pour les enseignants – je me demande toujours comment ils font pour apprendre à lire aux enfants – et aussi pour vous montrer la difficulté qui est présente ici.

*Les poules du couvent couvent
Mes fils ont cassé mes fils
Il est de l'Est
Cet homme est fier. Peut-on s'y fier ?*

Vous qui n'êtes pas de langue française, comment lisez-vous cela ? Et pourquoi ai-je mis cela ? Parce que mon surmoi à moi exige de se détendre un peu face à cette difficulté.

[Rires]

On a deux mots qui s'écrivent exactement de la même façon : « couvent » et « couvent ». Ils ne veulent absolument pas dire la même chose, mais, grâce à la logique du signifiant, on est capable de les lire, et on les lit non pas à partir de ce qu'ils veulent dire, de la signification, mais à partir de l'usage, de la logique du signifiant. C'est pour cela que les enfants psychotiques, qui prennent le langage du côté du réel, ont beaucoup de mal à entrer dans l'écrit, parce qu'ils traitent la logique hors du sens. À la fois, il faut le découpler et en être lié. C'est encore la question du point de capiton dont j'ai glissé un mot vendredi.

ELIZA n'entend pas l'équivoque dans la langue. Quelle est la différence entre « pair » et « père » ? Évidemment, on peut la lui apprendre...

Anne Béraud : Mais Google entend l'équivoque de la langue. Quand on prend son téléphone et que lui pose une question, parfois on a une réponse à partir de l'équivoque.

Catherine Lacaze-Paule : Mais en tant qu'elle est séparée. Il ne demande pas « voulez-vous dire pair ou père ? ». L'équivoque ne divise pas Google.

[Rires]

Reine-Marie Bergeron : ELIZA était écrit.

Catherine Lacaze-Paule : Effectivement et j'aurais bien voulu demander à ELIZA : « Cet homme est fier. ELIZA, dit-moi si je peux m'y fier. » Que va-t-elle attraper ?

Pierre Lafrenière : Veuillez reformuler votre question...

[Rires]

Ruzanna Hakobyan : Il y a une limite. Lorsque tu lui demandes « Qu'est-ce que le bonheur ? », SIRI te répond : « C'est une question compliquée. »

Catherine Lacaze-Paule : Donc l'enjeu est là. L'enjeu est de dire que le langage est plus qu'un agencement de signifiants, qu'une intelligence artificielle ; c'est quelque chose de vivant, c'est quelque chose qui touche à notre vivant.

Les équations de la pensée

Jacques-Alain Miller prend donc la parole et présente « Les équations de la pensée⁹ ». Il fait un commentaire des lois avancées par Boole. Sa démonstration est impeccable, sans un mot de trop ni de moins. Avant d'entrer dans le commentaire – impossible pour moi –, je suis allé chercher qui était ce Georges Boole. Père de l'algèbre moderne, mathématicien autodidacte – Boole est un petit génie qui a tout appris seul. Après s'être plongé dans les études, il dévore les ouvrages de Newton, de Lacroix et de Lagrange. L'année d'après, il fonde sa propre école à l'âge de 19 ans. Il publie sa première étude en 1839. Il est rapidement reconnu comme un mathématicien brillant. En 1854, il publie *Les lois de la pensée*, un ouvrage à mi-chemin entre les mathématiques et la philosophie. C'est un ouvrage qui entend « dévoiler les lois ultimes des opérations de l'entendement ». Vous voyez que l'on se rapproche beaucoup de la question de l'IA. Il y détaille les fondements d'une nouvelle approche algébrique de la logique faite entre le 0 et le 1, sur laquelle les informaticiens s'appuieront pour développer leurs programmes. Boole va aussi utiliser des opérateurs comme le \times (la multiplication) et le $+$ (l'addition), ce qui nous éloigne de la métaphore. Sa troisième invention est la substitution des conjonctions ET et OU par les signes \cap (l'intersection) et \cup (l'union) entre deux ensembles. Ces deux symboles donnent le poinçon du mathème de la logique du fantasme.

Pour m'y retrouver un peu, je suis allée voir chez une collègue, Nathalie Charraud, qui est mathématicienne et psychanalyste à Rennes. Son travail va nous aider à resituer l'emploi des mathématiques en psychanalyse. Les mathématiques nous en apprennent sur les questions de la rigueur et de la preuve ; parce qu'elles parlent d'axiomes explicites et que toutes les démonstrations mathématiques sont construites suivant une règle de déduction. C'est la voie que suit Lacan, d'exprimer la psychanalyse dans les termes de la rigueur mathématique, d'où son *Séminaire XIV. La logique du fantasme*. Nathalie Charraud pose la question suivante : « S'il y avait une origine de toute mathématique, alors quel serait l'élément premier de cette logique ? » En d'autres termes, quels sont les axiomes premiers des fondements mathématiques ? Pour faire de la mathématique, pour faire de la rigueur, et rajoutons pour faire de la psychanalyse, il faut des axiomes et des règles de déduction qui doivent être explicites et ne porter que sur des objets abstraits ou formels, dépouillés de tout contenu intuitif ou réel. « Les axiomes ne formulent donc pas des hypothèses sur les objets du monde. Ce sont des énoncés liés à d'autres par une relation de déduction. » Ce en quoi la psychanalyse n'a rien à voir avec la psychologie des profondeurs. Alors, le logicisme initié par Georges Boole répond tout à fait à ces

⁹ LACAN JACQUES, *Le Séminaire, livre XIV, La logique du fantasme*, séance du 30 novembre 1966, inédit.

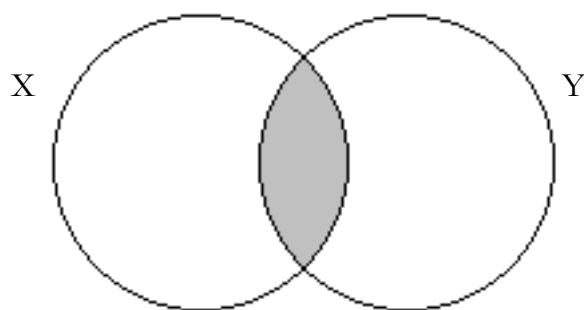
exigences de formalisation privée de contenu intuitif. En 1847, dans son livre¹⁰, Boole introduit l'ensemble algébrique et les symboles intersection (\cap) et union (\cup) entre deux ensembles. L'usage de ces deux petites lettres vidées de signification va lui permettre de manipuler la théorie des ensembles. Voilà le préalable qui m'a été nécessaire et à peu près utile pour pouvoir entrer dans ce que Jacques-Alain Miller présente des équations de la pensée.

Pour Kant, il y a de l'impensable chez Spinoza, puisque « le spinozisme parle de pensées qui se pensent elles-mêmes ». Eh bien, des pensées qui se pensent elles-mêmes, et Pierre Lafrenière nous l'a montré ce matin, c'est la découverte freudienne. Il y a des pensées qui s'échappent, qui se pensent par elles-mêmes, sans que personne n'y pense. On essaye de fonder en logique ce que c'est que l'inconscient. Ce n'est pas le sac de profondeur, le grand iceberg et sa partie immergée, mais c'est une logique signifiante. C'est le « postulat de la raison » de Freud : l'homme n'est pas le maître en sa demeure. La pensée par le sujet de la philosophie se heurte à la science qui, elle, force la question du sujet. Pour les mathématiciens, il y a des pensées qui se pensent elles-mêmes. La science est fondée sur le fait de forclure le sujet, alors que la philosophie essaie de situer le sujet.

Ce qu'apporte Boole, c'est que la pensée peut s'aborder en termes de logique et d'équation en dehors de toute représentation, de toute signification, en totale abstraction. Évidemment, la pensée s'attrape en termes d'équations, mais c'est le pas qui est difficile à faire pour nous. Pour Boole, le mot et la chose, le mot et l'idée sont posés comme équivalents. On ne va pas chercher la nature des choses, leur origine. C'est le secret : le mot et la chose sont équivalents et on n'a qu'à les formaliser. C'est vraiment le renoncement à la psychologie. Pourquoi sont-ils équivalents ? Parce qu'on va leur attribuer le même signe. Le symbolisme de Boole se décline en trois signes : les lettres, les signes de l'opération et le signe « égal » ($=$), l'identité. Lorsqu'on peut attribuer à un mot un signe, peu importe le signe, on peut faire une équation de la pensée.

Les lettres symboliques

Disons que la lettre X ou la lettre Y représentent une classe de choses à laquelle un nom particulier ou une propriété peut être attribué. Arbitrairement, je pose que cet ensemble-ci s'appellera X et celui-là Y, sans vous dire ce qui les compose, puisque ça n'a pas d'importance ; peu importe si ce sont des petits pois, des carottes, des agents administratifs, etc., on les met ensemble, c'est tout. On voit l'effet aujourd'hui de ce genre de discours.



¹⁰ BOOLE GEORGES, *The Mathematical Analysis of Logic* (1847), Cambridge, CUP, 2010.

Autre attribution : si j'écris $X \times Y$, c'est égal à $Y \times X$. Ça s'appelle la propriété commutative. Que je l'écrive dans un sens ou dans l'autre, ça n'a pas d'importance. Eh bien, c'est une loi de la pensée. Pour l'IA, les mots « père » et « mère » font partie de la famille. On l'a préprogrammée pour la rendre attentive à la charge de significations et d'embranchements divers.

Les signes d'opération

Ensuite, on peut obtenir de Boole, dit Jacques-Alain Miller, un certain nombre de lois, qui ne sont pas, d'ailleurs, éloignées des lois de l'arithmétique. Il prend le signe $+$ et le signe $-$ et commence à nous faire entendre la logique ensembliste. D'un côté, nous avons les éléments qui appartiennent à X , de l'autre, ceux qui appartiennent à Y , et au centre, tous les éléments qui appartiennent à X et à Y . On va dire que ceux du centre ont la même signification. Boole en tire une loi : si je peux dire que $X \times Y = X$, cela a la même signification, alors je peux écrire que $X \times X = X$. Quel est le chiffre qui va nous permettre cela ? Le chiffre 1.

$$X \times Y = X$$

$$X \times X = X$$

$$X = 1$$

Moi, je n'y connais rien de plus, mais toute l'informatique est basée sur cela, c'est-à-dire sur le fait de tout remplacer par 0 et 1.

Michel Johnson : Cela veut dire qu' $Y=1$, dans ce cas.

Catherine Lacaze-Paule : Effectivement. Si je peux écrire $X \times X = X$, je peux l'écrire autrement : $X^2 = X$. Puisque tout cela, dit Jacques-Alain Miller, est extraordinairement simple, il faut essayer chaque fois de ponctuer ce qui est important. Ce qui est important, c'est que dans l'algèbre de la logique, $X^2 = X$ est une loi majeure de la pensée. Pourquoi ? Parce qu'on doit rappeler que sont assujettis à cette loi tous les symboles qui doivent valoir, dans l'algèbre de la logique, comme représentation des lois de la pensée. À partir de cela, on va pouvoir écrire les lois de la pensée en-dehors de la signification. On va pouvoir passer de la pure logique à la question de l'arithmétique, passer de l'écriture X et Y à l'écriture 0 et 1. Boole, d'après ce que je comprends, est celui qui a réuni les deux, en a fait un nouage.

Une participante : Ce que je ne comprends pas, c'est que dans le texte, si j'ai bien lu, on ne parle jamais de ce « précédent » où $X=1$ et $Y=1$. Ce n'est pas dit, c'est supposé.

Catherine Lacaze-Paule : Il me semble que c'est Boole qui amène cela.

Une participante : Mais ce n'est pas dit dans le texte.

Catherine Lacaze-Paule : Si, juste après : « C'est pourquoi on doit chercher, une fois qu'on a cette formule, à l'interpréter par des nombres. Or, il est apparent aussitôt que deux nombres sont seuls capables d'interpréter cette formule d'une façon qui satisfasse à

l'arithmétique. » C'est-à-dire $X \times Y = X$, vous me dites que c'est faux, parce qu'on enlève le Y. Mais grâce à l'arithmétique, je vous dis que c'est vrai, c'est possible, parce que $X=1$ ou $Y=1$.

Ensuite, il va essayer avec 0. Après avoir pris les lettres, on prend les chiffres : le 0 et le 1, qui sont les seuls à traduire la pensée dans la loi de l'arithmétique. Boole essaie donc avec 0. Quels que soient la représentation, la signification, la chose, l'objet, le mot, qu'est Y, on a $0 \times X = 0$; ce sera toujours 0. Cette classe peut être, en toute logique, l'univers du discours. Jacques-Alain Miller dit : « Vous voyez ici apparaître la catégorie de l'univers du discours dont la fois dernière le docteur Lacan vous entretenait. » C'est cela l'univers du discours, c'est cette logique de la pensée plus le lien avec l'arithmétique, qui vous permet de faire des classes. C'est cela l'idée, classer. « Poursuivons, dit Jacques-Alain Miller, dans l'élaboration de Boole. » Soit maintenant X, c'est-à-dire n'importe quelle classe, disons celle des X. « Si 1 représente l'univers, il est clair que $1-X$ est le complément de X. » Ce qu'il veut démontrer dans l'univers des signes des opérations (je saute à la conclusion et on verra après si on a besoin après la démonstration), c'est « l'opération par laquelle une chose – tout chose – vient se signifier à elle-même, et par laquelle tout signe vient se signifier à lui-même ». Comment allons-nous pouvoir arriver à lire que les poules du couvent couvent ? Ce que l'on voit, c'est le même signifiant, mais comment allons-nous extraire quelque chose de ce signifiant qui est du côté de la désignation que le premier n'est pas le second ? Par cette opération logique de la pensée, même si on voit « couvent » écrit deux fois, le premier n'est pas le second. On enlève donc quelque chose pour le rajouter du côté de la signification. Cela, ce sont les opérations – et + qui nous le permettent.

Ruzanna Hakobyan : Est-ce que c'est par le sens ou l'extraction que l'on arrive à attraper ce qui se passe là-dedans ?

Catherine Lacaze-Paule : Il y a deux choses. Il faut avoir l'idée que « couvent » et « couvent » sont identiques. Pour un enfant qui apprend à lire, c'est la même chose, les mêmes mots. Mais on considère que ce ne sont pas des répétitions, qu'on doit les lire quand même. La première chose est donc que ces signes sont égaux, mais pas pareils. Ensuite, on les considère comme des signifiants et on extrait le « couvent » de « couvent »...

Ruzanna Hakobyan : C'est le premier qui te permet d'extraire le deuxième.

Catherine Lacaze-Paule : Si ce n'est pas le premier, c'est le second. Je ne sais pas comment on lit. Il faut une addition ou une soustraction pour pouvoir s'orienter. On enlève (on extrait) ou on ajoute.

Gisèle Elias : Est-ce que pour cette distinction le sens entre en jeu ?

Une participante : Là, on est déjà dans l'idée d'un résultat. Mais du côté de l'extraction, ce qu'on a retiré de l'un, on peut l'ajouter à l'autre. C'est cette opération-là, ce calcul-là, qui permet de donner du sens à l'un et à l'autre. Est-ce qu'on peut dire les choses ainsi ? Quand on dit que c'est le premier qui amène la compréhension du second, c'est commutatif.

Catherine Lacaze-Paule : Vous avez raison. Prenez un rébus : vous avez une petite île, un nœud, une faux et puis un pas dessiné. Quand vous voyez les images, si vous êtes attrapés par le sens, vous n'allez jamais arriver à découvrir un rébus. Vous allez associer imaginativement l'île avec Robinson Crusoé. Dans la question des cas cliniques, il y a cela. On glisse souvent à essayer de comprendre du sens et on se noie ; si on rattrape et on prend le signifiant à la lettre, c'est-à-dire île-nœud-faux-pas, sans le comprendre. Ruzanna a raison, quand on lit les poules du couvent couvent, je pense qu'il faut rester dans la logique signifiante des places, des jeux et qu'ensuite le sens se dégage.

Ruzanna Hakobyan : C'est-à-dire que c'est le dernier mot qui donne le sens au mot précédent. Il faut finir la phrase pour capitonner, pour signifier la phrase.

Catherine Lacaze-Paule : Voilà. Et que si on cherche à comprendre, à être dans le sens, on s'arrête, on est bloqué, on est dans l'impasse.

Alain Gilbert : On confond souvent sens et signification. Si on reste au niveau du sens, cette phrase n'a aucun sens, mais si on regarde au niveau supérieur de la signification, on tombe dans un autre registre. Parce que je ne crois pas que sens et signification soient vraiment pareils.

Catherine Lacaze-Paule : C'est ce que Ruzanna dit du point de capiton.

Ruzanna Hakobyan : C'est cela qui donne le sens à la phrase. Et le sens reste quand même. C'est quand je finis la phrase que je comprends les mots précédents.

Catherine Lacaze-Paule : C'est le point qui donne rétroactivement la place de chacun. Il y a le « du » qui dit que le premier mot va être un nom et pas un verbe. Quand je vous dis que les enseignants m'épatent...

Sophie Lapointe : Mais les enseignants passent par l'image...

Catherine Lacaze-Paule : Eh bien, c'est cela l'enjeu aujourd'hui. La lecture de ce *Séminaire* met la barre très haute, mais ça vaut le coût. C'est ça aujourd'hui : on veut apprendre aux enfants, dans les crèches, par l'image. Les autistes, les autres, tout le monde. Tu n'as qu'à désigner l'image. Et dans la psychanalyse, nous résistons, car parler, ce n'est pas désigner, c'est beaucoup plus que ça.

Fernando Silveira Rosa : Ça prend quand même une dimension imaginaire. Si on suit les directives de Platon, en premier on a besoin des images et après, à un moment donné, quelque chose s'en décolle pour atteindre un autre registre. C'est incontournable de passer par l'imaginaire.

Catherine Lacaze-Paule : Mais l'imaginaire n'est pas l'image, entendons-nous bien.

Fernando Silveira Rosa : Selon moi l'image est l'imaginaire...

Anne Béraud : Quand on remarque que c'est par les erreurs que l'on comprend la langue, on voit la logique du signifiant à l'œuvre. Par exemple, les enfants disent « ils sont-aient » ; c'est vraiment la logique du signifiant.

Ruzanna Hakobyan : Lire et dire, ce n'est pas la même chose. Quand on prononce ce qu'on lit, ce n'est plus la même chose. Dire diffère de l'écriture formelle de la logique, parce qu'on peut dire le même mot, mais au moment qu'on le dit, ce n'est plus la même chose. On se disait : pourquoi insiste-t-il beaucoup sur la question du dire ? Dans la logique, $X=X$. Miller dit que si on dit le même mot deux fois, la deuxième fois est une répétition de la première.

Une participante : Est-ce que ça ne suffit pas de dire qu'il y a le mot « du » pour modifier toute la structure de la phrase ? Est-ce que ça suffirait pour dire que ce n'est pas pareil ?

Catherine Lacaze-Paule : Non, parce que votre correcteur automatique vous dira qu'il y a deux fois le même signifiant, sauf si on lui apprend la phrase « Les poules du couvent couvent ». La prochaine fois, il ne la considéra plus comme une erreur et la considéra comme une phrase. Mais si je lui fais le petit tour de rajouter une phrase qu'il n'a jamais apprise, ne connaissant pas l'équivoque, il va retourner dans l'erreur.

Une participante : N'est-ce pas une question de grammaire ?

Michel Johnson : Il y a une complexité, parce que vous pouvez lui demander de retenir tout cela, ou il y a tout un travail à analyser. Il faut induire ce que nous avons accepté : que les objets n'entreprennent pas d'action. Dans la deuxième phrase, ce ne peut donc pas être « mes [fis] ont cassé mes [fil] » ; c'est très limite comme possibilité.

Catherine Lacaze-Paule : Avançons, si on le peut, pour essayer de formaliser cela.

Le signe de l'identité

Dans cette formule, $X^2 = X$. C'est la forme la plus élaborée d'une formulation du principe d'identité. Mais cette formulation, fait remarquer Jacques-Alain Miller, fait éclater ceci, que l'identité suppose la dualité. « Couvent » et « couvent » sont égaux, mais ne le sont pas en même temps. Il y a un principe d'identité qui suppose une altérité. C'est ce que Ruzanna dit : le premier signifiant n'est pas le même que le second, même s'il est identique. Jacques-Alain Miller va même plus loin et dit : « la signification d'un élément, dans l'univers du discours, implique sa réduplication, et que son identité à soi n'est rien que la réduction de son double à lui-même ». $X^2=X$ est un principe d'identité, mais ça suppose que le premier X soit un autre X que le second, qui permette d'écrire $X^2=X$. C'est la commutativité. La signification d'un élément dans l'univers du discours permet de le répliquer. Ainsi, le X est réduit à son double lui-même. Boole appelle cela « la loi de la signification » et cette loi est une équation au second degré, toujours. Penser, c'est toujours penser au second degré.

Alain Gilbert : Effectivement, ça a du sens seulement si je l'élève au niveau de la signification.

Catherine Lacaze-Paule : Lire la phrase une première fois et la penser en second lieu, dans son identité. C'est le fait de dire, qui nous permet ce deuxième degré. Je saute sur le même fil, mais plus en avant, pour pouvoir y arriver.

Jacques-Alain Miller arrive à la question du -1. Comment concevoir qu'on puisse rajouter quelque chose à un univers de discours ou bien l'enlever ? Il pose d'ailleurs la question du savoir absolu. Au fond, est-ce qu'il y a un trésor des signifiants ? Est-ce qu'il y a un Autre, trésor des signifiants, qui est là, complet, fini, fermé – ou infini ? Est-ce qu'on va puiser là-dedans ? Comme ça se passe ? Est-ce que c'était déjà là ? Est-ce qu'on peut rajouter un élément ou l'enlever ? Qu'est-ce que les mathématiques peuvent nous donner comme outil pour penser cette extraction ou cette addition ?

Fernando Silveira Rosa : Si Miller introduit cela, c'est précisément pour sortir de cet égal différent qui ne tient pas la route.

Catherine Lacaze-Paule : Je crois que Jacques-Alain Miller décrit le point d'arrêt entre la logique de Boole et celle des signifiants. Pour Boole, une fois qu'il a lancé sa machine, cela ne s'arrête pas. Jacques-Alain Miller dit que Lacan prend le contre-pied de Boole, puisqu'il dit que le signifiant ne peut pas se signifier lui-même.

Fernando Silveira Rosa : Parce que sinon c'est un signe.

Catherine Lacaze-Paule : Un signe désigne quelque chose pour quelqu'un.

Fernando Silveira Rosa : C'est pour cela que la solution qui a été trouvée, que « couvent » et « couvent » sont égaux et différents en même temps, ne fonctionne pas. « Couvent » et « couvent » sont égaux. Alors comment fait-on pour entrevoir quelque chose d'autre ? Parce que le signe se signifie lui-même. La solution que Ruzanna a proposée ne fonctionne pas, à mon avis. Une conséquence possible, ce serait de penser la pensée. C'est le cas du système de Spinoza. Ma pensée, dans le meilleur des mondes, est la pensée de Dieu. On serait alors tous une duplication de la pensée de Dieu : c'est le point de départ de l'éthique. Ça ne rend pas possible le rapport à l'altérité, mais ça rend possible la reproduction à l'infini du même. On peut alors questionner ce qu'est l'histoire, ce qu'est la nouveauté ; c'est parfait au niveau de la « géométrie », comme dirait Spinoza, mais il n'y a pas d'altérité, parce que Dieu est égal à Lui-même et nous sommes une conséquence de cela. Il me semble que la solution à la voie de Miller est de trouver un -1 pour rendre possible le signifiant : S_1 et S_2 . Ça serait là que la chaîne arrive.

Pierre Lafrenière : Je trouve cela très juste, parce que Jacques-Alain Miller tente de montrer qu'il n'y a pas d'univers de discours ou qu'il n'est pas fermé.

Fernando Silveira Rosa : Au lieu du nom de Dieu, Lacan propose une nouvelle traduction : au lieu du « je suis ce que je suis », il dit « je suis ce que je serai », c'est ce qui rendrait possible une sorte d'altérité de Dieu à l'égard de lui-même.

Catherine Lacaze-Paule : Cette question du -1 me paraît essentielle pour ce que disait Ruzanna, c'est-à-dire réintroduire le « je ». Bon. Premièrement, on a dit que le signifiant ne pouvait pas se signifier lui-même. Deuxièmement, la question est de savoir si l'univers

de discours est complet ou incomplet. Chez Spinoza, ça prend la forme de l'entendement divin infini : est-ce que Dieu peut se comprendre Lui-même ? Est-Il une conscience ? Ces questions sont au fond d'impossibilités logiques. On développe la logique jusqu'à son point d'arrêt, c'est-à-dire là où la psychanalyse introduit autre chose. Dieu a-t-Il conscience de ses idées ? A-t-Il conscience de soi ? Ce sont des questions comme celles-là qui nous tournent autour depuis longtemps. Souvenez-vous que l'on est parti de l'idée de pensées qui se penseraient ou non elles-mêmes. Pour le saisir du côté de la psychanalyse, il faut un mouvement d'extraction du 1 et du +. C'est quelque chose qui n'est pas comptable, un « hors-signifié » qui suppose un redoublement et qui provisoirement attrape un peu l'enjeu de cette question de l'univers de discours dans l'exemple de l'écart entre l'énoncé et l'énonciation : je mens. En disant « je mens » je vous dis la vérité. Paradoxe et réintroduction surtout du jeu de l'énonciation. Je pense que si on veut démontrer que l'IA aura toujours des limites malgré sa grande lancée et sa grande influence sur nous, eh bien c'est avec ce point d'arrêt qu'on y arrivera : elle n'aura jamais le jeu de l'énonciation. Le jeu de l'énonciation suppose la question du parlêtre. Une machine ne sera jamais un parlêtre et un homme qui a un corps augmenté restera un parlêtre.

Une participante : La machine ne sera jamais autre chose que des données. Elle ne peut pas aller au-delà de cette logique de recueillir des données, avec des algorithmes.

Anne Béraud : C'est un peu plus complexe que cela. Elle est déjà capable de créer de nouvelles données. Elle n'a plus besoin de recueillir.

Catherine Lacaze-Paule : Aujourd'hui, la machine est capable de jouer au jeu de Go, qui est infiniment complexe, mais, pour le dire naïvement, elle n'attrapera jamais le plaisir de jouer. La dimension du parlêtre, c'est-à-dire de la jouissance, elle n'y accédera pas. Elle pourra situer le moment de l'émotion, mais elle ne l'éprouvera pas, elle. L'interprétation analytique, pourquoi cela porte autant, pourquoi ça va changer quelqu'un ? Ce n'est pas seulement une question de vérité, ce n'est pas seulement une question de tact, c'est que ça touche la jouissance. Pour cela, l'analyste doit incarner cette interprétation. Quand ça a des effets, ça touche l'analyste lui-même. C'est pour cela que l'on va avoir du travail encore, parce que les machines ne seront pas aussi fortes. Elles font des choses, il n'y a pas de souci de ce côté. Mais les rencontres, le fait que je vienne à Montréal pour parler de tout ça, ce n'est pas pareil...

[Rires]

...alors que je pouvais rester à la maison, un dimanche matin, bien au chaud !

Anne Béraud : Je commenterai le film *Her* bientôt. Tout cela me parle énormément. On sent vraiment bien l'impasse et l'éprouvé qui manque, le trouble que cela provoque, même si le personnage y croit.

Catherine Lacaze-Paule : Dans le film, on voit l'effet ELIZA, le protagoniste y croit vraiment. Et nous-mêmes, en tant que spectateur, on se fait prendre au jeu, avec cette belle voix qui nous parle. Et il y a quelque chose qui s'arrête.

Ruzanna Hakobyan : Ça ne suffit pas. Il recherche autre chose, un autre corps.

Catherine Lacaze-Paule : Il a besoin de se rapporter au corps de l'autre. Bref, je pense m'arrêter là, sur le manque du « je » de l'énonciation, et que la psychanalyse s'intéresse au fait de dire et a ses effets sur le corps.

Marie Lessard : L'univers de discours fermé est d'une grande actualité. On est passé d'une illusion d'un Dieu qui sait tout à Google. On est dans l'absolue croyance qu'on a tout dans nos appareils.

Catherine Lacaze-Paule : Il faudrait leur expliquer pourquoi l'accès à Google est gratuit. Pourquoi ? Parce que le produit, c'est eux, c'est vous. Chaque fois que vous cliquez, vous émettez des signifiants, de l'information, du savoir, qui est collecté et que les GAFa vont nous revendre par la suite. C'est ce qu'il faut saisir. Vous croyez avoir un produit, mais le produit, c'est vous.

Marie Lessard : C'est une logique complètement fermée.

Catherine Lacaze-Paule : C'est une logique enfermante, mais je ne sais pas si elle est fermée.

Fernando Silveira Rosa : Je crois que l'essentiel est qu'il y a toujours une partie du refoulé qui est caché de la conscience. Il y a toujours une dimension de perte. Pour moi, c'est évident qu'un robot ne sera pas humain, mais dans un langage logique, comment le dire, c'est autre chose. Ce qui ne va pas de soi, c'est que le robot ne va pas avoir l'expérience de la perte. C'est la critique que Sartre fait de Spinoza. Dans un système totalisant, il y a toujours une inadéquation, mais jamais de manque. Dans l'inconscient, il y a du manque, il opère avec ces -1. C'est ce qu'il faut reconnaître. L'informatique n'aura pas d'inconscient, parce qu'elle ne peut pas refouler.

Marie Lessard : C'est dans ce sens là que je dis que c'est un monde fermé. Il n'y a pas de manque.

Catherine Lacaze-Paule : D'où l'extraction du -1 et la conclusion de Lacan : « Rien n'est tout. »

Anne Béraud : Merci beaucoup Catherine et merci beaucoup à vous tous.

Catherine Lacaze-Paule : Merci pour votre attention, votre participation et votre... chaleur !

[Applaudissements]

